



HAL
open science

Le Sultan et le Khan : étude des conceptions et des affirmations étatiques entre le Sultanat de Delhi et l'État Mongol Gengiskhanide (XIIIe-XIVe siècle)

Nicolas Pierre

► To cite this version:

Nicolas Pierre. Le Sultan et le Khan : étude des conceptions et des affirmations étatiques entre le Sultanat de Delhi et l'État Mongol Gengiskhanide (XIIIe-XIVe siècle). Sciences de l'Homme et Société. 2023. dumas-04519807

HAL Id: dumas-04519807

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04519807v1>

Submitted on 25 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PIERRE

Nicolas

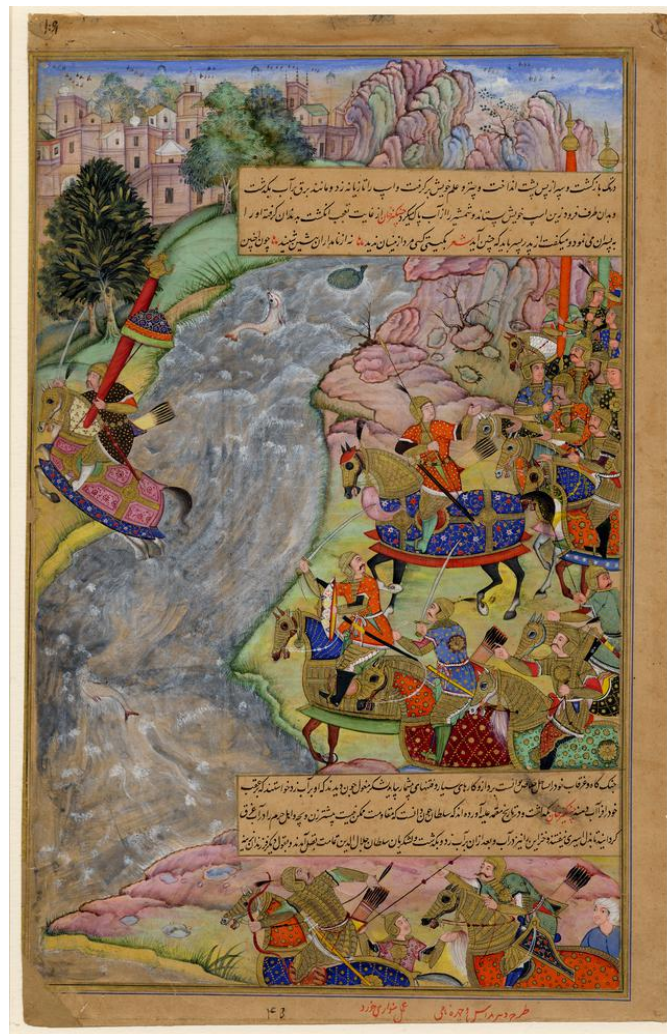
Le Sultan et le Khan

Étude des conceptions et des affirmations étatiques entre le Sultanat de Delhi et l'État Mongol Gengiskhanide

(XIII^e-XIV^e siècle)

Sous la direction de M^{me} FAVEREAU-DOUMENJOU

Université de Paris-Nanterre



Djalāl al-Din traversant l'Indus, peinture Moghoul du *Livre de Gengis Khan*, 1596-1600, British Museum

2022-2023

Préface linguistique

Pour les termes arabes ou persans, ne seront marqués dans le texte que les lettres *alef* (آ), marquée *ā*, et 'eyn (ع), marquée '.

Lettre ¹	Transcription dans le texte
ث	th
ج	dj
چ	<i>tch</i>
ه	h
خ	kh
ز	z
ژ	<i>j</i>
ش	sh
س	s
ز	z
ت	t
ز	z
غ	gh

¹ Sont notées en **gras** les lettres provenant de l'alphabet arabe, et en *italique* celle propre à l'alphabet persan (est présentée uniquement ici la lettre *že*, ژ).

Préface géographique

Un des problèmes importants de notre étude est de devoir répartir une zone de domination d'un État dans un monde où les conceptions géographiques et étatiques sont bien différentes des nôtres. Ce faisant, afin de définir les lieux et les espaces, nous avons opté pour trois solutions qui cohabitent au sein de ce texte :

Premièrement, afin de coller à une précision scientifique, nous donnerons des noms se rapprochant plus des réalités de la géographie physique d'un lieu, comme par exemple la plaine indo-gangétique ou l'Asie Centrale divisée en fonction de ses fleuves et des bassins, comme le bassin du Tarim ou la vallée de l'Orkhon. Néanmoins, nous voulons rappeler que cette solution, si elle semble la plus juste et précise scientifiquement, souffre dans notre travail de deux problèmes majeurs. Tout d'abord, les détournements de fleuves, l'assèchement des sols et les autres traces géographiques laissées par l'homme ou par les évolutions climatiques a amené certaines zones géographiques à perdre l'espace qu'elles occupaient autrefois. Ce faisant, les termes scientifiques contemporains pourront présenter un manquement à la compréhension de notre étude. Deuxièmement, nous devons avouer notre méconnaissance profonde sur les questions de géographie physique de la majeure partie de l'Asie, et surtout notre manque de temps pour travailler et étudier ce sujet en profondeur.

Afin de compenser les résultats de plusieurs siècles d'évolution des paysages, nous nous concentrerons sur des termes géographiques historiques permettant d'envisager la vision qu'ont du monde les groupes, communautés et États les ayant investis ou visités. Nous ne parlerons pas de Chine, mais de Cathay et de Manzi², marquant ainsi la division entre ce que nous voyons aujourd'hui entre une Chine du Nord et du Sud. Idem, nous verrons l'Inde ramenée à la vision qu'on les peuples de l'époque de l'Inde musulmane, que nous nommerons al-Hind, auquel s'ajoute le Sindh³ ou encore le Panjāb. Pour les termes concernant l'espace perse, nous nous sommes en grande partie basé sur la description faite

² *Zhongguo* est le nom utilisé chez les Song et les Ming lors d'occasions spéciales servant à différencier une Chine constante malgré les changements dynastiques des autres États. Le cartographe Shui Anli, actif à la fin des Song du Nord (960-1127) voit dans le *Zhongguo* le territoire divisé en neuf provinces traditionnelles par le légendaire empereur Ku et se devant d'être dirigé par un État unique. SMITH Paul et VON GLAHN Richard, *The Song-Yuan-Ming transition in Chinese history*, Cambridge, Harvard University Press, coll. "Harvard East Asian monographs", 2003.

³ Le nom *Sindh* a de fortes accointances étymologiques avec *al-Hind*, mais la région en elle-même se sépare culturellement et politiquement, le Sindh étant intégrée politiquement au monde islamique au VIII^e siècle. Le nom *sindh* provient du nom sanskrit du fleuve Indus, le *Sindhu*, donnant en arabe *Sindh*, passant sous la forme *Hind* en persan.

par le géographe Yāqut ibn ‘Abd Allāh al-Rumi (1179-1229) dans son *Ketāb Mu'djam al-Buldān*⁴.

Enfin, afin de compenser nos méconnaissance sur la description géographique de certains espaces, nous nous baserons enfin sur la dénomination géographique actuelle. Selon cette dernière, nous pourrions parler de Chine ou d’Inde, non pas pour les États actuels auxquels ces termes renvoient, mais pour l’espace qu’elles désignent dans la pensée collective, un espace recouvrant il est vrai en majeure partie le territoire aujourd’hui soumis à ces mêmes États. Nous utiliserons ces termes quand nous voudrions nous repérer de manière vague mais tout de même assez pertinente. Pour cela, nous préférons utiliser les termes d’*espace chinois*, d’*espace perseliranien* ou d’*espace indien*.

⁴ YĀQUT IBN ABD ALLĀH AL-RUMI, *Kitab Mu'jam al-Buldan (1178-1229) - Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes*, éd. BARBIER DE MEYNARD Charles, Paris, Imprimerie Impériale, 1861.

Introduction

Le samedi premier jour du mois du premier *rabī* nous passâmes l'Indus, puis la rivière de Katchakot au bord de laquelle nous fîmes haltes. Les bégis, scribes et secrétaires que j'avais affectés sur les bateaux vinrent me présenter le résultat du dénombrement des gens de l'armée. Grands et petits, bons et mauvais, hommes liges et non hommes liges étaient au nombre de douze mille hommes⁵.

Cette citation nous vient de l'autobiographie d'un vieil Zahir al-Din Muhammad Bābur, terminant sa vie à Delhi, loin de son Ferghāna natal. Un fragment anonyme, rajouté à la fin du *Bābur Nāmeḥ*, nous raconte avec sobriété que le 25 décembre 1530, le souverain rendit l'âme dans un jardin qu'il avait lui-même créé.

Qui est donc ce chef d'État de quarante-sept ans, écrivant un récit où ne cesse de transparaitre une nostalgie de ses terres natales d'Asie Centrale, rendant l'âme dans une des villes les plus importantes du monde islamique ? S'il ne se présente jamais autrement qu'en énumérant les fils de son père, Bābur va néanmoins grandement insister sur son lignage. Il préfère mettre l'accent sur d'où il vient, plutôt que sur qui il est, et il faut comprendre que cette présentation de sa parenté sert avant tout à mettre en avant son héritage socio-culturel.

Offrant une courte biographie de son père, il précise rapidement que son grand-père maternel, Yunus Khan, est un descendant direct du chef mongol Gengis Khan. Peu de temps après, il précise que son père, 'Umar Shaykh Mirzā⁶ est l'arrière-arrière petit-fils de Tamerlan, tandis que sa mère, Qutluḡ Negār Khānum, est elle-même une descendante au onzième degré de Tchaghataï, le second fils de Gengis Khan. Cette ascendance est d'ailleurs très souvent rappelée par l'auteur. Deux raisons peuvent s'offrir à nous, n'étant pas forcément

⁵ ZAHIR AL-DIN MUHAMMAD BABUR, *Babur Nama : Journal of Emperor Babur*, éd. HIRO Dilip et BEVERIDGE Annette Susannah, New Delhi ; New York, Penguin Books, 2006, p. 526.

⁶ Qui plus est, le terme de Mirzā est un terme réservé aux princes timourides.

opposées, cette action pouvant venir soit d'une réalité politique impliquant que la famille de Tamerlan est assez connue dans le monde intellectuel et politique d'Asie Centrale et ne nécessitant donc pas une trop longue présentation, ou bien une volonté d'insister sur une ascendance encore plus digne que celle de Tamerlan, descendant ainsi de Gengis Khan à l'inverse de son ancêtre paternel.

Cette potentialité soulève alors une nouvelle question, posée notamment pour Tamerlan et pouvant s'appliquer aussi au cas de Bābur, à savoir s'il est ou non un souverain mongol. Cette question est néanmoins très vague, pour la simple raison que le terme de "mongol" n'a alors pas le sens national ou ethnographique qu'on peut lui accorder aujourd'hui. S'il est alors impossible de savoir si Bābur lui-même était un Mongol, il n'en reste pas moins intéressant de se questionner alors sur le sens du terme "mongol" lors de la création de l'État Mongol au XIII^e siècle.

Les termes coloniaux que l'historiographie a longtemps accordé au monde de la steppe, parmi lesquels celui de "tribu" est encore aujourd'hui le plus résilient, sont autant anachroniques qu'ils sont flous. Pour mieux comprendre la perception du groupe qu'avaient les Mongols, il nous faut nous tourner vers les termes qu'ils utilisaient pour se décrire. On en trouve cinq : *ayimaq*, *oboq*, *urugh*, *yasun* et *ulus*⁷.

Le premier, qui fut le plus souvent traduit par "tribu", s'utilise dans les faits pour une unité militaro-administrative, portant plus un sens politique au sein de l'État gengiskhanide qu'une réalité ethnique ou culturelle. Le deuxième, *oboq*, traduit dans l'historiographie traditionnelle en "clan", représente dans les faits un groupe se trouvant en ancêtre commun, souvent fictif, remontant sur plusieurs générations, comme par exemple Bodontchar, reconnu comme l'ancêtre des Borjigin, la lignée de Gengis Khan. En opposition à ce terme, celui d'*urugh* se rattache à une descendance patrilinéaire venant d'un ancêtre commun et parfaitement connu. Ainsi, des *urugh* se retrouvent au sein d'un *oboq*, et l'on peut voire le lignage doré (*altan urugh*), nom donné aux descendants directs de Gengis Khan, comme un *urugh* au sein de l'*oboq* Borjigin. Associé à ce système, le *yasun*, que l'on peut traduire directement par "os", est un concept utilisé pour séparer la noblesse du "commun". Cette élite

⁷ BUELL Paul D. et KOLBAS Judith, "The Ethos of State and Society in the Early Mongol Empire : Chinggis Khan to Güyük", *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, n°1/2, 2016, p. 43-64 ; BERGER Simon, "L'empire mongol : un État nomade", in GOUGUENHEIM Sylvain (dir.), *Les empires médiévaux*, Paris, Perrin, 2019, p. 93.

nobiliaire possède une lignée reliée à l'*uruq*, souvent basée sur une relation de domination sur les gens du “commun”, qu'ils possèdent virtuellement⁸.

Le dernier terme est le plus important. La première attestation du terme *ulush* se retrouve en ancien-turcique au VII-VIII^e siècles, le mot semblant alors être utilisé comme une nuance géographique de “royaume” ou de “pays” comme le relève Mahmud Kāshghari, le définissant dans son dictionnaire comme un village ou une cité⁹.

Le terme est aujourd'hui traduit par “État/Nation”, mais se rapporte non pas à l'imagerie contemporaine de ce dernier, mais à une domination d'un homme, ou d'un groupe, sur tout un peuple, donnant ainsi le nom de ce que l'historiographie considère comme les peuples de la steppe, Naiman, Kereit ou encore Mongols¹⁰.

La steppe est donc divisée en des groupes dominés par des aristocraties qui sont elles porteuses de l'identité, les autres membres du groupe s'identifiant vis-à-vis de cette identité aristocratique. Il n'existe pas alors de peuple mongol, mais un lignage noble portant le nom de Mongol et l'*Ulus* mongol, le peuple mongol de nos sources, est l'ensemble de ceux soumis à ce lignage¹¹.

Qui plus est, après 1206 et la nomination de Temüjin comme Gengis Khan, les Mongols dominent les autres groupes de la steppe et il n'existe alors plus qu'un seul *Ulus*, le *Yeke Mongol Ulus*, traduit généralement par “empire mongol”, mais que nous préférons traduire dans notre travail comme “grand État mongol”, ou plus simplement “État mongol”. Les Kereits, les Naimans ou les Tatars ont perdu leurs seigneurs et se sont soumis à la domination mongole, devenant ainsi une part de son *ulus*, sans pour autant que leur noms, ralliés désormais à leur *oboq* ou servant à désigner l'ancien groupe politique, ne disparaissent¹².

Ainsi, la dénomination de “Mongol” est avant tout politique. Ce faisant, la question de l'appartenance d'un souverain à ce groupe, ou tout du moins de son aspiration à y rattacher une forme de légitimité est particulièrement intéressante dans le cas de Bābur. D'autant plus que tout au long de son œuvre, il ne cesse de critiquer un groupe qu'il nomme “Mongol”,

⁸ BUELL Paul D. et KOLBAS Judith, “The Ethos of State and Society in the Early Mongol Empire : Chinggis Khan to Güyük”, *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, n°1/2, 2016, p. 43-64 ; BERGER Simon, “L'empire mongol : un État nomade”, in GOUGUENHEIM Sylvain (dir.), *Les empires médiévaux*, Paris, Perrin, 2019, p. 93.

⁹ KIM Hodong, “Formation and Changes of Uluses in the Mongol Empire”, *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 62, n°2/3, 2019, p. 269-317, p. 271.

¹⁰ BERGER Simon, “L'empire mongol : un État nomade”, in GOUGUENHEIM Sylvain (dir.), *Les empires médiévaux*, Paris, Perrin, 2019, p. 93.

¹¹ *Ibid*, p. 94.

¹² KIM Hodong, “Formation and Changes of Uluses in the Mongol Empire”, *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 62, n°2/3, 2019, p. 269-317, p. 273

considérés comme des barbares, tout en glorifiant son grand-père Yunus Khan, pourtant souverain mongol. Cette dichotomie a valu à une grande partie de l'historiographie d'estimer que le futur maître de l'al-Hind se considérait comme un Turk, prenant comme argument l'origine turko-mongole de Tamerlan et l'usage par Bābur de la langue turke Tchaghatāy dans son autobiographie. Néanmoins, en considérant le groupe "Mongol" comme un groupe politique, il est tout à fait possible que les Mongols que critique Bābur soit un groupe nomade, autrefois ou toujours vassaux des Mongols. Ce faisant, Bābur ayant évolué au milieu des ruines de l'État mongol, il en devient encore plus normal que son nouvel État en Inde soit connu dans l'historiographie comme l'empire Moghol.

Le cas de l'Inde où il s'installe, ou du moins la plaine indo-gangétique, a alors la particularité d'être l'une des rares zones géographique d'Asie à ne pas avoir été intégrée dans l'État mongol entre le XIII^e et le XV^e siècle. Cet espace n'en est pas pour autant écarté des rythmes du monde, et dès le X^e siècle, il commence à s'inscrire dans le giron du monde musulman, puis au XII^e siècle, dans celui du monde persan.

En effet, quand Bābur remporte la bataille de Pānipat en 1526, il fait face à une dynastie afghane, les Lodi, régnant sur le Sultanat de Delhi, une entité politique recouvrant la plaine indo-gangétique et existant depuis près de trois siècles. Le terme d'afghan est ici intéressant, car lui non plus ne désigne sûrement pas une réalité ethnique, mais plutôt une situation politique, quand bien même les études sur la question restent assez éparées. Il est d'autant plus intéressant de voir qu'à l'inverse de ce que met souvent en avant l'historiographie sur le sujet, la victoire et le court règne de Bābur ne marquent pas foncièrement les débuts de la domination Moghole en Inde, puisque ces derniers vont être chassés par la dynastie afghane des Suri pendant dix-sept ans, avant que le jeune 'Akbar, petit-fils de Bābur, ne parvienne à remettre la main sur le territoire de son grand-père.

S'il serait alors particulièrement enrichissant de se pencher sur cette période de fondation de l'État Moghol, et plus particulièrement sur les volontés expansionnistes en al-Hind, ces événements nous montrent surtout l'importance pour les pouvoirs musulmans du Nord de l'Inde de la prise en compte des puissances voisines d'Asie Centrale. Par ailleurs, les Afghans continueront de représenter une menace importante pour les Moghol, et ce jusqu'à la fin de leurs règnes respectifs.

Cette longue tirade que nous venons d'avoir sur les débuts de l'État Moghol peut sembler anachronique à notre sujet. Cependant, nous y voyons se dégager les points capitaux que nous aborderons dans ce travail : les liens politiques entre les États d'Asie Centrale, de Perse et d'Inde que nous étudierons ici entre le XIII^e et le XIV^e siècle ; la construction

politique et le sentiment d'appartenance à un groupe ; et enfin la mise en place et la représentation d'un État et d'une dynastie.

La question d'empire

Il est nécessaire de se questionner sur ce qu'est un empire. Les relations nous intéressant entre l'*Ulus* Mongol et le Sultanat de Delhi sont des représentations mêmes de la conception qu'ont ces États d'eux-mêmes et de leurs voisins politiques. Par conséquent, si ces deux États sont, et ce depuis le XIX^e siècle, ouvertement appelés et considérés comme des empires par l'historiographie, il nous est nécessaire de définir ce qu'est un empire.

Il s'agit néanmoins là d'une vaste question dont les réponses sont multiples. Dans les faits cependant, il n'existe qu'un seul empire. Cela ne signifie pas qu'un seul empire a existé dans l'Histoire, mais que l'empire, dans la manière dont nous le concevons, avec toutes ces merveilles et ses tragédies, n'a jamais été représenté qu'une seule fois. Il est une entité avec un début et une fin, né dans la splendeur et mort dans les ruines : l'empire romain. Cependant, nous ne parlons pas de l'État ayant perduré pendant plus de mille ans, mais plutôt de la vision que l'on possède de cet empire, et qui fût construite bien plus tard par les historiens du XVIII^e et du XIX^e siècle. Un empire né de la volonté d'un homme unique, une figure souvent héroïque, un Romulus, un César ou un Auguste, ayant dominé des terres jusqu'à alors jamais soumises à une même autorité, dont le souverain possédait des pouvoirs absolus, régnant sans partage depuis la plus belle cité du monde, faite de marbre et d'or. Un empire dont la grandeur provoqua la chute, trop grand pour être défendu, trop beau pour ne pas attirer le regard des barbares non civilisés des frontières. Des barbares qui précipitèrent cet empire dans la ruine et la misère, tirant un rideau sombre d'un millénaire sur toute l'Europe.

Il va sans dire que cet empire n'a jamais existé. Rempli d'idées romantiques, il s'éloigne de toute considération scientifique et se complait dans le fantasme de la civilisation. Il nous permet néanmoins de faire face à ce qui a pendant longtemps été considéré comme un empire. Un grand État urbain, à la pointe des technologies de l'époque, dont la splendeur rayonnante valut la perte. Hors, au fil du temps, avec l'acceptation que la grandeur culturelle d'une puissance politique est purement suggestive, le terme d'empire à pris dans notre culture une définition bien plus simpliste. Un empire est un grand État, voire même une organisation sociale, qu'elle soit politique, économique ou religieuse, à grande échelle.

Revenons brièvement sur l'empire romain et sur ses descendants. Si on admet généralement que l'empire apparaît après la prise du pouvoir absolu par Octave devant le Sénat en 27 av. JC, nous préférons le faire avant cela. Si aucune date précise ne peut définir la naissance d'une structure politique puisque ces dernières se reposent sur des systèmes les précédents, nous comprenons toute l'histoire de la République Romaine, et plus particulièrement à partir de 146, quand Carthage et Corinthe sont rasées, laissant Rome maîtresse de la Méditerranée occidentale. Plus tôt déjà, après la victoire sur Hannibal, Rome ne démobilise pas ses armées, allège la procédure de déclaration de guerre et s'implique rapidement dans une suite de conflits avec les puissances hellénistiques¹³.

Se soulève ici un point important accordé aux empires, soit la volonté impérialiste d'une domination sur un maximum d'espace et de peuples. Le problème de l'impérialisme, aussi bien dans le cas romain que dans celui des empires plus tardifs, est partagé entre les partisans d'une supériorité du contexte et de la nécessité de l'État à l'expansion, et les partisans d'une conception agressive et belliciste de ces États, nourrie par une volonté conquérante insatiable¹⁴.

L'historiographie scientifique, après avoir pendant longtemps penché pour le deuxième cas, notamment dans le cas mongol, se concentre désormais de plus en plus sur une conception de l'impérialisme comme le résultat de la politique générale d'un État, motivée par la poursuite d'une multitude d'intérêts personnels en son propre au sein, amenant à des politiques visant à préserver et augmenter son influence¹⁵.

Ainsi, aussi bien dans le cas romain que dans celui des États qui suivront, l'impérialisme est différent de la notion d'empire, et il repose sur un principe apparaissant au sein d'États dont l'histoire personnelle a amené à une croissance de leur influence et de leur domination. Pour en revenir à notre histoire de la conception de l'empire, quand Octave reçoit du Sénat le surnom d'Auguste et fonde le principat, il ne fait que poursuivre et finaliser l'affirmation impérialiste du pouvoir des *imperatores*, influencé par ceux des *basileus* hellénistiques, eux-mêmes inspirés du pouvoir perse qu'ils avaient remplacés¹⁶.

¹³ HINARD François (dir.), *Histoire Romaine - Tome I, Des origines à Auguste*, Paris, Fayard, 2000, p. 444.

¹⁴ HINARD François (dir.), *Histoire Romaine - Tome I, Des origines à Auguste*, Paris, Fayard, 2000 ; BURBANK Jane et COOPER Frederick, *Empires in World History : Power and the Politics of difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010.

¹⁵ HINARD François (dir.), *Histoire Romaine - Tome I, Des origines à Auguste*, Paris, Fayard, 2000, p. 445.

¹⁶ Nous ne voulons pas dire ici que ces conceptions du pouvoir sont de simples descendantes, puisqu'à chaque nouvelle phase d'influence d'un concept sur une culture, ce dernier fusionne avec des concepts culturels déjà existant, donnant ainsi naissance à une nouvelle conception. HINARD François (dir.), *Histoire Romaine - Tome I, Des origines à Auguste*, Paris, Fayard, 2000, p. 447, BURBANK Jane et COOPER Frederick, *Empires in World History : Power and the Politics of difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010.

Ainsi, le principat fondé, il va perdurer pendant plusieurs siècles en Méditerranée. On aime retenir deux dates pour déterminer sa fin. Premièrement, la mort de Théodose en 395 et la séparation définitive de l'empire en deux parties, une occidentale et une orientale. Si l'on suit cette date, l'empire serait donc une charge, mais aussi un territoire. La deuxième date est celle de 476, quand le chef "barbare" Odoacre destitue le jeune Romulus Augustule de sa fonction d'empereur d'occident sans récupérer cette charge¹⁷.

Néanmoins, si l'empire comme formation politique et territoriale disparaît en occident, il perdure dans les États "barbares", dont l'un d'eux, celui des Francs, finit par récupérer le titre impérial. Le terme d'empereur prend alors son sens politique, ayant conservé sous la domination romaine un sens militaire au profit de celui de *princeps*. Charlemagne reçoit des mains du pape la couronne impériale en 800. Si cette forme impériale ne dure pas longtemps, elle trouve un nouvel héritier dans le Saint Empire Romain Germanique, qui donnera à son tour naissance à de nouvelles formes impériales sur lesquelles nous ne reviendront pas. Notre idée ici est de montrer que si l'empire romain s'est "achevé" en 476 en Occident, son idée a perduré pendant encore plusieurs siècles jusqu'à nous, différentes entités politiques reprenant le terme afin de se rattacher à un passé et un discours politique précis¹⁸.

Qui plus est, parmi toutes les formes politiques ayant reçu le titre d'empire, si certaines recouvrent en effet de très grandes terres, la définition de "grand espace territorial" est variable en fonction du penseur et du scientifique. La différence entre l'empire et le royaume devient alors très fine, pour ne pas dire poreuse. Si l'empire n'est pas différent du royaume par sa taille, il l'est alors par son rayonnement. Un empire devient un État dont la renommée lui ont valu de recevoir une comparaison à l'empire romain dont le fantôme supplante la pensée politique européenne. Le terme devient une médaille plus qu'une réalité. L'empire est désormais une figure de style.

Le travail de Jane Burbank et Frederick Cooper a amené à de nouvelles considérations sur la question d'empire, tout du moins dans sa définition plus que dans les informations fournies, ne se reposant pas sur la recherche mais sur une compilation des connaissances sur les différents empires¹⁹. Dans *Empires in World History*, les deux auteurs expliquent que le répertoire impérial reste fluide, éloigné de la dichotomie jusque là présente dans

¹⁷ BURBANK Jane et COOPER Frederick, *Empires in World History : Power and the Politics of difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Nous ne critiquons pas ici cette technique, mais il est nécessaire de remarquer que leur ouvrage peut présenter certains manques sur des sujets sur lesquels ils ne sont pas spécialistes, sans pour autant que cela diminue l'intérêt ou l'exactitude de leur travail.

l'historiographie entre la continuité et le changement, préférant la recherche et l'étude des évènements et des conditions influençant les stratégies impériales²⁰.

Le point important pour les auteurs, différenciant l'empire de l'État-nation, est la multiplicité de peuples soumis. Là où l'État-nation est basé sur l'idée d'un peuple unique sur un territoire unique, l'empire-état lui se base sur une inégalité profonde de plusieurs populations, dominées par une population principale gouvernant différemment les peuples lui étant soumis²¹.

Néanmoins, nous avons déjà montré plus haut que le peuple n'est rien d'autre, tout du moins dans notre domaine de recherche, qu'une dénomination politique. Mais, si nous pouvons nous extraire de la question d'ethnie ou de peuple pour se rapprocher des dires des deux auteurs, nous devons alors nous pencher sur le cas de l'identité. Nous trouvons alors intéressant de nous tourner vers le travail récent de la professeure Emmanuelle Tixier Du Mesnil dans l'introduction de son dernier ouvrage²².

Cette dernière met bien en avant le danger même de considérer des groupes comme possédant une identité commune à grande échelle, surtout au Moyen-Âge, le concept d'identité essentialisant les groupes sociaux, mettant en avant la culture, l'ethnie, la communauté, et non plus l'individu et sa perception. Le philosophe Ali Benmakhlouf a souligné dans un essai en quoi la notion d'identité reste un danger pour le chercheur car présupposant une fixation des communautés permettant de les différencier sans le moindre problème, au détriment de toute considération d'évolution, ou même du contexte dans lequel prospèrent ces groupes²³.

Ainsi, l'identité n'est pas non plus caractéristique des groupes pendant la majeure partie de notre étude. Si on observe que dans nos sources des groupes sont tout de même définis, comme les Persans, les Kurdes ou encore les Hindous, il n'en reste pas moins que ces ethnonymes sont, dans la majeure partie des cas, utilisés par des personnes extérieures à ces groupes. Ainsi, nous rentrons à ce moment dans la conception de l'autre via sa dénomination, un point sur lequel nous aurons le temps de revenir plus tard, formant un des points centraux de l'étude des relations entre deux groupes.

²⁰ BURBANK Jane et COOPER Frederick, *Empires in World History : Power and the Politics of difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010, p. 3.

²¹ *Ibid*, p. 8.

²² TIXIER-DU MESNIL Emmanuelle, *Savoir et pouvoir en al-Andalus au XI^e siècle*, Paris, Editions le Seuil, coll. "L'univers historique", 2022.

²³ *Ibid*, pp. 22-23.

Ainsi, le terme d'empire s'avère donc être très limité et contraignant pour notre étude. C'est pour cela que nous ne l'utiliserons que très peu, lui préférant largement le terme d'État, qu'il nous faut désormais définir.

L'État, si on se base sur les écrits de Max Weber, est celui qui possède "*en droit propre de moyens d'entreprendre, moyens militaires ou moyens militaire importants pour l'administration, ou de pouvoirs de commandement personnels*"²⁴. Qui plus est, et là est le point le plus important, il ajoute que l'État est le détenteur de la violence légitime.

Si ce point de la violence légitime est intéressant, c'est qu'il trouve une résonance dans les écrits d'un historien ayant produit une théorie universelle cinq siècles auparavant, sans pour autant qu'il ait influencé la pensée du sociologue allemand. Nous parlons ici d'Ibn Khaldun, sans pour autant être les premiers à faire cette comparaison, le professeur Gabriel Martinez-Gros, spécialiste reconnu de l'étude des théories d'Ibn Khaldun, l'ayant faite dans l'introduction de sa *Brève Histoire des Empires*²⁵. La théorie que nous nommerons khaldunienne peut s'aborder avec la citation suivante.

Le pouvoir repose sur deux fondations indispensables : la première, c'est la puissance et l'esprit de corps, dont l'expression est l'armée ; la seconde, c'est l'argent, qui permet d'entretenir celle-ci et de pourvoir aux besoins de l'État. Lorsqu'un État commence à se désintégrer, ce sont d'abord ces deux fondations qui sont atteintes²⁶.

Cette théorie de l'État le fait donc reposer sur des principes à la fois économiques, sur lesquels nous reviendrons plus bas, mais surtout de monopolisation de la violence par l'armée. Cette idée trouve des origines avant tout morales. L'Homme se trouvant démuné face au monde sauvage, il lui est nécessaire de se regrouper. Or, par le regroupement, il est désormais possible de produire plus que les besoins primaires de chaque individu. Le besoin de défense et de production fait de la société une nécessité pour l'Homme, puisque sans elle, "*l'existence des hommes ne se réaliserait pas, et la volonté de Dieu de les établir sur la terre et de faire d'eux Ses vicaires n'aboutirait pas.*" C'est là, aux yeux d'Ibn Khaldun, le

²⁴ WEBER Max, *Le Savant et le Politique*, Paris, Plon, coll. "Recherches en sciences humaines", 1969, p. 129.

²⁵ MARTINEZ-GROS Gabriel, *Brève histoire des empires : comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Paris, Editions du Seuil, coll. "La couleur des idées", 2014.

²⁶ IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2002, p. 624.

fondement de la civilisation²⁷. On trouve alors déjà une opposition marquée entre l'Homme et l'animal, la civilisation et le sauvage, le citadin et le bédouin²⁸.

Au sein du groupe s'élève alors un chef dominant ses semblables par la force et la contrainte, dont le pouvoir permet de conserver une cohésion et une paix au sein du groupe qu'il soumet, ce que l'auteur considère comme la définition du pouvoir. Ainsi, comme la souligné Gabriel Martinez-Gros, l'État apporte la paix, mais cette paix ne peut se construire que par le monopole de la violence par ce même État. Nous retrouvons ici l'idée de Max Weber d'un État se définissant par le monopole de la violence légitime²⁹.

Mais se construisent alors des sociétés vivant en dehors de l'État, s'installant dans la dichotomie du schéma khaldunien. Ibn Khaldun explique que l'organisation sociale n'étant qu'une expression des modes de vie des différentes populations, la vie à la campagne, qu'elle soit ou non au sein de l'État, se fait en opposition à celle dans les villes. Là où les habitants des campagnes se contentent du nécessaire, les habitants des villes, les citadins ; qui ne sont par ailleurs que des habitants des campagnes dont le groupe a atteint une taille suffisamment imposante pour que les besoins des individus y soient tous remplis ; possèdent de larges revenus et se tournent inexorablement vers la consommation du luxe³⁰. En conséquence, *“la rudesse de la civilisation rurale a précédé la mollesse de la civilisation urbaine”*³¹.

Ibn Khaldun voit donc les ruraux comme plus enclins au courage que les citadins, expliquant pour cela que les ruraux vivent dans des conditions plus dures, plus proches du monde sauvage où prédomine la force. Qui plus est, la soumission des citadins au chef de leur groupe et à ses lois émousse leur courage et fait disparaître leur capacité à se défendre. Aux lois des citadins, exprimant la domination et le monopole de la violence des autorités gouvernementales, les ruraux voient leur société reposer sur les grandes figures, des chefs dont le charisme tient le groupe uni. Autour de lui se trouvent ses proches, les *“membres les plus braves de la tribu [...] réputés pour leur courage”*³². Et pour maintenir le groupe, il est

²⁷ IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. “Bibliothèque de la Pléiade”, 2002, pp. 261-262.

²⁸ Pour Ibn Khaldun, le terme de bédouin n'est pas un ethnonyme mais une qualification de ceux vivant en dehors du monde dit “urbain”, au sein du désert. MARTINEZ-GROS Gabriel, *Ibn Khaldûn et les sept vies de l'Islam*, Arles, Actes Sud-Sindbad, 2006.

²⁹ IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. “Bibliothèque de la Pléiade”, 2002, p. 263 ; MARTINEZ-GROS Gabriel, *Brève histoire des empires : comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Paris, Editions du Seuil, coll. “La couleur des idées”, 2014 ; WEBER Max, *Le Savant et le Politique*, Paris, Plon, coll. “Recherches en sciences humaines”, 1969.

³⁰ IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. “Bibliothèque de la Pléiade”, 2002, p. 370-371.

³¹ *Ibid*, p. 373.

³² IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. “Bibliothèque de la Pléiade”, 2002, p. 381.

nécessaire d'avoir un esprit de corps et une ascendance commune, offrant une force qui surpasse toutes les autres. Cet esprit de corps, c'est l'*asabiyya*, sur lequel les ruraux se reposent pour assurer leur domination sur d'autres groupes³³. Néanmoins, la dynastie prenant le pouvoir va inévitablement être amenée à briser cette *asabiyya* en tentant de concentrer le pouvoir du chef entre ses mains, au détriment de ses proches lui ayant permis en premier lieu d'asseoir sa domination. Cette décadence inévitable finit par affaiblir le chef rural devenu un citadin, qui finit renversé par un autre chef bédouin, terminant la boucle de l'histoire cyclique telle que la conçoit Ibn Khaldun.

L'idée d'une décadence de l'État repose grandement sur une question morale, s'attachant à l'idée d'une supériorité morale des ruraux face à une décadence urbaine. Ne vivant pas dans les États que décrit Ibn Khaldun, nous pouvons voir ce mouvement comme une évolution et non pas une dégénérescence, abandonnant le péjoratif au profit de l'étude scientifique, ce qu'a fait avec brio Gabriel Martinez-Gros et sa vision économique de la théorie kaldunienne.

L'étude offerte par Gabriel Martinez-Gros se concentre avant tout sur le caractère économique de la thèse khaldunienne. Selon lui, cette dernière vise à comprendre la création et l'accumulation des biens et des richesses au sein des sociétés agraires, une accumulation se basant sur l'impôt. Personne n'acceptant l'impôt autrement que par la contrainte, l'État apportant la paix au sein de son groupe est l'unique entité étant en mesure de le prélever. L'élite dirigeant l'État et prélevant l'impôt va par la suite redistribuer ses richesses dans le monde scientifique, culturel ou religieux, permettant ainsi à la "civilisation urbaine" de prospérer, menant en parallèle au luxe affaiblissant les citadins³⁴.

On remarque alors que l'histoire khaldunienne s'écrit ainsi sur un schéma qui, s'il est avant tout économique, reste intrinsèquement lié à un modèle social reposant sur une élite qui par sa redistribution des richesses permet à l'État de prospérer, oubliant alors le rôle joué par les représentants de l'*History from below* d'Edward Palmer Thompson, parmi lesquels

³³ IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2002, pp. 380-1 ; p. 395.

³⁴ MARTINEZ-GROS Gabriel, *Brève histoire des empires : comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Paris, Editions du Seuil, coll. "La couleur des idées", 2014 ; IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2002, p. 399-400.

notamment les commerçants qui jouent, comme on le verra dans notre étude, le rôle capital dans le maintien des États au pouvoir³⁵.

La croissance continue des villes, permise par la redistribution intéressée des richesses de l'élite gouvernementale mobilise alors le travail des campagnes versant l'impôt sur lequel cette redistribution repose et les matériaux nécessaires à sa croissance. Ce cercle vertueux d'enrichissement mutuel entre les campagnes et les villes est le fondement de la théorie économique de Gabriel Martinez-Gros. D'une main, l'État accroît les richesses, de l'autre, il induit la paix civile par le désarmement des populations³⁶.

Mais, l'État se retrouvant sans force physique, il est forcé d'emprunter cette force aux peuples ne lui étant pas soumis, ne payant pas l'impôt et étant donc toujours armés. La vision d'Ibn Khaldun sur ces forces "tribales", réunies autour de leur *'asabiyya*, veut qu'elles ne forment pas d'État puisqu'aucune spécialisation des tâches, productives et non-violentes d'une part et violente de l'autre, n'est mise en place³⁷.

Or, et là se trouve un point majeur de désaccord que nous pourrions avoir cette vision, c'est la présence d'un État sédentaire affaibli aux portes du monde des "tribus", qui les pousse à se réunir autour d'un chef charismatique pour que ces mêmes "tribus" atteignent une force nécessaire à l'invasion. En d'autres termes, l'État ne peut apparaître en dehors du monde des citadins qu'au travers de ce dernier. Nous verrons dans notre étude comment s'argumente notre désaccord sur cette question. Puis, une fois la conquête effectuée, ou la prise du pouvoir par des bandes mercenaires employées par l'État³⁸, les chefs se conforment au système de l'État sédentaire³⁹, brisent leur *'asabiyya*, et recommencent un nouveau cycle⁴⁰. C'est ce processus que nous appellerons dans notre travail la "sédentarisation de l'État" et que nous questionnerons.

³⁵ Rappelons qu'il s'agit là de l'idée d'Ibn Khaldun, pour qui les pensées du mouvement historiographique de l'*History from Below* n'étaient pas mêmes envisageables. Nous n'extrapolons donc pas les dires de Gabriel Martinez-Gros et ses opinions politiques ou sociales sur lesquelles nous ne nous autoriserions pas d'écarter.

³⁶ MARTINEZ-GROS Gabriel, *Brève histoire des empires : comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Paris, Editions du Seuil, coll. "La couleur des idées", 2014.

³⁷ Pour plus d'informations sur les répartitions au sein du monde mongol entre les fonctions militaires et civiles, et les questions sur l'armée mongole concernant un statut de guerrier ou de soldat pour ces derniers, voire la thèse de Simon Berger.

³⁸ Exemple évident des Mamluk d'Égypte sous qui va vivre Ibn Khaldun pendant une grande partie de son existence.

³⁹ Nous utilisons ici le terme de sédentaire du point de vue économique utilisé par Gabriel Martinez-Gros, soit un système économique propre à l'État, reposant sur un impôt permettant une accumulation des richesses et des biens matériels.

⁴⁰ MARTINEZ-GROS Gabriel, *Brève histoire des empires : comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Paris, Editions du Seuil, coll. "La couleur des idées", 2014 ; IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2002, pp. 632-3.

Ainsi, toujours selon Gabriel Martinez-Gros, l'émergence d'un État, qu'il qualifie d'empire, nécessite une forte densité humaine et, dans la plupart des cas, un rythme suffisant de croissance démographique pour maintenir cette densité, ainsi qu'un contact entre les mondes citadins sédentaires et ruraux nomades, et une conquête amenant la force nécessaire au maintien de l'État, se renouvelant ainsi de manière cyclique⁴¹.

Mais Gabriel Martinez-Gros a aussi soulevé que l'histoire d'Ibn Khaldun n'était pas une histoire entièrement cyclique, contrairement à ce qui a souvent été affirmé dans l'historiographie. En effet, cette dernière considère l'Islam comme une exception décisive, ne s'éteignant pas ni n'étant remplacée. Les synchronismes se trouvant dans les dynasties précédant l'Islam, divisées entre Orient et Occident perdurent après le VII^e siècle, mais toujours sous domination musulmane⁴².

Epoque	Date	Orient	Occident
1 ^{ère} Époque	2000-1500 av. JC	Babylone	Pharaons
	1500-1100 av. JC	Ninive (Assyriens)	Amalécites
	1100-600 av. JC	Nabatéens	Hébreux
2 ^{ème} Époque	600-200 av. JC	Achéménides	Grecs
	200 av. - 300 ap. JC	Parthes	Romains
	300-650 ap. JC	Sassanides	Byzantins

Tableau représentant les synchronismes entre Orient et Occident de l'histoire d'Ibn Khaldun précédant l'apparition de l'Islam⁴³.

Par ailleurs, la pensée d'Ibn Khaldun se construit aussi sur une cohabitation des *'asabiyya*. En effet, sa théorie ne veut pas qu'une dynastie ne se construise qu'autour d'une seule *'asabiyya*, comme on le voit par exemple dans le monde islamique du VIII^e au XI^e

⁴¹ MARTINEZ-GROS Gabriel, *Brève histoire des empires : comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Paris, Editions du Seuil, coll. "La couleur des idées", 2014.

⁴² MARTINEZ-GROS Gabriel, "Du synchronisme des Nations chez Ibn Khaldûn", *Studia Islamica*, n°104-105, 2007, p. 151-165, p. 14.

⁴³ *Ibid*, p. 151-165, p. 15.

siècle où l'asabiyya dominante des Arabes incorpore des asabiyya turkes, daylamites ou encore slaves⁴⁴.

Ainsi, les travaux de Gabriel Martinez-Gros permettent à la théorie historique et étatique d'Ibn Khaldun de quitter sa condition morale au profit d'une réflexion scientifique. Cependant, certaines de ses conceptions économiques quand à ce qui forme la richesse et en fait un bien poussant à la sédentarité met en touche le fonctionnement du système économique pastoral, ne se basant pas sur les mêmes valeurs de richesse, et l'accumulation des biens et la spécialisation des tâches étant entièrement possible, et souvent bien plus complexe qu'une simple opposition entre producteur et combattant ou dirigeant.

Nous en arrivons alors à la conception que nous offrons de l'État au sein de notre travail. Nous n'allons pas tenter de défendre ou d'attaquer la pensée d'Ibn Khaldun, ni celle de Gabriel Martinez-Gros, mais plutôt d'en exploiter les points les plus intéressants. Si nous avons ainsi déjà étudié deux penseurs de la question de l'État, avec Weber et Ibn Khaldun, il nous faut ici en introduire un troisième, Niccolò di Bernardo dei Machiavelli, francisé en Nicolas Machiavel.

En effet, ce dernier avance à de nombreuses reprises des idées semblables à celle d'Ibn Khaldun, alors qu'il est fort peu probable qu'il est lu la *muqaddima*⁴⁵, dans son traité politique, *Le Prince*. Au travers des conseils qu'il donne aux dirigeants, on voit se dessiner une vision étatique, divisée entre une centralisation et une décentralisation de l'État, sur lesquelles nous reviendrons bientôt. D'un autre côté, il avance des idées permettant de voir une succession des pouvoirs, entre un dirigeant affaibli par le luxe et un dirigeant prompt à l'art militaire, comme une fin inévitable du pouvoir⁴⁶.

On peut alors supposer, en combinant les pensée d'Ibn Khaldun et de Machiavel, que c'est en s'installant sur une terre dont le système politique sédentaire est centralisé, que le conquérant bédouin au pouvoir décentralisé oriente son pouvoir vers la centralisation de son prédécesseur. Le besoin nouveau auquel il fait face l'amène à changer son paradigme de règne, puisqu'il ne dirige plus des nomades décentralisés mais des sédentaires centralisés, et par conséquent, il récupère ce mode de fonctionnement centralisé⁴⁷. Il est alors nécessaire de

⁴⁴ MARTINEZ-GROS Gabriel, "Du synchronisme des Nations chez Ibn Khaldûn", *Studia Islamica*, n°104-105, 2007, p. 151-165, p. 15.

⁴⁵ La *muqaddima* compose l'introduction à l'ouvrage historique d'Ibn Khaldun.

⁴⁶ MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Classiques de la philosophie", 2000, p. 70 ; 106 ; 115 ;116.

⁴⁷ Nous verrons dans cette étude que les faits sont bien plus complexes et que les questions de centralisation et de décentralisation des Etats ne se construisent pas autour d'une simple dichotomie.

se demander si les États que nous étudions sont dissociables des gouvernements centralisés ou décentralisés qui les dirigent.

La Dynastie

Le terme de dynastie est assez ancien dans l'historiographie classique, et a servi à désigner en premier lieu un lignage, souvent de dirigeants, dans des systèmes où la passation familiale du pouvoir prédomine⁴⁸. Dans les deux cas qui nous concernent ici, plusieurs dynasties sont alors à prendre en compte. Au sein du sultanat de Delhi, sur la période que nous étudions, l'historiographie se partage entre trois ou quatre dynasties : la dynastie des Mamluk (1206-1290), aussi nommée dynastie des Öberli du nom du groupe Qiptchaq dont viennent deux des sultans ; la dynastie des Khaldji (1290-1320) et la dynastie des Tughluq (1320-1413). La dynastie des Mamluk peut être divisée, selon certains historiens, entre le règne de deux lignages, celui de Shams al-Din Iltutmish (1206/1211-1266) et celui de Ghiyāth al-Din Balbān (1266-1290) ; la lignée d'Iltutmish étant dans les fait elle aussi divisible avec, entre 1206 et 1211 le règne de la très courte lignée de Qutb al-Din Aybak.

Pour les Mongols, si le lignage doré que nous mentionnons plus tôt est l'unique lignée à pouvoir assumer officiellement la charge de khan après Gengis Khan, cette même lignée est divisée en quatre entités, plus ou moins indépendantes en fonction du souverain en charge, entre deux fils et deux petit-fils de Gengis Khan. La partie occidentale de la grande steppe eurasiatique est mise entre les mains de la lignée de Djötchi, tandis que la partie orientale est dans celles des petits-enfants de Gengis Khan, les deux frères Möngke et Qubilai et les descendants du deuxième. Les deux autres domaines sont partagées entre le centre de la steppe eurasiatique, à laquelle s'ajoute le bassin du Tarim pour former le domaine de Tchaghataï, et la Perse, l'Anatolie et le flanc sud du Caucase, réuni sous l'égide du frère de Qubilai, Hülegü, et de ses descendants⁴⁹.

Pour le moment, remarquons l'incroyable complexité de l'organisation du pouvoir ou du rattachement à de précédentes lignées mis en place par les dynasties que nous étudions. L'une des raisons les plus évidentes est que le terme de dynastie lui-même n'est que très

⁴⁸ FAVEREAU DOUMENJOU Marie et GEEVERS Liesbeth, "The Golden Horde, the Spanish Habsburg Monarchy, and the Construction Ruling Dynasties", in VAN BERKEL Maaïke et DUINDAM Jeroen (dir.), *Prince, Pen, and Sword : Eurasian Perspectives*, Leiden, Brill, 2018, p. 452.

⁴⁹ Le partage n'est pas unique, et lors du partage effectué par Gengis Khan, ce sont ses fils et ses frères qui reçoivent des terres. Ses petit-fils installent leur lignée par l'élection à la fonction de khan et l'envoi de représentants, points que nous étudierons plus en profondeur.

rarement utilisé avant le XVI^e siècle. Les Mongols, comme nous l'avons vu, lui préfèrent l'idée du lignage doré, là où dans le sultanat de Delhi, le principe de l'État semble se mêler à celui de la lignée, puisque que les souverains sont dans les sources regroupés comme les souverains du sultanat appartenant à différentes lignées, partageant un ancêtre commun. La conception dynastique tient donc plus du travail de l'historien⁵⁰.

L'État n'en reste pas moins éloigné de sa famille régnante comme nous venons de le voir. Ibn Khaldun explique ainsi que le sort d'un État est intimement lié à celui de la famille régnante, et l'affaiblissement de cette dernière par le luxe offert par la vie citadine amène sa chute. Par ailleurs, on peut imaginer apercevoir se dessiner véritablement la dynastie sur une longue durée selon ses écrits. En effet, c'est quand les personnes soumises à l'impôt ont fini, au fil du temps, par accepter la suzeraineté du conquérant, que lui et ses descendants n'ont plus besoin d'exprimer la force pour voir les fonctions de l'État s'accomplir comme elles se doivent. Ironiquement, c'est à ce moment que le souverain se débarrasse de l'*'asabiyya* l'ayant amené au pouvoir. C'est quand la dynastie s'affirme comme unique à la tête de l'État, que s'engage son irrémédiable déclin⁵¹.

Ainsi, pour le penseur du XIV^e siècle, l'illustration d'une famille ne peut aller au-delà de quatre générations de souverains.

Celui qui a été le bâtisseur de la gloire de sa famille connaît ce qui lui en a coûté. Il veille à conserver les qualités qui lui ont permis à cette gloire de naître et de durer. Son fils, qui vient après lui, a été en contact étroit avec son père, et a donc pu entendre et apprendre tout cela de lui. Mais il est inférieur à son père, pour autant que le savoir par ouï-dire est inférieur à l'expérience directe. Le représentant de la troisième génération se contente de marcher sur les traces de ses prédécesseurs et de les imiter. [...]

La quatrième génération est, à tous égards, inférieure aux précédentes. Son représentant a perdu les qualités qui avaient permis la conservation de la gloire familiale. Il ne leur voue que du mépris et croît que l'édifice de ses aïeux ne leur avait coûté aucune peine ni effort, mais leur revenait de droit dès l'origine, en vertu de leur naissance et non des efforts du clan et des qualités de ses chefs⁵².

⁵⁰ FAVEREAU DOUMENJOU Marie et GEEVERS Liesbeth, "The Golden Horde, the Spanish Habsburg Monarchy, and the Construction Ruling Dynasties", in VAN BERKEL Maaïke et DUINDAM Jeroen (dir.), *Prince, Pen, and Sword : Eurasian Perspectives*, Leiden, Brill, 2018, p. 452.

⁵¹ FAVEREAU DOUMENJOU Marie et GEEVERS Liesbeth, "The Golden Horde, the Spanish Habsburg Monarchy, and the Construction Ruling Dynasties", in VAN BERKEL Maaïke et DUINDAM Jeroen (dir.), *Prince, Pen, and Sword : Eurasian Perspectives*, Leiden, Brill, 2018, p. 452-455 ; DUINDAM Jeroen, *Dynasties : A Global History of Power, 1300-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016 ; IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2002, p. 398 ; p. 406 ; p. 418.

⁵² IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2002, p. 393.

Ibn Khaldun précise tout de même que si cette règle est absolue, elle n'empêche pas certaines lignées de s'effondrer en moins de quatre générations, ou bien qu'elles se poursuivent au-delà, mais uniquement dans le déclin et la décadence. Nous pouvons ici prendre un certain recul et se questionner plutôt sur les problèmes liés à la succession, aussi bien dans le cas mongol que dans celui des turks islamisés et "persanisés" du sultanat de Delhi. La grande quantité d'héritiers produits par la polygamie est résolue dans les deux cas, comme nous le verrons plus tard, par l'importance du lignage de la mère dans la préséance des héritiers. Néanmoins, il n'en reste pas moins qu'arrive un moment où plusieurs frères ou cousins se voient en position d'entrer en compétition pour la charge de souverain. La nécessité de conserver des rivaux à des postes assez avantageux pour qu'ils ne tentent pas de renverser le dirigeant entraîne une décentralisation du pouvoir amenant à la chute d'un souverain trop faible pour maintenir son pouvoir sur ses rivaux familiaux. Qui plus est, cette théorie des quatre générations est mise à mal par l'exemple des Mongols, avec le cas par exemple de Qubilai, appartenant à la troisième génération mais parvenant à rétablir, à l'issue d'une guerre fratricide, un pouvoir uni est respecté dans tout l'État, ou encore le cas de Ghāzān, membre de la quatrième génération après Hülegü et pourtant reconnu dans l'historiographie comme le plus grand souverain de l'*Ulus* de son ancêtre. Dans le même esprit, pour en revenir à l'exemple que nous utilisons pour introduire notre travail, le fils de Bābur, Humāyun, est chassé du pouvoir conquis par son père par la dynastie des Suri, avant la reconquête par 'Akbar, membre de la troisième génération. Nombreux sont les autres exemples, comme celui du calife al-Nasir, trente-quatrième calife 'abbāside ramenant l'autorité entre les mains du califat⁵³.

Ainsi, la question qu'il nous faut soulever tourne plutôt autour de l'importance de la lignée au sein du gouvernement se trouvant à la tête de l'État. Si le chef du gouvernement, et souvent ses proches, restent des membres de cette famille, il n'en demeure pas moins que d'autres personnes viennent s'agréger à ce gouvernement, y agissent et y restent parfois plus longtemps que les souverains, voire que les lignées elles-mêmes. On parvient ainsi à une nouvelle vision de la dynastie, n'apparaissant non plus comme une simple lignée mais comme une organisation oligarchique.

⁵³ *Ibid*, p. 394.

Weber parle de cette organisation oligarchique entourant le souverain comme un appareil administratif nécessaire, aucun homme ne pouvant gérer à lui seul tout un État. Cet “état-major administratif”, pour reprendre ses termes, n’obéit pas car c’est son devoir, mais en échange d’une rétribution, aussi bien matérielle qu’honorifique, permettant à ses membres de s’affirmer au sein de la société⁵⁴. Ibn Khaldun mentionne de son côté l’édification de cette dynastie oligarchique de la manière suivante :

Même si une tribu a plusieurs “maisons” distinctes et de multiples clans, il doit y avoir un clan, plus puissant que les autres, qui les domine et s’en fait obéir. Tous les autres clans doivent s’y fondre, de sorte qu’ils ne forment plus avec lui qu’un seul grand clan uni. Sinon, c’est la dispersion, qui mène à la dissension et aux conflits⁵⁵

La dynastie oligarchique devient ainsi une nécessité au groupe dominant afin de conserver dans son giron les autres puissances de l’État qui, réunies au sein de la dynastie, ne songent plus à la briser ou à prendre la tête, rejoignant ainsi l’idée de rétribution de Weber. Se construit alors une classe d’appariteurs⁵⁶, composée d’amis, de compagnons ou de serviteurs officiels⁵⁷. À ce propos, le vizir seldjuqide Nezām al-Molk avance dans son miroir aux princes⁵⁸ qu’il est nécessaire à un souverain de séparer ses proches, compagnons et favoris des membres de son gouvernement, afin de ne pas faire preuve de laxisme envers ses subordonnés.

Une fois les contours de cette dynastie oligarchique tracés, il est intéressant de remarquer que certains des membres de cette oligarchie peuvent se retrouver sur les règnes de plusieurs souverains d’une même lignée, voire conserver le pouvoir après une conquête où un changement de lignée. Cette idée est aussi avancée par les conseils de Machiavel, poussant à conserver l’appareil administratif de son prédécesseur après une conquête. Nous verrons que cette idée se vérifie parfaitement dans le cas des conquêtes turques et mongoles, et s’avère même être une part constituante de la question des frontières⁵⁹.

⁵⁴ WEBER Max, *Le Savant et le Politique*, Paris, Plon, coll. “Recherches en sciences humaines”, 1969, pp. 122-3.

⁵⁵ IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. “Bibliothèque de la Pléiade”, 2002, p. 397.

⁵⁶ Pour reprendre l’expression de Jean-Michel David dans son ouvrage *Au Service de l’Honneur*.

⁵⁷ Une charge pouvant être à caractère honorifique et attribuée à des personnes n’accomplissant dans les faits aucune charge servile, comme dans le cas des Mongols que nous verrons plus bas.

⁵⁸ NIZAM AL-MULK, *Traité de gouvernement, Siyaset-Name composée pour le sultan Malik Chah*, éd. SCHEFER Charles, Paris, Sindbad, 1984.

⁵⁹ MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. “Classiques de la philosophie”, 2000, p. 143-4.

Ainsi, l'État est-il dissociable du gouvernement ? L'historiographie traditionnelle a tendance à supporter l'idée que le gouvernement, formé par la dynastie oligarchique, est l'État. Néanmoins, ce serait oublier un point important qu'a brillamment soulevé Ibn Khaldun et qu'a d'une certaine manière repris Gabriel Martinez-Gros, le cas du peuple, nécessaire à la vie de l'État. Selon leurs théories, l'État se divise entre le peuple ; au sens économique de peuple, à savoir l'assemblée de ceux produisant, payant les impôts ou faisant vivre l'économie de l'État par l'échange et le commerce ; et le gouvernement et il se construit dans la relation entre ces deux entités. C'est cette définition de l'État à laquelle nous nous rattachons.

Il faut alors rappeler que la dynastie oligarchique ne se conçoit pas par les contemporains des époques que nous étudions bien que l'on puisse en trouver des prémices dans les dires de Barani sur la puissances mamluks au sein du sultanat. Ainsi, le lignage possède le pouvoir, et la dynastie ne se construit pas comme un groupe uni et défini, mais comme un assemblage de lignées plus ou moins proches de la lignée du dirigeant, se construisant alors, dans le cadre de la centralisation et de décentralisation du pouvoir, une évolution sinusoïdale d'une relation de clientélisme. Plus les lignages s'inscrivent comme clients du lignage du souverain, plus l'État peut être considéré comme centralisé.

L'État centralisé et décentralisé

Si l'on retourne du côté de Machiavel, on s'aperçoit que ce dernier a théorisé deux dispositions dans lesquelles les États peuvent se trouver.

Les principats dont on a la mémoire se trouvent gouvernés selon deux manières diverses - ou par un prince et tous les autres sont serviteurs qui, comme ministres, par sa grâce et sa concession, aident à gouverner ce royaume, ou par un prince et par des barons qui, non par grâce du seigneur, mais par ancienneté du sang, tiennent ce rang. De tels barons ont des états et des sujets propres, qui les reconnaissent pour seigneurs et ont pour eux une affection naturelle. Ces états, qui se gouvernent par un prince et par des serviteurs, ont un prince doté de plus d'autorité, [...] et à lui, ils vouent un amour particulier⁶⁰.

⁶⁰ MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Classiques de la philosophie", 2000, p. 71

C'est là l'idée d'une opposition entre un État centralisé, où le pouvoir repose entre les mains du dirigeant et de proches qu'il peut faire et défaire comme il l'entend, et un État décentralisé où les membres de son gouvernement ont la capacité de conserver leur position grâce à l'appui de leur propre pouvoir, souvent héréditaire. Dans les faits, la question n'est pas de savoir si un État tend plus vers l'une ou l'autre de ces propositions, quand bien même l'historiographie traditionnelle a eu plus tendance à envisager les États comme balançant entre un stade de centralisation et de décentralisation, comme le voit Ibn Khaldun avec le démantèlement et le remplacement de l'*'asabiyya* avant qu'elle ne renaisse de ses cendres⁶¹.

Il faut néanmoins prendre en considération un point important des temps précédant les innovations industrielles dont l'impact fut trop souvent oublié par l'historiographie. Nous nous trouvons dans un monde de distances, pas seulement géographiques mais aussi temporelles. La transmission d'informations d'un bout à l'autre d'un État est bien plus lente, et implique des représentants du pouvoir se trouvant dans des espaces assez éloignés du souverain pour qu'une forme de centralisation externe se mette en place. L'État peut se trouver être à la fois centralisé autour d'un souverain, et décentralisé autour de ses gouverneurs lointains. Ainsi, l'État ne balancerait pas entre une centralisation et une décentralisation, mais ces deux choix ne composeraient dans les faits que les deux faces d'une même pièce. Ces considérations sont particulièrement intéressantes dans la conception qu'on a des États d'eux-mêmes et de leurs voisins, car elles trouvent un impact non négligeable dans la question non seulement des frontières, des espaces où l'autorité souveraine décroît, mais aussi dans l'investissement de certains gouvernements dans des infrastructures de circulations d'informations plus performantes⁶².

Néanmoins, il ne faut pas pour autant ignorer un principe que l'on voit en œuvre dans les États que nous allons étudier, soit la pérennité de la classe dirigeante oligarchique. Si cette pérennité peut s'observer dans un premier temps comme une manière de préserver une forme de légitimité de continuation, ainsi qu'un simple pari politique reposant sur la domination d'un gouvernement en parti reconnu et, ou, apprécié par le peuple soumis, on peut aussi l'envisager sous le prisme de la continuité générationnelle. Cette idée est telle que l'a avancé un autre penseur de la continuité des États, vivant cette-fois ci quelques mille-cinq-cents ans

⁶¹ IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2002, p. 434-5 ; 436-8 ; 458-9 ; 620.

⁶² Il serait alors aussi intéressant de se demander si la volonté, consciente ou non, de centraliser un État ne viendrait pas elle aussi d'une évolution des infrastructures de communication, avec une ligne directe entre le souverain, son gouvernement et le peuple qu'il domine.

avant Ibn Khaldun. L'auteur arcadien Polybe reprend les idées de l'anacyclose de Platon⁶³ en évoquant comment une aristocratie, le groupe des plus sages et des justes, se transforme en une oligarchie. Il avance l'idée que le pouvoir se transmettant des pères aux fils amène inévitablement au renforcement du sang d'une lignée en une forme primaire de légitimation, offrant du pouvoir à des nouveaux membres ne le méritant que rarement⁶⁴. Si, comme pour Ibn Khaldun, le modèle de Polybe reste avant tout fondé sur la détérioration des conditions morales des dirigeants, on peut aborder sa vision sur la question d'un point de vue scientifique. Nous verrons ainsi, quand nous évoquerons les auteurs sur lesquels nous nous sommes basés dans ce travail, que la grande majorité d'entre eux appartiennent ou sont proches du gouvernement en fonction, et qu'ils sont presque tous fils, voire petit-fils de membres importants du gouvernement ou de la vie politique et religieuse.

Une forme de décentralisation du pouvoir du souverain se met ainsi souvent en place par la conservation du pouvoir au sein de lignées proches du gouvernement, amenant par moment à des conflits d'intérêts entre ces différentes lignées, précurseurs de la chute d'un État⁶⁵.

Cette relation entre les lignées et le souverain nous amène par ailleurs à l'état actuel des considérations historiographiques de notre sujet d'étude. Concernant l'État mongol, l'historiographie sur la question a dû attendre avant de pouvoir commencer à considérer l'existence d'un empire mongol, mais cette considération est toujours, chez certains historiens, emprunte d'une idée avant tout morale accordée à l'esprit conquérant des Mongols plus qu'à leur installation étatique. En effet il est encore courant de voir que l'État au sein des steppes n'apparaît qu'au contact avec des États sédentaires⁶⁶, souvent la "Chine" par ailleurs.

La division entre un État sédentaire et un État nomade n'a dans les faits que peu de sens si on ne commence pas à suivre l'idée économique d'Ibn Khaldun et de Gabriel Martinez-Gros. Néanmoins, tout en suivant ces considérations économiques voyant dans le monde sédentaire la concentration de population nécessaire à l'apparition de l'État, nous

⁶³ Si on n'a aucune preuve qu'Ibn Khaldun a lu les œuvres de Polybe ou de Platon, on sait que Machiavel reprendra de son côté l'idée de l'anacyclose.

⁶⁴ POLYBE, *Histoires, Livre I, fragment du sixième livre, III*, éd. THUILIER Vincent, [<https://remacle.org/bloodwolf/historiens/polybe/six.htm#III>].

⁶⁵ Ajoutons par ailleurs que même dans un État centralisé ou le dirigeant nomme ses conseillers, il lui est entièrement possible, et courant, de nommer des membres de sa famille à des postes importants, complexifiant encore plus la compréhension de ces systèmes à la fois centralisés et décentralisés.

⁶⁶ BARFIELD Thomas, *The Perilous Frontier : Nomadic Empires and China*, Cambridge, Blackwell, coll. "Studies in social discontinuity", 1996.

verrons dans notre développement que le monde nomade est parfaitement en mesure d'accueillir des États. Les anthropologues ont par ailleurs proposé une classification de l'«État précoce», divisée en trois catégories. La première, l'État frustré, est caractérisée par le rôle prépondérant des liens de parenté et de la communauté, peu de spécialistes à plein temps et une vague forme de taxation, marquée par des relations plus directes entre le dominant et les dominés. La deuxième, l'État typique, voit l'apparition d'officiels extérieurs au cercle familial prenant une place croissante au sein du gouvernement. Finalement, dans la troisième catégorie, celle des États transitoires, le système administratif est sous le contrôle de personnalités nommées et la parenté ne joue plus qu'un rôle mineur et les conditions sont propices au développement de la propriété privée des moyens de production et d'une économie de marché. Néanmoins, cette opinion est très empreinte de considérations téléologiques, voyant dans l'État précoce une évolution naturelle vers l'État moderne, où la centralisation du pouvoir est une finalité⁶⁷.

Qui plus est, dans le cadre de l'historiographie sur l'État mongol, il est bon de rappeler que les pouvoirs nomades des steppes ont été pendant longtemps considérés comme des événements naturels, poussés par l'émergence des États sédentaires, amenant les conditions nécessaires soit à l'apport d'une force militaire nécessaire à la conquête⁶⁸, soit en créant des espaces propices aux échanges, laissant ainsi dans les deux cas aux nomades la simple place d'agents chimiques provoquant des effets sans véritablement y participer. Cette idée est remise en cause par les historiens actuels, mais elle n'empêche pas dans l'historiographie sur la question, notamment outre-atlantique, de voir dans l'État mongol une phase d'«activité» au sein de l'Histoire mondiale, qui devient plus passive dans le tournant du XVII^e siècle avec la chute des derniers pouvoirs timurides en Asie Centrale⁶⁹.

L'historiographie sur le Sultanat de Delhi, elle, a connu une évolution marquée depuis la partition des Indes en 1947. Jusque-là, le Sultanat était très peu étudié, considéré avant tout comme une simple étape de l'installation musulmane en Inde permettant au grand empire Moghol de prendre place et d'affirmer un règne impérial dont les Britanniques vont se revendiquer, après que le dernier souverain moghol, Muhammad Bahādur Shāh ne soit déposé par la Compagnie Britannique des Indes Orientales en 1857, et que cette même

⁶⁷ DI COSMO Nicola, «State Formation and Periodization in Inner Asian History», *Journal of World History*, vol. 10, n°1, 1999, p. 1-40, p. 8.

⁶⁸ Dans l'esprit d'une théorie khaldunienne peu étudiée.

⁶⁹ DI COSMO Nicola, «State Formation and Periodization in Inner Asian History», *Journal of World History*, vol. 10, n°1, 1999, p. 1-40, p. 5.

compagnie soit intégrée par la Couronne Britannique en 1858, la reine Victoria prenant en 1876 le titre d'Impératrice des Indes.

Après la signature de l'*Indian Independence Act*, en 1947, et la partition de l'ancienne colonie britannique entre la République d'Inde, à majorité hindoue, et la République Islamique du Pakistan, à majorité musulmane, l'historiographie du Sultanat de Delhi prend une figure à forte consonance politique. Pour les seconds, il s'agit d'une grande puissance étant parvenue à apporter l'islam et à asseoir un pouvoir musulman en Inde, là où pour les premiers il s'agit d'un État voyou servant à la mise en place de l'empire Moghol qui seront eux-mêmes remplacés par les Marathes, plus appréciés par le roman national.

Plus récemment, l'historiographie du sultanat a pris une dimension plus ethnique, voyant en ce dernier la domination d'une classe à la fois turke et persane dont les conflits internes, souvent amenés par une vision des turks comme des dirigeants prompts à l'affrontement, vont amener de nombreux changements de dynasties et une chute face aux terribles turko-mongols de Tamerlan et face au plus mesuré Bābur qui amène la paix en Inde du Nord.

Ces visions restant encore fortement empreinte d'un récit national, reposant sur des principes ethniques dont nous avons déjà débattu, elles sont aujourd'hui remises en question par un nouveau mouvement historiographique du sultanat, prenant plus en compte la variété d'identités présentes dans les classes dirigeantes, et la conception de cet État en tant qu'entité propre et non pas comme précurseur aux Moghols. Ce mouvement a comme figures de proue les historiens Peter Jackson et surtout le récemment décédé Sunil Kumar.

Le contexte du sujet

Nous en arrivons donc, grâce à cette nouvelle historiographie, à une présentation nécessaire des États ayant précédé en Asie Centrale le Sultanat de Delhi et l'État mongol. L'Asie Centrale a souvent été considérée comme un simple giron des aires culturelles et politiques persanes et chinoises. L'idée peut être comprise dans une historiographie plus traditionnelle, voyant dans cette région pleine de nomades un réservoir de soldats et de pillards venant s'installer au sein du monde des États sédentaires. On va alors se tourner vers les peuples turks, installant plusieurs États à l'entrée du monde musulman, où s'incorporant politiquement au sein du monde chinois. Dans le premier cas, on se concentre surtout sur les deux dynasties Ghaznawide (962-1187) et Seljuqide (1037-1194), et dans le second on se

penchera plus sur la dynastie des Tang (618-907) dont l'extension territoriale va incorporer des terres d'Asie Centrale dans son administration étatique, et dont l'origine trop souvent mise de côté se trouve aussi dans la steppe.

Néanmoins, ces visions se rattachent à ce que nous présentions plus tôt comme une compréhension biaisée des puissances des steppes, des plateaux et des déserts. Tout d'abord, elle repose sur une vision de l'Asie Centrale comme un bloc culturel unifié, là où dans les faits se trouvent autant de puissances sédentaires que de nomades, de musulmans et de bouddhistes que de nestoriens ou de "tengristes"⁷⁰. Qui plus est, des pouvoirs politiques steppiques existent depuis plusieurs siècles. L'un des plus importants, celui des Göktürk (552-745) parvient pendant un temps à réunir l'entièreté de la steppe eurasiatique sous son autorité, recevant même des tribus des différentes dynasties sédentaires l'entourant.

Le steppe du XII^e siècle, n'est cependant pas unifiée sous l'égide d'un pouvoir unique avant les conquêtes mongoles. Traçons les contours des différents États la composant alors, d'est en ouest⁷¹. La dynastie des Jin (1115-1234), d'origine jürchen, forme un pouvoir steppique ayant récupéré des codes étatiques chinois tout en conservant son fort esprit nomade, et s'étend de la Mandchourie jusqu'à la rivière Huai He, les terres au sud de cette dernière reposant entre les mains de la dynastie Song (960-1279), chassée de ses terres plus au nord par les Jin. Si les deux dynasties entretiennent des échanges plus ou moins cordiaux en fonction des souverains, des tentatives d'expéditions Jin ont souvent lieu vers le territoire Song, mais à l'inverse d'une vision d'installation toujours plus importante en territoire chinois, promue par une historiographie traditionaliste, il faut plutôt y voir les évolutions des diplomaties personnelles des dirigeants, le pouvoir Jin restant avant tout concentré vers les nombreux peuples de la steppe avec lesquels il est souvent en contact⁷².

Un peu plus à l'ouest, la dynastie des Xia Occidentaux (1032-1127), d'origine tangut, s'étend entre le nord du Shanxi jusqu'au Gansu et aux plateau des Ordos, et elle est côtoyée à l'ouest par une autre dynastie ayant dominé les terres désormais sous autorité Jin, les Liao Occidentaux (907-1218). D'origine khitaï, cette dynastie fût chassée au XII^e siècle, une partie de l'aristocratie allant se réfugier au Xinjiang où elle s'installe⁷³.

⁷⁰ Nous utilisons ici le terme très vague de "tengriste", se rattachant à la divinité de *Tengri*, le Ciel, pour nommer une pratique religieuse encore assez vague, partagée en partie par les nomades de la steppe asiatique.

⁷¹ Carte en annexe.

⁷² LAMOUREUX Christian, *La dynastie des Song : Histoire générale de la Chine (960-1279)*, Paris, Les Belles Lettres, coll. "Histoire", 2002 ; GRENET Jacques, *Le monde chinois. Tome 2 : L'époque moderne, X^e siècle - XIX^e siècle*, Paris, Pocket, coll. "Agora", 2006, p. 90-92.

⁷³ GRENET Jacques, *Le monde chinois. Tome 2 : L'époque moderne, X^e siècle - XIX^e siècle*, Paris, Pocket, coll. "Agora", 2006, p. 85-88.

Cette dynastie va interagir à de nombreuses reprises avec les deux dynasties installées dans la zone de dépression aralo-caspienne, les Khwārezmshāh (1077-1231) et les Ghuride (c. 879-1215), les deux nommant les Liao Occidentaux comme Qarā-Khitāy dans leurs sources, les considérant comme une dynastie turke locale.

Ces deux entités politiques sont capitales pour notre étude, ayant fourni les bases des administrations locales ou en partie étatiques de l'État Mongol et du Sultanat de Delhi. Les Ghuride trouvent leurs racines dans la région de Ghur, sur le flanc nord-ouest de l'Hindu Kush dans les alentours de la deuxième moitié du IX^e siècle. D'origine bouddhiste, la dynastie se convertit à l'islam sous le règne d'Abu 'Ali ibn Muhammad (r. 1011-1035), quand la dynastie entre sous la coupe des Ghaznawide. Passant plus tard sous l'autorité Seljuqide, les Ghurides deviennent les adversaires des derniers Ghaznawide, les attaquant à plusieurs reprises sur leurs terres orientales où ils se sont réfugiés. Profitant de la chute d'autorité des Seljuqide, la dynastie prend son indépendance sous Sayf al-Din Muhammad (r. 1161-1163), dont le père, 'Alā' al-Din Hussayn (r. 1149-1161), avait réussi pendant un temps à prendre Ghazna. Néanmoins, après un court règne, Sayf al-Din Muhammad est assassiné et le pouvoir tombe entre les mains de deux de ses cousins, Ghiyāth al-Din Muhammad ibn Sām et Mu'izz al-Din Muhammad ibn Sām. Le frère aîné, Ghiyāth al-Din, va assurer la charge du pouvoir, tandis que son frère, Mu'izz al-Din, va se concentrer sur la guerre contre les restes des Ghaznawide, dans le Nord de l'Inde⁷⁴.

Après avoir pris possession de Ghazna sous le commandement de son frère, Mu'izz al-Din poursuit sa traque. En 1175-1176, il prend la ville de Multān, puis, entre 1179 et 1186, il continue son avancée jusqu'à saccager la ville de Lāhor, dernière résidence des Ghaznawide. Un an plus tard, il revient devant ses murs et met fin à leur règne⁷⁵. À ce propos, Djuzdjāni raconte :

En l'an 582, le Sultan-i Ghazi parut [de nouveau] devant les portes de Lahore. Comme la souveraineté des Mahmudi avait atteint sa fin, et que le soleil de l'empire de Sabuk-Tigin était au couchant, et que le Greffier du Destin avait inscrit le décret de détronement de Khusrau Malik, ce monarque n'avait pas le pouvoir de résister, et il entra dans des pourparlers de paix ; et, dans le but d'avoir une entrevue avec le sultan, Khusrau Malik sorti. Il fut saisi et

⁷⁴ MINHAJ SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāsirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., 1970.

⁷⁵ *Ibid*, p. 449-453.

emprisonné, et Lahore passa en la possession du Sultan-i Ghazi, et le royaume de l’Hindustan passa sous son emprise⁷⁶.

Les Ghaznawide éteints, Mu’izz al-Din reprend leurs prétentions de domination sur le nord de l’Inde. Cette arrivée de nouveaux conquérants d’origine persane ne marque pas une innovation en soi. L’établissement musulman en Inde n’a pas été le résultat d’une conquête abrupte, mais un processus complexe s’étendant sur plusieurs siècles. Sous les premiers califes, le commandant arabe Muhammad ibn al-Qāsim al-Thaqafi conquiert le Sindh en 711, qui reste par la suite une partie intégrante du monde musulman. Dans les cinq siècles qui suivent, plusieurs marchands et colons arabes et musulmans viennent s’installer sur les côtes orientales et méridionales du sous-continent indien, et au XIII^e siècle, ils se sont aussi établis dans plusieurs archipels de la partie orientale de l’Océan Indien et en Indonésie où ils occupent une place importante dans le commerce. Ces colons musulmans introduisent leur foi aux populations locales, entraînant plusieurs vagues de conversions qui offrent une base solide à l’installation d’un pouvoir musulman dans ces régions⁷⁷.

Ainsi, les contacts entre le monde musulman et les nombreuses populations de la Péninsule Indienne sont assez anciens. L’encyclopédiste musulman du X^e siècle al-Mas’udi, raconte qu’en 896, une statue de laiton doré représentant une divinité hindu est apporté à Bagdad, et “*le peuple surnomma l’idole Shughl - “Travail de la journée” - parce que chacun arrêtait le travail qu’il avait en route pour venir voir la statue*”⁷⁸. L’un des auteurs les plus prolifiques sur la question est le biographe de Mahmud Ghazni, al-Biruni, qui va produire un livre entier consacré à la vie et aux croyances des hindus qu’il rencontre en suivant les conquêtes de son mécène, conquête qui forment les bases sur lesquelles Mu’izz al-Din va étendre son autorité. Cet ouvrage, le *Livre de l’Inde*, et emplit d’un profond intérêt scientifique de l’auteur, et va servir de sources pour des historiens plus tardifs qui voudront écrire sur l’al-Hind, sans pour autant s’y rendre.

Mu’izz al-Din, de son côté, va laisser ses conquêtes dans la région sous l’égide de plusieurs de ses *ghulām*, parmi lesquels Qutb al-Din Aybak va instaurer le Sultanat de Delhi. Ainsi, ce sultanat se construit avant tout sur les avant-postes militaires des Ghuride, et va

⁷⁶ MINHAJ SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāsirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., 1970, p.455.

⁷⁷ ANJUM Tanvir, “The Emergence of Muslim Rule in India : Some Historical Disconnects and Missing Links”, *Islamic Studies*, vol. 46, n°2, 2007, p. 212-240, p. 239-240 ; SEN Tansen, “The Yuan Khanate and India : Cross-Cultural Diplomacy in the Thirteenth and Fourteenth Centuries”, *Asia Major*, vol. 19, n°1/2, 2006, p. 299-326.

⁷⁸ IRWIN Robert, *Le monde islamique*, trad. Denis-Armand Canal, Paris, Flammarion, 1997, p. 229.

profiter des conflits dynastiques suivant la mort de Mu'izz al-Din, auxquels s'ajoutent l'expansion croissante des Khwārezmshāh, pour mener des campagnes contre les autres gouverneurs musulmans de la région, et émerger comme l'État souverain en al-Hind⁷⁹.

Dans l'actuel Afghanistan, les derniers Ghuride vont entrer au service de leurs anciens et principaux adversaires, les Khwārezmshāh. La dynastie débute sous l'ancêtre éponyme des Khwārezmshāh, Anush-Tekin, un mamluk dont le maître est un 'amir seljuqide proche du sultan Malikshāh. Son fils, Qutb al-Din Muhammad, est nommé *wāli* du Khwārezm par le gouverneur du Khorāsān, et il reçoit au même moment le titre de d'officier des taxes du Khwārezm et le *laqab* de Khwārezmshāh, son pouvoir sur la région étant affirmé après la conquête de cette dernière par le sultan Sanjar en 1100. L'autorité dont dispose Qutb al-Din Muhammad peut se voir dans sa titulature : *Pādeshāh Qutb al-Donyā wa-l-Din Abu al-Fath Mu'in 'Amir al-Mu'minin*, "Pādishāh, le Pôle du Monde et de la Foi, Père de la Victoire, Assistant de l'Amir des Croyants". Ce dernier *laqab* peut être vu comme une preuve de connexions directes entre Qutb al-Din et le gouvernement califal, effectuées au détriment de Sanjar dont le calife essaie justement de s'émanciper⁸⁰.

Le sultan, dont le pouvoir se concentre sur la partie orientale de l'ancien territoire soumis aux Seljuqide, subit des assauts des Liao Occidentaux Qarā-Khitāy, et est vaincu par eux en 1141. Sa mort en 1157 marque la disparition des Seljuqide de l'est, tandis que le dernier sultan seljuqide d'Iraq, Tughrul III est vaincu et tué en 1194 par l'arrière-petit-fils de Qutb al-Din Muhammad, 'Alā' al-Din Tekesh. Les Khwārezmshāh profitent ainsi du vide politique laissé par les Seljuqide et ce en usant des différentes puissances les entourant⁸¹.

Ayant pendant un temps supporté les Liao Occidentaux, ils sont désormais leurs adversaires, et vont pour cela s'allier ou affronter trois populations turkes locales, opposées aux Qarā-Khitāy ayant entraîné par leur arrivée un remaniement des alliances et du partage des pâturages. Les Oghuz, nomadisant dans les alentours de Balkh, Merv et Sarakhs où ils sont formés des petits États indépendants, vont être vaincus et assimilés par le père d'Alā' al-Din Tekesh, Il-Arslān. Les Qarluq, eux, sont en compétition avec des vassaux des Liao

⁷⁹ MINHAJ SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāṣirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., 1970 ; KUMAR Sunil et NOËL Sophie, "La communauté musulmane et les relations hindous-musulmans dans l'Inde du Nord au début du XIII^e siècle : une réévaluation politique", *Annales. Histories, Sciences Sociales*, n°2, 2005, p. 239-264, p. 251.

⁸⁰ BUNIYATOV Zija M., *A History of the Khorezmian State under the Anushteginids, 1097-1231*, Samarcande, IICAS, 2015, p. 6-7.

⁸¹ PICARD Christophe, *Le monde musulman du XI^e au XV^e siècle*, Paris, Armand Collin, coll. "Cursus", 2014, p. 37-38.

Occidentaux, et vont donc rejoindre les rangs des Khwārezmshāh. Enfin, les Qiptchaq, qui forment le groupe le plus important dans la politique des Khwārezmshāh, composant une grande partie des troupes militaires et partageant des liens aristocratiques avec la lignée des Anushtekinide⁸².

Se reposant sur cette force militaire, les Khwārezmshāh parviennent à étendre leur domination sur l'entièreté de la dépression aralo-caspienne, formant le dernier des grands pouvoirs des steppes de la fin du XII^e et du début du XIII^e siècle. De tous les États que nous venons de mentionner, aucun ne parviendra à survivre à l'expansion mongole qui, pendant la première moitié, et une partie de la deuxième, du XIII^e siècle vont enchaîner les conquêtes et soumettre les Liao Occidentaux en 1218, les Xia Occidentaux en 1227, les Khwārezmshāh en 1231, les Jin en 1234, et enfin les Song en 1279.

Seuls les héritiers des Ghurides, les turks installés en al-Hind au sein du sultanat de Delhi vont parvenir à résister et conserver leur pouvoir. C'est donc sur eux, et sur l'État Mongol sortant de ses nombreuses conquêtes que se portera notre étude.

Présentation des sources

Afin d'étudier les conceptions et les affirmations étatiques prenant place des deux côtés de l'Indus, nous avons composé un corpus de sources que nous allons présenter ici selon une classification linguistique, étatique et temporelle. Ainsi, nous présenterons en premier les ouvrages rédigés en persan et en arabe⁸³, avant de nous tourner vers les sources écrites en chinois, puis en turke et enfin en latin. Ces trois dernières catégories n'accueillant que peu d'ouvrages, c'est parmi les sources écrites en persan et en arabe que se construira ensuite la distinction entre les sources écrites au sein de l'État Mongol en premier lieu, et celle écrites par les puissances d'Asie Centrale succédant à l'État Mongol⁸⁴ dans un deuxième temps. Dans un troisième temps seront présentées les sources écrites au sein du sultanat de Delhi. Enfin, au sein de chacune de ces trois catégories, les ouvrages utilisés seront présentés par ordre chronologique de parution.

⁸² JÜRGEN Paul, "Who Makes Use of Whom ? Some Remarks on the Nomad Policy of the Khwārezmshāh, 1150-1200", in FRANZ Kurt et HOLWARTH Wolfgang (dir.), *Nomad Military Power in Iran and Adjacent Areas in the Islamic Period*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichart Verlag, coll. "Nomaden und Sesshafte", 2015, p. 137-153, pp. 137-138.

⁸³ En prenant en compte qu'aux époques étudiées, l'usage des deux au sein d'un même ouvrage est assez courant.

⁸⁴ Nous entendons ici l'État mongol comme s'étendant de 1206 à 1370, mais nous n'en demeurons pas moins convaincus que la dynastie des Timuride peut-être considérée comme membre de l'État mongol.

Il existe néanmoins des sources que n'avons pas pu utiliser, soit parce qu'elles n'étaient disponibles dans aucune bibliothèque ou bien, dans la majorité des cas, n'ayant pas encore été traduites, notre maîtrise du persan ne nous laissant pas assez de temps pour les travailler, et nous ne parlons ni ne lisons l'arabe ou le chinois. On retrouve ainsi une compilation de *qasida* échangées entre Gengis Khan et les Ismaéliens, réunie par Hasan Mahmudi Kātib, permettant de se renseigner sur les pratiques diplomatiques du khan des Mongols, d'autant plus que ces *qasida* démontrent des relations cordiales entre les deux entités. Nous n'avons pas non plus pu profiter des informations données dans l'*al-Surāh min al-Sihāh* de Djamāl al-Qarshī, une chronique racontant l'histoire de la branche mongole des Tchaghataïide avant la montée sur le trône de Kebek Khan en 1309, ni de la *Tārikh-e Uljāyту* d'al-Qāshāni, se penchant sur le règne d'Öljeitu Khan. À cette dernière, s'ajoute deux oeuvres de la fin du règne des souverains de l'*Ulus* d'Hülegü, le *Sa'adat Nāmeḥ*, un manuel de comptabilité du règne d'Öljeitu portant des informations quand à l'administration du souverain mongol, et qui sont complétées par le *Dastur al-kātib fi ta'yin al-marātib*, une description des institutions étatiques de l'époque. Qui plus est, nous n'avons malheureusement pas pu nous attarder sur le *Zafar Nāmeḥ*, principale chronique sur Tamerlan.

Avant d'entrer dans les ouvrages que nous n'avons pas pu étudier concernant le sultanat de Delhi, une véritable perte se trouve dans l'absence au sein de notre corpus de source de la *Tārikh nāmeḥ-ye Harāt* de Sayf ibn Muhammad ibn Ya'qub, une chronique contant l'histoire d'Herāt aux XIII^e et XIV^e siècles et dont l'apport à la question de la frontière aurait été inestimable, quand bien même nous avons pu nous reposer sur des écrits postérieurs reprenant ses dires.

Au sein de l'historiographie du sultanat de Delhi, nous n'avons malheureusement pas pu mettre la main sur le *Tādj al-Māther* d'Hasan Nezāmi, la première histoire officielle du sultanat, ni sur le *Futuh al-Salātin* d'Abd al-Malik 'Isāmi, une autre histoire officielle du sultanat écrite au XIV^e siècle sous domination Tughluq. Écrites plus tard, nous n'avons pas non plus bénéficié des récits de la *Tārikh-e Salātin-e Afghāniyeh*, racontant les règnes des différents souverains afghans en Inde, de la *Tārikh-e Fereshteh*, se penchant sur l'histoire de l'al-Hind, depuis les Ghaznawide jusqu'au XVI^e siècle, ni du *Tabaqāt Akbari*, une chronique débutant elle-aussi avec les Ghaznawide, et prenant fin lors de la trente-huitième année de règne d'Akbar.

Nous arrivons enfin dans le cas des sources chinoises que nous avons été obligé d'ignorer et qui sont au nombre de cinq. La première est le *Xu Zizhi Tongjian Changbian* de

Li Tao, une grande chronique des Song du Nord, qui aurait pu nous apporter non seulement des informations sur la steppe pré-mongole, mais aussi des informations sur la conception Song de l'État. La deuxième est le *Zhu Fan Zhi* de Zhao Rukuo, une description des peuples et des biens sous les Song aux alentours du XII^e-XIII^e siècles. Les trois dernières oeuvres sont des histoires dynastiques officielles, dont l'intérêt ne se trouvait pas tant dans le récit que dans l'écrivain, le prince mongol Toqto'a, le *Liao Shi*, le *Jin Shi* et le *Song Shi*, qui aurait pu nous offrir un récit mongol sur des dynasties du monde chinois les ayant précédés.

Nous espérons, à l'avenir, avoir le temps et les compétences de les étudier afin d'approfondir notre recherche.

Nous arrivons alors aux sources que nous avons utilisées dans le cadre de notre étude. Concernant les sources écrites en persan s'intéressant aux puissances turkes et mongoles installées en perse et en Asie Centrale, nous nous sommes concentrés sur cinq oeuvres. La première est le *Siyāsat Nāmeḥ* de Nezām al-Molk dont nous avons déjà parlé plus tôt. Son intérêt ne se trouve pas tant dans les informations qu'il apporte sur son époque, mais plutôt sur la construction des fonctions et du rôle du sultan au sein du monde islamique qu'il nous offre. Si nous n'avons aucune preuve qu'il fût étudié par les souverains mongols ou les sultans de Delhi, il nous propose tout de même des données intéressantes vis-à-vis de la construction du pouvoir au sein du monde islamique du point de vue d'un membre du gouvernement.

Un siècle plus tard, sous la plume d'un autre membre du gouvernement, cette fois au service des souverains mongols, nous trouvons l'*Histoire du Conquérant du monde* d'Atā Malik Djuwayni, écrite sous le patronage des souverains mongols et racontant les règnes des khans depuis Gengis Khan jusqu'à Möngke, prenant fin avec la prise des forteresses des Ismaéliens par Hülegü. S'il ne se penche pas sur le règne de ce dernier, l'auteur n'en est pas moins un acteur de ce même règne. Lui et son frère, Shams al-Din Djuwayni viennent d'une famille occupant des places importantes au sein du gouvernement des Khwārezmshāh et ils deviennent des proches d'Hülegü et des membres très influents au sein de son gouvernement et de celui de ses héritiers. Ainsi, le récit de l'*Histoire du Conquérant du monde* nous apporte des informations sur le fonctionnement même du pouvoir, la procédure administrative derrière la prise de décisions par le souverain ainsi que les premières campagnes des Mongols au sein du monde musulman du point de vue d'une personne l'ayant vécue.

Après l'éviction du pouvoir de Shams al-Din Djuwayni du pouvoir suite à des conflits internes à la dynastie oligarchique, la principale figure du gouvernement mongol est un autre

historien, Rashid al-Din, se trouvant derrière l'une des sources les plus riches sur le règne mongol, le *Djāme' al-Tawārikh*. Comme le terme de *djāme'* l'indique, cette œuvre se veut regrouper l'entièreté des histoires du monde, ce qui lui a souvent valu la traduction de *Compilation des Histoires*, ou *des Chroniques*. Si la traduction exacte du terme ne peut parfaitement englober toute la richesse du terme premier, l'idée est présente. La volonté derrière l'écriture de cette immense chronique est une volonté dynastique, promulguée par Ghāzān, servant un discours de légitimation politique et de création d'une véritable encyclopédie des histoires, non pas seulement du monde musulman ou du règne mongol, mais aussi de la Chine, des Francs, des Papes et de l'Inde. Nous n'avons malheureusement pas pu mettre la main sur ces histoires supplémentaires, notamment celle de l'Inde qui nous aurait été d'une richesse inestimable pour l'étude de la vision qu'ont les Mongols de cette dernière. Néanmoins, nous reviendrons plus tard sur les sources que Rashid al-Din a utilisé pour écrire cette histoire, nous donnant des données très intéressantes quand à la circulation des idées au sein du monde musulman au XIV^e siècle. Concernant l'histoire qu'il offre sur les règnes des souverains mongols, aussi bien de l'État dans son entièreté que des descendants d'Hülegü, il est une source inestimable sur la question, ayant été lui-aussi un proche de certains d'entre eux et un membre assez important du gouvernement pour en raconter avec précision les évolutions ou les constantes.

Les deux dernières sources écrites en persan par des auteurs sous domination de puissances d'Asie Centrale que nous avons utilisées sont écrites après la chute des descendants d'Hülegü et la prise du pouvoir au sein de l'État Mongol par Tamerlan. Le premier, Khwāndamir est l'auteur du *Habib al-Siyar*. Membre de l'élite religieuse éduquée, né au sein d'une famille ayant fourni des administrateurs et des officiers fiscaux à plusieurs États, il est le petit-fils de l'historien Mirkhwānd, auteur du *Rawzat al-Safā*, qu'il va achever. L'intérêt que porte Khwāndamir aux figures historiques de sa propre classe se voit à plusieurs reprises dans ses descriptions détaillées des vizirs supervisant l'administration bureaucratique, et des donateurs ou gérants des institutions de la hiérarchie religieuse. Travaillant d'abord au service du shāh Safavide Esmā'il (r. 1501-1524), il entre par la suite au service de Bābur, puis de son fils Humāyun jusqu'à sa propre mort en 1535. Son oeuvre est particulièrement intéressante pour les informations qu'elle offre non seulement sur la fin du règne des descendants d'Hülegü, des événements postérieurs à Rashid al-Din, mais aussi pour des informations qu'il offre sur d'autres dynasties, avec entre autre les Kurt d'Herāt (1244-1383), ou sur le règne de Tamerlan, permettant de combler les manques dues à l'absence dans notre corpus du *Zafar Nāme* et de la *Tārikh nāme*-ye *Harāt*.

Vient enfin la *Tārīkh-e Rashīdī* de Mirzā Muhammad Haydar Dulat. Ce dernier est, du côté de sa mère, le cousin germain de Bābur et un descendant de Gengis Khan, se considérant lui-même comme Mongol. Élevé à Kābul, il est le pupille de son cousin qui va superviser son éducation. À l'image des autres auteurs, il est très proche des cercles intérieurs du pouvoir, mais est aussi un chef militaire se battant pendant un temps aux côtés de Bābur. Son œuvre se concentre sur les khans du Mogholistan, une partie de l'*Ulus* de Tchaghataï. Le deuxième livre de la *Tārīkh-e Rashīdī*, composé en premier, est un compte-rendu des lieux et des personnes avec lesquels il est familier et les événements dont il fut témoin, ou que des témoins oculaires lui ont raconté. Après avoir fini le deuxième livre, il commence le premier, la chronique des khans, allant de Tughluq-Temür jusqu'à l'accession au trône en 1533 d'Abd al-Rashid Khan, dont le titre porte le nom. Il nous offre ainsi des informations capitales sur des khans mongols proches du sultanat de Delhi, parmi lesquels on trouve les premiers d'entre eux à se convertir à l'islam, ou d'autre menant des campagnes sur les terres sultanales.

Concernant les textes écrits en persan sous l'autorité du sultanat de Delhi, nous nous sommes surtout concentrés sur deux ouvrages. Le premier est l'œuvre de Menhād-j-e Serād-j Djuzdjāni, le *Tabaqāt-e Nāsri*, que nous avons déjà cité plus haut. Principale source sur les Ghurides et sur les débuts du sultanat, il dédie son ouvrage au sultan Nāsr al-Din Mahmud (r. 1245-1266) et offre une histoire, en plus de celle de plusieurs dynasties de l'islam, des premiers sultans de Delhi. Qui plus est, l'œuvre consacre une partie entière aux Mongols, qu'à dut fuir Djuzdjāni, originaire de la région de Ghur, en s'appuyant sur des sources directes qui ne nous sont pas parvenues. Si l'auteur peut alors émettre des erreurs, il n'en reste pas moins une source intéressante pour témoigner de la vision des Mongols qu'à l'élite intellectuelle en al-Hind forcée à la migration.

L'autre source que nous avons utilisée est plus tardive, et couvre les règnes des sultans allant de Balbān à Firuz Shāh Tughluq (r. 1351-1388). Cette source, la *Tārīkh-e Firuz Shāhi*, a été composée au XIV^e siècle par Ziād al-Din Barani. Ce dernier n'est pas un émigré d'Asie Centrale ayant dû fuir face aux Mongols, mais est né au sein d'un sultanat de Delhi établi depuis près d'un siècle. Son origine reste cependant assez floue, certains en faisant un membre de l'aristocratie turke, ou se rattachant à cette classe par le mariage, tandis que Barani lui-même se présente comme hindustani. Il n'en reste pas moins que son père et ses

oncles sont des membres réputés de l'administration⁸⁵. Si son passé familial reste donc flou, il semble tout de même être très proche du pouvoir, tout en se permettant de critiquer les actions de certains sultans. Développant une théorie politique sur laquelle nous reviendrons, il est extrêmement opposé à la pratique de la nomination de mamluks ou d'étrangers à des postes importants, voyant là le signe du début de la fin d'une dynastie, une idée que n'aurait pas renié Ibn Khaldun.

Nous en arrivons alors à nos sources en arabe. Nous avons déjà mentionné Ibn Khaldun, et il va sans dire que nous nous sommes servi de ses travaux dans cette étude, mais aussi de la partie qu'il accorde à son histoire personnelle et à sa rencontre avec Tamerlan. Si on remonte dans le temps, la plus vieille source en arabe que nous avons utilisée est sans auteur, ou du moins son nom ne nous est pas parvenu. Traduit en français comme manuscrit des *Relations de la Chine et de l'Inde*, il n'a été conservé qu'en un seul exemplaire, disponible à la Bibliothèque Nationale de France. Le texte en question aurait été écrit au IX^e siècle, et la version possédée aujourd'hui est une copie faite en Syrie à la fin du XII^e siècle. Si l'auteur est inconnu, l'ouvrage doit avoir été assez réputé pour être cité par plusieurs auteurs postérieurs. Cette relation nous a surtout permis de recontextualiser les relations entre le monde musulman et l'Inde avant la mise en place du sultanat, et surtout la circulation des connaissances permettant sa rédaction.

L'un des auteurs citant les *Relations de la Chine et de l'Inde* est un autre auteur que nous avons déjà cité, al-Biruni, premier auteur musulman à offrir une description approfondie du monde indien. Biographe du sultan Mahmud Ghazni, il l'accompagne dans ses campagnes en al-Hind, et va produire, en plus de ses très nombreux travaux en astronomie, mathématiques, géographie et théologie, un *Livre de l'Inde*. Si cet ouvrage en lui-même ne nous apporte que très peu d'informations sur le monde indien au XIII^e siècle, puisque l'on peut supposer que des constantes soient en place, l'oeuvre est néanmoins antérieure de trois siècles mais reste intéressante car elle compose l'une des sources utilisées par Rashid al-Din dans son *Histoire de l'Inde*.

Vient ensuite le *Ketāb Mu'djam al-Buldān* de Yāqūt ibn 'Abd Allāh al-Rumi que nous avons cité dans notre préface géographique, et qui nous apporte des informations sur la conception du monde musulman oriental au XIII^e siècle, au moment de l'invasion mongole.

⁸⁵ ZARHANI Seyed Hossein, « *Fatāwā-ye jahāndāri* : Hybrid Political Theory in the Delhi Sultanate », in LIEBIG Michael (dir.) et MISHRA Saurabh, *The Arthaśāstra in a Transcultural Perspective : Comparing Kauṭilya with Sun-Zi, Nizam al-Mulk, Barani and Machiavelli*, New Delhi, Pentagon Press, 2017.

Deux autres auteurs arabes du XIII^e siècle nous ont aussi été utiles. En premier, Shihāb al-Din Muhammad al-Nasāwī, auteur d'une *Sirāt al-Sultān Djalāl al-Din*, une histoire du dernier khwārezmshāh, Djalāl al-Din, qui en fuyant les Mongols, va aller s'installer en al-Hind pendant plusieurs années et jouer un rôle majeur dans le renforcement du sultanat de Delhi. Le deuxième auteur, bien plus prolifique, est Ibn al-'Athir, auteur de l'*Al-Kāmil fī al-Tārikh*, une des oeuvres historiques les plus importantes du monde musulman. Si cette dernière se concentre surtout sur les royaumes latins d'orient et la dynastie des Ayyubide, la dernière partie de son ouvrage offre une description des guerres entre Ghuride et Khwārezmshāh amenant à la chute des premiers, avant de raconter la campagne de Gengis Khan contre les seconds. Il offre ainsi une source inédite ne reposant ni sur une haine motivée par la fuite, ni sur une histoire officielle racontée *a posteriori*.

La dernière source écrite en arabe que nous avons utilisée est les *Rihla* d'Ibn Battuta. Ce voyageur berbère va traverser une grande partie de l'Ancien Monde, allant des côtes orientales d'Afrique jusqu'aux steppes de Crimée, et du Mali jusqu'en Chine. Si une partie de ses voyages est remise en cause, celle nous intéressant est reconnue comme véridique. En effet, Ibn Battuta va passer plusieurs années au sein du sultanat de Delhi, occupant une place judiciaire au service du sultan Muhammad ibn Tughluq (r. 1325-1351), offrant une description détaillée de ce sultanat qu'il considère pendant un temps comme son foyer.

Nous nous approchons doucement de la fin avec les sources chinoises, turkes et "latines". Dans la première catégorie ne se trouve qu'une seule source, le *Zhenla fengtu ji* de Zhou Daguan, plus connu sous le nom de *Mémoires sur les Coutumes du Cambodge*. Cette oeuvre est un récit d'une ambassade Yuan envoyée parmi les royaumes de la Péninsule Indochinoise, et nous donne des informations à la fois sur l'organisation du commerce en mer de Chine, prenant le relais ou accompagnant le monde commerçant musulman, mais aussi sur la politique extérieure des Mongols dans la région. Les deux sources écrites en turk ont toutes deux déjà été mentionnées. On retrouve en premier le linguiste ouïghour Mahmud Kāshghari, auteur du *Diwān Lughāt al-Turk*, un grand dictionnaire de la langue turke du XI^e siècle, offrant des informations sur des conceptions steppiques, plus ou moins proches des termes que vont par la suite utiliser les Mongols dans leur propre langue, signe de dénominateurs linguistiques communs à la steppe. L'autre source écrite en turk n'est autre que le *Bābur Nāmeḥ* avec lequel nous débutons cette étude.

Enfin, viennent les sources que nous appelons "latines", mais par lesquelles il faut comprendre qu'elles proviennent de l'Occident Nous avons déjà parlé dans cette introduction

de Machiavel et de Polybe, mais nous y ajouterons l'œuvre de Jean de Soltānieh. Ce dernier est un dominicain nommé archevêque de Soltānieh, alors sous la domination de Tamerlan. Il sera par la suite nommé archevêque de Pékin en prévision de la campagne de Tamerlan, mais ce dernier mourant avant, le projet ne verra jamais le jour. L'archevêque Jean est donc une personne d'importance à la cour de Tamerlan, et en rentrant en France, il remettra une lettre de Tamerlan au roi Charles VI lui proposant des échanges commerciaux entre leurs deux États, lettre que l'archevêque va accompagner d'une description particulièrement intéressante de la cour du souverain.

Problématisation

Toutes ces informations en mains, nous sommes en droit de nous demander pourquoi nous attarder à la question des conceptions étatiques du sultanat de Delhi et de l'État Mongol, et plus particulièrement le rôle des relations entre ces deux puissances dans le processus de construction étatique. Pour la simple raison que s'il est souvent ardu de trouver dans les sources une description par les auteurs de ce qu'est l'État dont ils traitent, il est néanmoins bien plus évident de deviner ce que cet État n'est pas. Ainsi, notre choix et de voire comment il se construit, en partie l'un vis-à-vis de l'autre, que ce soit en opposition, en coordination ou *synchrétisme*⁸⁶. Afin d'étudier un État, nous avons fait le choix de voir comment il construit l'autre au travers de ses relations avec lui. S'il eut alors été tentant de se pencher sur le courant philosophique se consacrant à l'autre, ce dernier est souvent assez flou, pétri de pensée européo-centrées et très récentes, ne pouvant donc pas rendre compte d'un monde asiatique des XIII^e-XIV^e siècles, et ces idées philosophiques restent plus souvent consacrées au caractère individuel que collectif.

Qui plus est, considérer l'existence d'un État comme une entité réelle, à la manière d'Ibn Khaldun, de Machiavel ou de Gabriel Martinez-Gros, implique que cet État soit soumis aux conditions physiques communes, aussi bien dans le caractère spatial, d'où l'intérêt du questionnement des relations à la frontière et de la centralisation du pouvoir, que dans le caractère temporel. L'État a un début, une période de "croissance", une apogée, un déclin, et une fin. Néanmoins, outre le fait que pour tous les États dont nous avons traité jusqu'ici les bornes temporelles leur étant accordées sont souvent débattables et débattues, il ne faut pas

⁸⁶ Le terme reste assez vague, mais nous voulons ici renvoyer l'image d'un mélange, d'un assemblage, d'une incorporation et d'une hybridation.

oublier la règle voulant que rien ne se perde ni ne se crée mais que tout se transforme. Nous avons souligné, et nous verrons bien plus en détail par la suite, que ces États ne sortent pas de la cuisse de Jupiter, mais sont le résultat de longs processus impliquant des États leurs étant antérieurs, dont on retrouvera souvent la bureaucratie administrative et oligarchique au sein de la nouvelle puissance.

Il nous faut alors préciser que si nous allons nous concentrer sur les relations entre l'État mongol et le sultanat de Delhi, nous usons de ce terme de "relation" dans un sens élargi, ne se basant pas uniquement sur des échanges diplomatiques ou commerciaux, mais aussi via les liens non-officiels, voire non-reconnus ou même envisagés par les deux États mais qui reste bien visible pour le chercheur vivant sept siècles après eux. S'ajoutera ainsi et surtout une comparaison des systèmes de fonctionnement de ces États, systèmes dont la mise en place et l'usage sont grandement influencés par ces mêmes relations plus directes et officielles et les aléas historiques du moment.

Notre étude s'avère alors d'autant plus pertinente qu'elle se concentre sur un État que l'on peut considérer, au sens économique et dans sa pratique du pouvoir, comme nomade ou tribal selon la théorie khaldunienne, et un autre pleinement sédentaire. On pourra alors voir plus en profondeur leurs différences de conception de l'État, de la lignée, et bien évidemment, les liens plus matériels, diplomatiques et commerciaux entre eux.

Nous allons ainsi nous demander comment les relations entre l'État mongol et le Sultanat de Delhi nous renseignent sur la construction, l'affirmation et la conception de ces deux États, suivant ou contrariant les théories étatiques que nous avons jusqu'ici évoquées.

Pour cela, notre étude se partage en trois chapitres suivant en partie le modèle khaldunien. Nous verrons dans un premier temps le renouveau dynastique du monde musulman à l'aube du XIII^e siècle, revitalisé par les *'asabiyya* turke et mongole, s'installant en Inde pour les uns, et dans la majeure partie de l'Asie Centrale pour les autres. Dans un deuxième point, nous nous pencherons sur la construction et l'affirmation étatique se trouvant des deux côtés de l'Indus, avec des questionnements sur l'esprit et la conception dynastique de la deuxième moitié du XIII^e siècle. Enfin, dans notre troisième et dernier chapitre, nous concentrerons sur la période de centralisation de l'État, le prétendu "Âge d'Or" d'Ibn Khaldun qui s'avère toujours fatal, et qui s'étend sur le XIV^e siècle.

Chapitre I

Le Renouveau du Monde Musulman

Dans les messages qu'il envoya dans toutes les directions appelant les peuples à lui céder allégeance, il n'eut jamais recours à l'intimidation ou aux menaces violentes, comme c'était l'usage chez les rois tyrans d'autrefois [...] ; et les Mongols, au contraire, comme leur dernier avertissement, écrivaient ceci : "Si vous ne vous soumettez pas, ne vous rendez pas, qu'en savons-nous ? L'Ancien Dieu lui le sait !"

Tārīkh-e Djahāngushāy, 'Atā Malik Djuwayni

À plusieurs autres occasions, dans différentes parties des territoires de l'Hindustān, des hostilités s'élevèrent entre lui et les 'Amirs et les Turks : mais, comme la faveur du Très-Haut était son aide et son défenseur, il avait l'habitude de lui donner la victoire, et tous ceux qui se révoltaient contre lui, ou se rebellaient contre son autorité, étaient réduits à néant.

Tabaqāt-e Nāsri, Minhādij Serādj Djuzdjāni

Le commerce des hommes

Cette partie va se concentrer principalement sur la question du Sultanat de Delhi et sur la construction d'une identité au sein de l'élite d'esclaves militaires turks. Le rôle mongol, s'il peut sembler minime, se trouve principalement au sein du commerce, dominant d'un côté les terres et les populations dont viennent ces esclaves, de l'autre les réseaux que vont emprunter les commerçants. Ainsi, nous verrons plus en détail la dénomination de mamluk offerte à la première dynastie régnante du sultanat, et verront si ce nom représente correctement son mode de fonctionnement.

Les esclaves

L'esclavagisme est, au XIII^e siècle, un facteur partagé par la majorité des sociétés et celles d'Inde ne sont pas des exceptions. Des traces d'esclavagisme peuvent se trouver dans les premières sources écrites. Avec la connection des différentes sociétés d'Inde avec celles de l'Ancien Monde, et plus particulièrement avec l'arrivée de l'Islam dans le Sindh, l'Inde devient une source importante du commerce d'esclaves. Ainsi, les conquêtes Ghaznawide et Ghuride n'importent pas les principes esclavagistes musulmans, mais elles entraînent néanmoins un passage d'une économie rurale traditionnelle, n'ayant que peu d'esclaves, à une économie urbaine y ayant plus facilement recours.

Les esclaves portent différents noms dans les sources, preuve de leur importance et de la polyvalence dont ils font preuve au sein de la société. On trouve ainsi le terme de *burdāh*, désignant les captifs de guerre, de *laundi* et de *kaniz* pour les esclaves femmes ou encore de *walā* pour parler d'un esclave affranchi s'étant intégré à la famille de son ancien maître. Les termes nous intéressant néanmoins le plus sont ceux de *bandagān*, de *ghilmān* et de *mamluk*, désignant les esclaves utilisés pour l'usage militaire et dont les différences sont souvent assez minimes, tenant plus de la question linguistique que d'une réelle démarcation. Qui plus est, les termes de *bandah* et de *ghulām* sont aussi utilisés dans les sources pour parler de la soumission et de la fidélité d'un homme envers une certaine personne, très souvent Dieu, et ce peu importe le statut social de la personne ainsi nommée. Le terme de *mamluk*, lui, n'est que peu utilisé par les sources du sultanat⁸⁷.

La question de l'esclavagisme ne possède ainsi aucune connotation économique, raciale, linguistique ou de faiblesse, mais simplement une situation sociale, désignant une

⁸⁷ FAROOQ AHMED Fouzia, "The Delhi Sultanate : A Slave Society or A Society with slaves", *Pakistan Journal of History and Culture*, vol. 30, n°1, 2009, p. 1-24.

personne étant possédée par une autre. Le sultanat lui-même n'est pas une société esclavagiste, mais une société possédant des esclaves, si on se base sur la définition offerte par Moses Immanuel Finley, le rôle économique des esclaves n'étant pas assez important. Leur caractère reste fortement urbain, puisque peu de sources parlent d'un esclavage agricole à grande échelle, quand bien même des esclaves peuvent travailler dans des champs. Qui plus est, concernant la richesse en provenance des victoires militaires, l'importance des esclaves au sein de l'armée n'est pas assez conséquente pour qu'elle puisse être considérée comme un moyen de production⁸⁸.

De plus, les esclaves ne représentent pas une force démographique nécessaire à l'imposition de la domination musulmane, les musulmans ne représentant qu'une infime partie démographique, seulement quelques centaines de milliers sur la centaine de millions d'"indiens". La population urbaine, où se concentre le pouvoir musulman, repose alors en grande partie sur des esclaves, ces derniers étant aussi bien impliqués au sein du gouvernement que dans des activités économiques plus basiques et variées. Une estimation offerte par Fouzia Farooq Ahmad place le curseur démographique des esclaves à un tiers de la population du sultanat⁸⁹.

La participation économique urbaine des esclaves se trouve notamment dans les *kārkhāneh*, les "maisons de travail", des ateliers de manufacture à grande échelle, souvent mis sous autorité sultanale. On trouve ainsi mention dans les sources d'ateliers employant jusqu'à cinq-cent tisseurs et produisant en un an deux cent mille robes de soie. Sous le règne de Firuzshāh Tughluq (r. 1351-1388), on compte trente-six *kārkhāneh* mis sous la direction de Khwādjah 'Abu Hasan Āsif Khān. Ce même sultan est par ailleurs connu pour la collection d'esclaves qu'il affiche, lui servant aussi bien d'artisans que de copistes, de domestiques ou de gardes⁹⁰.

La catégorie d'esclaves s'éloignant plus de ce domaine est celui des femmes. Si les sources à leur propos sont peu nombreuses, elles n'en occupent pas moins une place importante de la société. Elles aussi voient leur position varier, entre simple domestique et sultane douairière. On les trouve aussi bien dans les harems des personnes importantes du gouvernement que dans les maisons des plus pieux ne prenant pas d'épouses. Ibn Battuta va

⁸⁸ FAROOQ AHMED Fouzia, "The Delhi Sultanate : A Slave Society or A Society with slaves", *Pakistan Journal of History and Culture*, vol. 30, n°1, 2009, p. 1-24.

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ KUMAR SEN Asit, "On Slavery in Medieval India", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 19, 1956, p. 202-205, p. 203-204.

même mentionner à plusieurs reprises des femmes esclaves servant d'espionnes pour le sultan qui les place dans les harem des nobles l'entourant⁹¹.

Les concubines les plus chères du marché sont directement vendues aux souverains, et doivent posséder des talents exceptionnels. Par exemple, l'épouse d'Iltutmish et mère de Rukn al-Din Firuz (r. 1236), Shāh Turkān, est une concubine d'origine servile ayant une grande connaissance littéraire, et étant réputée pour sa charité et ses cadeaux aux personnes importantes du clergé, sayyid et 'ulamā', et elle semble dans les sources assez importante pour égaler une autre épouse d'Iltutmish, Turkān Khātun, pourtant fille d'Aybak. Ce point est d'ailleurs intéressant, car il dénote d'une volonté des chefs militaires turks de marier leurs filles à d'autres souverains. Ainsi, si Iltutmish épouse une fille d'Aybak, ce dernier va marier deux autres de ses filles⁹² à un autre *ghulām* de Mu'izz al-Din Muhammad, Nāsr al-Din Qubācha (r. 1203-1228), régnant à Multān. Qubācha va par ailleurs épouser une des filles d'un autre *ghulām* ghuride, Tādī al-Din Yilduz (r. 1206-1216), régnant à Lahore et Ghazni, qui va marier une autre de ses filles à Aybak⁹³.

Ainsi, on voit donc la construction et l'affirmation d'une classe dominante d'esclaves militaires, dans un monde où l'importance des esclaves va de pair avec le nouveau paradigme économique justifié par un contrôle assez partiel des campagnes par les sultans. Cette nouvelle classe politique d'esclaves militaires d'élite se referme, tissant des alliances par le mariage.

Le commerce et les commerçants

Dans les faits, il est assez simple de comprendre d'où vient cette nécessité de légitimation quand on se rappelle que les souverains sont passés à un moment ou un autre par la soumission totale à un maître, et étant très rarement nés en esclavage.

En effet, l'approvisionnement des esclaves au sultanat, et ce peu importe leur fonction future, se fait aussi bien par le commerce et l'héritage, que par la guerre, la dette ou la taxation. Les victoires militaires des sultans sont souvent agrémentées d'une grande quantité d'esclaves prélevées au sein des populations défaites. Aybak ramène de son expédition de

⁹¹ IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012.

⁹² Ou sa sœur selon certaines autres sources, on se base ici sur Djuzdjani.

⁹³ MINHAJ SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāsirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., 1970 ; FAROOQ AHMED Fouzia, "Female Slaves in the Historiography of the Delhi Sultanate, 1192-1526", *JRSP*, vol. 57, n°2, 2020, p. 210-219 ; BANO Shadab, "Women Slaves in Medieval India", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 65, 2004, p. 314-323. Pour plus d'informations, voir l'arbre généalogique en annexe.

1195 au Gujārāt vingt-mille esclaves, puis en 1202, lors de sa campagne dans le haut-bassin du Gange, le nombre de captifs monte à cinquante-mille. Cinquante ans plus tard, Balban va ramener tellement d’esclaves d’une campagne au Doāb qu’il en fait baisser drastiquement le prix à Delhi. Comme ces raids ont principalement lieu sur la population rurale, les attaques se faisant plus souvent sur des forts que sur des villes, Fouzia Farooq Ahmad suppose que les sultans se servent de ces campagnes pour fournir les villes en population afin de faire face à une demande croissante, participant ainsi à l’urbanisation du sultanat, une idée s’approchant grandement du principe économique khaldunien comme théorisé par Gabriel Martinez-Gros⁹⁴.

Mais les esclaves indiens ne sont pas les seuls au sein du sultanat. On y trouve des hommes et des femmes en provenance de Perse, du Khorāsān et du Turkestān principalement, mais aussi de Byzance, d’Afrique, d’Arabie, du Cathay et du Manzi. Les eunuques eux sont importés du Bengāl et d’Indonésie. Le commerce des eunuques trouve d’ailleurs sa spécialisation au sein du monde indien. Au Bengāl, la majeure partie de ce commerce repose sur des marchands musulmans vivant au sein des villes et allant acheter des enfants dans les campagnes, qu’ils castrent et vont ensuite vendre au sein du monde islamique. Les eunuques, au moins à Delhi, ne sont cependant pas vendus au marché puisque Barani ne les mentionne jamais, et sont donc probablement directement amenés aux cours par les marchands⁹⁵.

Les concubines elles, si elles peuvent être de toute origine, sont pour la plupart turkes, dénotant d’une volonté de conservation d’une certaine idée de noblesse. On différencie ainsi les épouses officielles, souvent filles d’autres mamluks, des simples concubines aux ascendances variées. Néanmoins, il arrive que lors de raids lancés aux Rājaputānā, les armées se trouvent face à des cas de *jauhār*, des immolations de masse des femmes nobles, préférant la mort à l’humiliation de la disponibilité sexuelle au vainqueur. Deux cas sont recensés dans les sources, celui de la Rāni Padmāvati de Chittor et de la Rāni Hamir de Ranthambore, les deux après la défaite de leurs maris face aux armées du sultanat. Cette pratique n’est pas nouvelle et al-Biruni en parle déjà dans son *Livre de l’Inde*. Il est cependant bon de rappeler que la pratique de l’asservissement des femmes n’est pas propre au sultanat et de nombreuses femmes de l’aristocratie musulmane et de familles de sayyid sont asservies par les Rājput et sont forcées à rejoindre les *zenāneh*⁹⁶.

⁹⁴ FAROOQ AHMED Fouzia, “The Delhi Sultanate : A Slave Society or A Society with slaves”, *Pakistan Journal of History and Culture*, vol. 30, n°1, 2009, p. 1-24.

⁹⁵ BANO Shadab, “Slave Markets in Medieval India”, *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 6, 2000-2001, p. 365-373.

⁹⁶ FAROOQ AHMED Fouzia, “Female Slaves in the Historiography of the Delhi Sultanate, 1192-1526”, *JRSP*, vol. 57, n°2, 2020, p. 210-219.

Qui plus est, les souverains d'al-Hind ne se contentent pas d'importer des esclaves, mais en exportent aussi continuellement. Dès la conquête du Sindh, vingt-mille personnes sont capturées et asservies, et pendant les raids ghaznawide, de nombreux hindus sont capturés et envoyés à Ghazni. Ce sont par la suite les invasions mongoles qui vont doublement revitaliser le commerce et les raids esclavagistes, de nombreuses mentions aux captures d'hindus par les Mongols au XIII^e-XIV^e siècles pouvant être trouvées dans les sources. D'un côté, les Mongols vendent des esclaves turks au sultanat, et de l'autre, ils offrent un espace commercial plus ou moins pacifié et fortement investi par les souverains, ce que Marie Favereau-Doumenjou nomme le "Grand Échange Mongol"⁹⁷. Les esclaves sont achetés à prix bas à Delhi et sont ensuite transportés par la frontière et revendus entre autres au Khorāsān. Ibn Battuta va jusqu'à nommer l'Hindu Kush le "Tueur d'Indien" vis-à-vis du grand nombre d'esclaves y étant transportés et mourant face aux conditions climatiques très rudes. Djuzdjani, de son côté, mentionne avoir acheté des esclaves à Delhi, qu'il envoie par la suite à sa sœur se trouvant dans le Khorāsān. Les esclaves inondent ainsi les marchés du monde islamique via des routes commerciales mongoles, pratiquées souvent par des populations locales. Les esclaves sont revendus jusqu'à Constantinople où une princesse byzantine du XIV^e siècle va posséder une suite de dix pages hindus, dirigée par une dénommée Sumbul l'Indienne⁹⁸.

Ainsi, les villes de Lāhor, Multān, Kābul, Ghazni, Balkh et Bokhārā deviennent des centres importants du commerce des esclaves, des deux côtés de la frontière entre le sultanat et le domaine mongol. Iltutmish lui-même va envoyer un marchand à Samarqand, Bokhārā et Tirmide, en plein territoire mongol, pour qu'il aille lui acheter des esclaves militaires, ce dernier revenant avec cent d'entre eux, parmi lesquels se trouve Balban. Une différente version veut que des marchands chinois soient venus à la cour du sultan pour lui présenter et lui vendre quarante esclaves turks venant de leur pays, sous-entendant donc que ces marchands viennent alors probablement de terres sous domination mongole, sans affirmer que le sultan a acheté des esclaves en provenance d'un ennemi de l'Islam. Le contrôle de la route des esclaves et de leur approvisionnement représente alors une question importante pour les sultans, et 'Alā' al-Din Khaldji (r. 1296-1316) va aller jusqu'à interdire la vente

⁹⁷ FAVERAU-DOUMENJOU Marie, *The Horde : How the Mongols Change the World*, Cambridge, The Bellknap Press of Harvard University Press, 2021.

⁹⁸ BANO Shadab, "India's Overland Slave-Trade in the Medieval Period", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 58, 1997, p. 315-321, p. 315-316 ; MINHAI SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāsirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., 1970.

d'esclaves vers l'Afghanistan mongol, ce à quoi un prince tchaghataïide, Qutlugh Khwādja va répondre en interdisant l'exportation de chevaux vers l'al-Hind⁹⁹.

Un point intéressant à souligner est le chemin effectué par les jeunes esclaves militaires avant qu'ils ne rentrent au service de Mu'izz al-Din Muhammad. Nous ne possédons malheureusement aucune information sur les *ghulām* ne prenant pas le titre de sultan. Mais on remarque qu'Aybak est d'abord acheté par le *qādi* en chef de Nishābur avant d'être revendu est amené à la cour de Mu'izz al-Din Muhammad, une fois qu'il est devenu adolescent et qu'il a reçu une formation à la fois religieuse et littéraire mais surtout martiale. Idem, Ilutmish est d'abord vendu à Bokhārā où il devient l'esclave du *sadr-e djahān*, qui le forme avant que des marchands ne l'achètent et l'amènent à la cour de Mu'izz al-Din Muhammad jusqu'à ce qu'il soit acheté par Aybak. Le schéma va se reproduire une fois de plus avec Balban, d'abord acheté et formé par un religieux, avant d'être acheté par Ilutmish¹⁰⁰.

Deux choix s'offrent à nous. Cette présentation faisant passer les futurs sultans entre les mains de personnes pieuses et lettrées, les islamisant et les initiant à la culture persane dès leur plus jeune âge peut être mise en avant comme un message politique, arrachant le guerrier turk à sa condition brutale et presque barbare afin qu'il endosse les caractéristiques nécessaires au règne d'un excellent souverain musulman aux vues de l'historiographie persane. Ou bien, il est possible qu'on y trouve les traces d'une forme d'investissement sur la durée effectué par des personnes importantes de différentes villes, conscientes de la demande en esclaves militaires et entraînant donc de jeunes hommes avant de les vendre par la suite aux souverains. Cette possibilité n'est pas à exclure, dans un monde où le commerce des esclaves est équivalent à n'importe quelle autre échange commercial, et que les personnes influentes sont souvent plus enclines à posséder les fonds et les ressources nécessaires à l'achat et l'entraînement de plusieurs futurs *ghulām*. Nous n'avons cependant trouvé aucun travail scientifique pouvant corroborer cette théorie.

Il n'en reste pas moins que le commerce des jeunes hommes et leur entraînement comme esclaves militaires reste une réalité du monde musulman. Depuis le IX^e siècle, les "Turks" servent au sein des armées islamiques, à des positions considérées par certains

⁹⁹ BANO Shadab, "India's Overland Slave-Trade in the Medieval Period", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 58, 1997, p. 315-321, p. 318-319 ; FAROOQ AHMED Fouzia, "The Delhi Sultanate : A Slave Society or A Society with slaves", *Pakistan Journal of History and Culture*, vol. 30, n°1, 2009, p. 1-24.

¹⁰⁰ MINHAI SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāṣirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., 1970, p. 513, 600. FAROOQ AHMED Fouzia, "The Delhi Sultanate : A Slave Society or A Society with slaves", *Pakistan Journal of History and Culture*, vol. 30, n°1, 2009, p. 1-24.

comme mercenaires, ou bien comme *mamluk* ou *ghulām* par d'autres. Dans la présentation courante au sein du monde musulman des qualités des différents peuples, que reprend entre autres Nezām al-Molk, les Turks sont présentés comme les meilleurs combattants, pouvant être arraché à leur terre d'origine, au sein du *Dār al-Harb* pour recevoir une nouvelle identité et éprouver une grande fidélité envers le lieu et la foi du *Dār al-'Islām* d'un côté, et de son maître de l'autre¹⁰¹.

La question de la trukicité des *ghulām* est néanmoins à relativiser. Djuzdjani lui-même utilise parfois le terme de turk comme un terme général, ne désignant pas une ethnie mais l'élite militaire d'origine servile et étrangère au *Dār al-'Islām* dominant le sultanat. On trouve ainsi des Qarā-Khitāy, des Mongols ou même les habitants des régions au nord et au nord-est de l'al-Hind que l'auteur considère comme des Turks. Par ailleurs, et contrairement à ce qui a longtemps été avancé, ces esclaves militaires sont peu recrutés pour leurs talents d'archers montés, dont la qualité mise en avant chez les sultans par les sources tient plus d'une valorisation d'une activité aristocratique, retranscrite dans la chasse. À l'inverse, leurs employeurs sont plus intéressés par leurs qualités de cavalerie lourde, et leur entraînement repose en grande partie sur l'affrontement à la masse d'armes¹⁰².

Les esclaves militaires sont tant appréciés que même après la chute de la dynastie dite des Mamluk, les sultans du XIV^e siècle possèdent encore des *ghulām* à leur service. Muhammad ibn Tughluq est entouré d'un corps de vingt-mille esclaves turks, et on en trouve jusque dans des espaces n'étant pas soumis au sultanat. Ainsi, Malik Ayāz, gouverneur de Diu pour les souverains du Gujārāt est un Rus' fait captif par les Turks¹⁰³.

Dans les faits, on se rend compte que le groupe fournissant le plus d'esclaves au sultanat en plein développement est celui des Qiptchaq, que ce soit ceux ayant été soumis aux Khwārezmshāh dans les premiers temps du sultanat, ou bien par la suite ceux soumis aux Mongols de l'*Ulus* de Djötchi, permettant une fois de plus aux Mongols de jouer un rôle important dans le commerce des esclaves. On trouve dans le *Ketāb Mu'djam al-Buldān* de Yāqut al-Rumi deux mentions faites à différents peuples vivant dans les alentours du Caucase

¹⁰¹ MAZUMDER Dipanjan, "Royal Bodies and Loyal Slaves", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 78, 2017, p. 282-289.

¹⁰² JACKSON Peter, *The Delhi Sultanate : A Political and Military History*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, coll. "Cambridge studies in Islamic civilization", 1999, p. 326 ; JACKSON Peter, "The "Mamlūk" Institution in Early Muslim India", *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, n°2, 1990, p. 340-358, p. 340 ; JACKSON Peter, "Turkish Slaves on Islam's Indian Frontier", in CHATTERJEE Indrani (dir.) et EATON Richard Maxwell (dir.), *Slavery & South Asian History*, Bloomington, Indiana University Press, 2006, p. 63-82, p. 64, 65.

¹⁰³ BANO Shadab, "India's Overland Slave-Trade in the Medieval Period", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 58, 1997, p. 315-321, p. 319.

et fournissant des esclaves, tout du moins en nombre assez important pour que le géographe le mentionne comme une part intégrante de leur culture. On trouve ainsi les habitants du pays d'al-Lān, l'ethnonyme des Alains devenu ici le nom d'une région située dans les alentours du Derbend, et celui des Khazars. À leur propos, il dit :

Les Khazars sont musulmans ou chrétiens ; il y aussi parmi eux quelques idolâtres, mais en petit nombre ; par leur idiome, comme par leurs traits, ils diffèrent des Turks. Ils se divisent en deux grandes tribus : les *Kara-Khazar*, dont le teint est très brun et tirant sur le noir. Les Khazars de l'autre tribu sont blancs et bien-faits. Quant aux idolâtres, ils vendent leurs enfants et ne vivent que de vols¹⁰⁴

Ainsi, ce sont les peuples vivant dans les alentours du Derbend, et qui se retrouvent soumis aux Mongols, qui vont fournir la majeure partie des esclaves militaires. Néanmoins, tous ces esclaves militaires ne viennent pas d'une même tribu et ont donc été arrachés au groupe social dans lequel ils sont nés et ont pu grandir pour certains. L'esclavage militaire turk ne se reposant dans les faits pas tant sur un statut social que sur les relations entre le souverain et ses esclaves militaires, ces derniers vont former une nouvelle identité autour de cette fonction, n'étant pas recrutés pour reproduire le modèle originel des groupes turks libres¹⁰⁵. Pour reprendre la dialectique d'Ibn Khaldun, les *ghulām* ayant été arrachés à leur *'asabiyya* alors qu'ils sont encore très jeunes vont former entre eux une nouvelle *'asabiyya*, et c'est cette capacité à former une nouvelle *'asabiyya* mise entièrement au service d'un souverain qui leur offre la puissance militaire pour laquelle ils sont recherchés.

Un Sultanat Mamluk ?

L'importance des *ghulām* au sein du jeune sultanat est indéniable, et l'appellation de *mamluk* par l'historiographie se justifie dans l'idée d'une comparaison avec le sultanat mamluk d'Égypte, bien plus connu dans l'historiographie moderne, surtout quand on traite des Mongols. Cette nécessité en esclaves militaires pour les jeunes sultans vient du fait que leur territoire est très peu consolidé, se concentrant surtout sur les villes et forteresses et leurs proches campagnes, tandis qu'une majeure partie de l'arrière-pays reste peu structurée et

¹⁰⁴ YĀQUT IBN ABD ALLĀH AL-RUMI, *Kitab Mu'jam al-Buldan (1178-1229) - Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes*, éd. BARBIER DE MEYNARD Charles, Paris, Imprimerie Impériale, 1861, p. 207-8.

¹⁰⁵ JACKSON Peter, "Turkish Slaves on Islam's Indian Frontier", in CHATTERJEE Indrani (dir.) et EATON Richard Maxwell (dir.), *Slavery & South Asian History*, Bloomington, Indiana University Press, 2006, p. 63-82, p. 75.

entre les mains de forces hostiles dans des zones très difficiles d'accès, surtout en période de mousson. On retrouve ici le principe d'un État qui, s'il bénéficie d'un pouvoir et d'un gouvernement centralisé, fait face à des conditions géographiques forçant sa décentralisation. Cette décentralisation prend alors forme dans le pouvoir accordé aux *ghulām*, et si Mu'izz al-Din Muhammad va nommer Aybak au gouvernement de l'al-Hind depuis Lahore, il n'est cependant pas le seul *ghulām* à se voir nommer gouverneur, comme nous le verrons plus tard, le sultan pouvant ainsi conserver un pouvoir centralisé par la nomination d'hommes qu'il sait fidèles¹⁰⁶.

À la fin du règne d'Iltutmish, ses gouverneurs, les *ghulām* turks, sont bien plus influents que leur puissance démographique ne peut le laisser supposer, étant presque indépendants dans les provinces où ils peuvent être assigner, organisant leur entourage gouvernemental comme ils l'entendent, recrutant leurs propres soldats, secrétaires et juristes. L'usage croissant et nécessaire des langues turkes par les littéraires persans du sultanat dénote par ailleurs de l'importance de l'élite militaire d'origine turke¹⁰⁷.

L'usage d'une langue turke commune parlée par les *ghulām* et leurs cours fait partie des signes de construction et de maintenance d'une '*asabiyya* nouvelle, que l'on trouve aussi dans les noms donnés par les maîtres à des *ghulām*. Plutôt que des noms d'origine coranique, Aybak et Iltutmish vont opter exclusivement pour des noms turks. Le premier donne à son esclave Aybak, acheté en même temps qu'Iltutmish, le nom de Tamghādj' et tous les *ghulām* d'Iltutmish nommés par Djuzdjani portent des noms turks, alors qu'on trouve autant parmi eux des Ölberli que des Hindu ou des Qiptchaq. Idem, les titres donnés sont dans la majeure partie des titres turks, celui de *khān* étant le plus populaire¹⁰⁸.

Si la préférence penche plus pour des noms Turks, les sultans prennent tout de même des *laqab* aux références coraniques, du "Pivot de la Foi" de Qutb al-Din Aybak, à l'"Auxiliaire de la Foi" de Ghiyāth al-Din Balban, en passant par le "Soleil de la Foi" de Shams al-Din Iltutmish. Les références religieuses ne s'arrêtent pas là. Racontant le passé de Balban, Djuzdjani écrit que si ce dernier venait d'une famille importante des Ölberli, et qui

¹⁰⁶ KUMAR Sunil et NOËL Sophie, "La communauté musulmane et les relations hindous-musulmans dans l'Inde du Nord au début du XIII^e siècle : une réévaluation politique", *Annales, Histories, Sciences Sociales*, n°2, 2005, p. 239-264, p. 251-252.

¹⁰⁷ KUMAR Sunil, "Services, Status, and Military Slavery in the Delhi Sultanate : Thirteenth and Fourteenth Centuries", in CHATTERJEE Indrani (dir.) et EATON Richard M. (dir.), *Slavery and South Asian History*, Bloomington, Indiana University Press, 2006, p. 86, 101 ; KUMAR Sunil et NOËL Sophie, "La communauté musulmane et les relations hindous-musulmans dans l'Inde du Nord au début du XIII^e siècle : une réévaluation politique", *Annales, Histories, Sciences Sociales*, n°2, 2005, p. 239-264.

¹⁰⁸ KUMAR Sunil, "Services, Status, and Military Slavery in the Delhi Sultanate : Thirteenth and Fourteenth Centuries", in CHATTERJEE Indrani (dir.) et EATON Richard M. (dir.), *Slavery and South Asian History*, Bloomington, Indiana University Press, 2006, p. 87.

s'est donc retrouvée par la suite sous domination mongole, il fut vendu à Bagdad "pour le support de l'islam et la stabilité de la terre de Muhammad". Ainsi, Balban est passé par Bagdad, plus grande ville de l'islam alors encore entre les mains des califes dont la lignée s'est éteinte huit ans avant qu'il ne devienne sultan. En parallèle, son frère qui est lui-aussi vendu en esclavage et qui devient un *ghulām* est capturé par les Mongols, là où Balban échappe à cette honte¹⁰⁹. De la même manière, Iltutmish aurait été vendu dans sa jeunesse par ses frères, jaloux de sa perfection. Le parallèle est ici aussi coranique, tracé entre le futur sultan et Joseph, fils de Jacob, une figure importante du Coran où il apparaît dans au moins deux sourates sous le nom de Yusuf. L'histoire veut que Joseph soit vendu par ses frères jaloux et que, réduit en esclavage, il devient l'homme le plus important d'Égypte servant le Pharaon et qui, alors que la famine va frapper le peuple d'Israël, va les faire venir s'installer en Égypte. Le parallèle est alors tracé, Iltutmish incarnant Joseph, Mu'izz al-Din Muhammad ou Aybak dans le rôle de Pharaon et le peuple d'Israël devenant les Turks chassés de leurs terres qu'Iltutmish accueille en al-Hind. Il est aussi envisageable que Djuzdjani compare plutôt le peuple d'Israël avec la diaspora de lettrés persans dont il fait parti et venu s'installer au sein du sultanat¹¹⁰.

Cette *'asabiyya* turke se trouve aussi dans les écrits de Barani, incarné à la perfection dans le "Corps des Quarante", les fameux *tchehelgāni*. Ces derniers seraient des anciens *ghulām* d'Iltutmish qui vont régner en coopération dans l'ombre, entre sa mort et la prise du pouvoir par Balban. Si la figure des *tchehelgāni* a été très reprise dans l'historiographie contemporaine du sultanat de Delhi, leur existence en tant qu'oligarchie unie régnant au travers de sultans fantoches est fortement remise en cause, Barani voulant surement plus dénoncer la politique de Firuzshāh Tughluq vis-à-vis de ses propres *ghulām* qu'il considère comme trop laxiste¹¹¹.

Le terme n'apparaît par ailleurs que chez Barani qui les mentionne à six reprises, dont deux fois pour parler de deux *ghulām* en particulier. Sur les autres, on apprend que Balban faisait parti des quarante *ghulām* qu'Iltutmish libéra, avant d'expliquer plus loin que ces mêmes ex-*ghulām* profitèrent de la mort du sultan et de la jeunesse et de l'inexpérience des différents souverains pour accumuler le pouvoir, se faire nommer *khan* et former ainsi une

¹⁰⁹ MAZUMDER Dipanjan, "Royal Bodies and Loyal Slaves", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 78, 2017, p. 282-289.

¹¹⁰ MINHAJ SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāṣirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., 1970.

¹¹¹ HAMBLY Gavin, "Who Were the Chihilgānī, the Forty Slaves of Sulṭān Shams al-Dīn Iltutmish of Delhi ?", *Iran*, vol. 10, 1972, p. 57-62.

oligarchie servant ses propres intérêts. Or, il est à noter que Balban lui-même, qui est présenté comme un des acteurs majeurs des *tchehelgāni*, n'est plus vieux que de cinq à dix ans du plus vieil enfant d'Iltutmish. Qui plus est, le nombre et les noms des *ghulām* importants du règne d'Iltutmish et de ses successeurs donné par Djuzdjani est bien inférieur à quarante, montrant que si les *tchehelgāni* ont agi et ont sûrement été abolis tous ensemble, probablement sur le lit de mort d'Iltutmish en 1236 pour qu'un surnom leur soit donné, ils n'étaient sûrement pas aussi importants que Barani veut l'affirmer¹¹².

Dans les faits, il est bien plus probable que les guerres de succession suivant la mort d'Iltutmish entre ses fils et filles offrent un terreau fertile au renforcement d'une élite militaire déjà unie autour d'une *'asabiyya turke*, mais divisée intérieurement par les ambitions personnelles des différents *ghulām*. Profitant de ces temps troublés, les *ghulām* conservent leur pouvoir militaire et peuvent voir leur importance croître, assez pour que sous le règne de Nāsr al-Din Mahmud (r. 1245-1266) où le pouvoir se stabilise, ceux ayant le plus gagné en importance s'imposent comme des membres indispensables du gouvernement pouvant récupérer le pouvoir à la mort du sultan, comme le fera Balban.

Le débat quant à la nature propre du pouvoir établi par la dynastie des mamluk, et surtout quant à sa dénomination, souligne ainsi l'aspect que l'on veut donner à cette dynastie. En conservant le nom de "mamluk", on sous-entend que le passage du pouvoir des mains du fils d'Aybak et Iltutmish, et du dernier fils d'Iltutmish à Balban, s'inscrivent au sein d'un système continu d'une domination de l'élite d'esclaves militaires aux origines variées mais réunies sous l'ethnonyme de Turk. Si on se penche plus sur le terme d'Ölberli, on écarte Aybak et de la sorte, on insiste sur le caractère purement turk ölberli des souverains. Si on fait le choix de diviser les trois lignées, celles d'Aybak, d'Iltutmish et de Balban, on laisse supposer que c'est le caractère patrilinéaire¹¹³ qui définit le gouvernement à la tête du sultanat. La réalité est un mélange de ces trois idées. Si les esclaves militaires jouent un rôle indéniable au sein du sultanat, ils n'en sont néanmoins pas les seuls puisque la place des lettrés persans est elle-aussi capitale. Qui plus est, malgré une volonté de construire une *'asabiyya turke* au sein du sultanat avec pour certains un esprit d'égalité, une lignée précise rattachée aux Ölberli domine les autres et conserve le pouvoir. Ainsi, il n'y a pas de doute que le terme de sultanat mamluk peut s'appliquer à cette période, mais il ne faut cependant

¹¹² HAMBLY Gavin, "Who Were the Chihilgānī, the Forty Slaves of Sulṭān Shams al-Dīn Iltutmish of Delhi ?", *Iran*, vol. 10, 1972, p. 57-62.

¹¹³ Iltutmish et Balban se rattachent aux lignées de leurs prédécesseurs, mais par le mariage d'une fille. Iltutmish épouse Turkān Khatun, fille d'Aybak, et Balban marie sa fille, Khani, à Nāsr al-Din Mahmud.

pas y voir une première phase de son Histoire, plusieurs évolutions y prenant place. Dans les faits, le statut des *ghulām* et leur puissance politique se retrouvent surtout à la fin de la dynastie, peu de temps avant leur renversement, comme le souhaite le schéma khaldunien.

La conquête et la défense de l'Islam

Nous allons désormais nous concentrer sur les deux principales invasions entraînant un grand changement dans le monde musulman oriental à l'aube du XIII^e siècle. La première est l'extension des forces ghurides en Inde, que nous avons jusque-là un peu mentionnée, mais nous y ajouterons aussi la guerre "fratricide" qui s'ensuit et qui est capitale pour la compréhension de la création du sultanat de Delhi. La deuxième conquête va marquer les esprits des historiens du monde musulman pendant plusieurs siècles pour son arrivée impromptue et, tout de moins à leurs yeux, particulièrement violente. Cette violence relative vient avant tout du fait que les forces les attaquant, celles des peuples de la steppe réunie sous l'étendard à neuf queues de cheval des Mongols de Gengis Khan, ne sont pas converties à l'islam, à l'inverse des différentes puissances turques ayant jusque-là pénétré et gouverné le monde musulman. L'une d'entre elles, les Khwārezmshāh, va jouer un rôle important dans la fondation du sultanat de Delhi d'un côté et dans l'introduction des Mongols au sein du *Dār al-'Islām*. Ainsi, en deux décennies seulement vont se constituer les deux principales puissances du monde musulman oriental pour les deux siècles à venir.

Les deux conquêtes

L'installation du sultanat de Delhi nécessite de remonter près d'un siècle-et-demi en amont avec l'invasion de Mahmud Ghazni. Cette dernière laisse derrière elle un vide politique permettant à plusieurs puissances rājput de prendre en importance, tout en augmentant la pression turque sur la plaine du Gange. Qui plus est, la formation de ces nouveaux États et leur consolidation va aussi se baser sur le renforcement du système de caste. Ce dernier est un point important dans la conquête musulmane en Inde puisqu'en divisant le peuple en des groupes définis, les castes facilitent la pénétration musulmane sur une terre où une idée d'appartenance à un groupe commun est absente¹¹⁴

Ce système de caste est déjà bien connu au sein du monde musulman. Les *Relations de la Chine et de l'Inde* le mentionne déjà¹¹⁵ et al-Biruni va lui aussi le présenter de la manière suivante :

¹¹⁴ HABIB Mohammad, *A Comprehensive history of India. Tome 5, The Delhi Sultanate (A.D. 1206-1526)*, New Delhi, People's Publ. House (2^e ed.), 1992, p. 132.

¹¹⁵ 'Aḥbār aṣ-Ṣīn wa l-Hind - *Relation de la Chine et de l'Inde*, éd. SAUVAGET Jean, Paris, Les Belles Lettres, 1948, p. 23

De nos jours, le déplorable système de castes est très répandu chez les Hindous. [...] Ils appellent leurs castes *varna*, c'est-à-dire "couleurs", ou *jāti* : "[re]naissances". Ils en ont quatre : la plus haute est celle des *brahmanes*, sortis de la tête de Brahmā, d'après leurs écritures. [...] Ensuite, et tout près, viennent les *kshatriya* créés, dit-on, des épaules et des bras de Brahmā ; les *vaishya*, créés [de la cuisse de Brahmā ; et les *shūdra*, créés des] deux pieds de Brahmā. Entre les deux dernières castes, il n'y a pas beaucoup de différences¹¹⁶.

À ces quatre castes se rajoutent la majorité de la population, artisans en tout genre, formant la catégorie des hors-castes. La politique rājput donne naissance à des institutions au caractère féodal affirmé par le renforcement de ce système de castes, tandis que l'activité de reconnaissance des Turks leur permet de bien connaître l'al-Hind et ses faiblesses, facilitant une action militaire à grande échelle¹¹⁷.

Pendant ce temps, de l'autre côté de l'Indus sur les anciennes terres des Ghaznawide, la structure politique ghuride prend en importance, profitant de l'environnement riche mais peu sécurisé des frontières orientales dans les marches de l'al-Hind, attirante pour les élites ghurides qui ne cherchent cependant pas une installation durable dans la région mais plutôt une source de richesse facile. L'expansion territoriale dans la région se fait sous l'impulsion des deux frères Muhammad, Ghiyāth al-Din et Mu'izz al-Din. L'alliance forte entre les deux frères qui ne travaillent jamais en opposition ne doit non plus faire croire en un pacifisme absolu au sein des terres ghurides. Au contraire, il y a de fortes chances que ce soit la compétition entre les différents membres de la lignée régnante qui pousse Mu'izz al-Din à poursuivre ses conquêtes en al-Hind¹¹⁸.

Les Ghuride s'emparent ainsi de Lāhor en 1186, mettant fin aux derniers signes de vie ghaznawides. Par la suite, trois campagnes sont lancées en Inde, dont la dernière seulement sera victorieuse. La première prend fin en 1178 face aux Tchalukya du Gujarāt, et la deuxième en 1191 face aux Tchahamana d'Ajmer. Un an plus tard, Mu'izz al-Din remporte finalement une victoire, lançant ensuite deux de ses *ghulām* dans la plaine indo-gangétique où ils vont continuer les conquêtes en son nom, Bahā' al-Din Tughril et Qutb al-Din Aybak¹¹⁹.

¹¹⁶ AL-BIRUNI, *Le Livre de l'Inde*, éd. MONTEIL Vincent-Mansour, Arles, Sinbad-Actes Sud ; Paris, UNESCO, 1996, p. 114-115.

¹¹⁷ HABIB Mohammad, *A Comprehensive history of India. Tome 5, The Delhi Sultanate (A.D. 1206-1526)*, New Delhi, People's Publ. House (2^e ed.), 1992, p. 132.

¹¹⁸ KUMAR Sunil, *The Emergence of the Delhi Sultanate, 1192-1286*, New Delhi, Permanent Black et Orient Longman (dis.), 2007, p. 125.

¹¹⁹ MORGAN David O. et STEWART Sarah Rosemary Anne, *The coming of the Mongols*, Londres, I. B. Tauris, coll. "The idea of Iran", 2018, p. 21 ; IBN AL-ATHIR, Tome 3 : *The Ayyūbids after Saladin and the Mongol menace. The years 589-629/1193-1231*, éd. RICHARDS Donald Sidney, Aldershot : Hants, Burlington : Vt., Ashgate, 2008, p. 13, 25.

Ces invasions vont bouleverser le paysage politique en al-Hind, d'autant plus que les dynasties vaincues, si elles peuvent parfois recevoir quelques forteresses à titre purement honorifique, sont la majeure partie du temps simplement éliminées. Cette pratique dénote particulièrement avec ce que nous apprennent les *Relations de la Chine et de l'Inde*, sur les conquêtes effectuées entre souverains hindus, préférant à l'issue d'une conquête mettre au pouvoir un membre de la dynastie vaincue comme souverain tributaire¹²⁰.

Cependant, cette période de surpuissance de l'État ghuride prend fin quand, dans un même mouvement, des guerres civiles entre différents princes prennent place, accompagnées d'un pouvoir toujours croissant des Khwārezmshāh qui envahit leurs terres. Ibn al-‘Athir nous apprend ainsi qu'à la mort de Ghiyāth al-Din, Mu'izz al-Din quitte l'Inde et vient en Afghanistan prendre le pouvoir au détriment de son neveu, Mahmud, ayant pris le *laqab* de Ghiyāth al-Din à son tour. On s'aperçoit alors dans le récit de l'historien syrien qu'à l'inverse du domaine du Khwārezmshāh, celui des Ghuride est très divisé, surtout après la mort de Ghiyāth al-Din. Outre les conflits constants avec la dynastie des Liao Occidentaux et le Khwārezmshāh, conflits qu'ils remportent autant qu'ils perdent, on compte aussi plusieurs cas de populations locales promptes à la révolte, comme par exemple les Khokhar que Mu'izz al-Din se trouve forcé à affronter¹²¹.

Durant l'année 1205-1206, Mu'izz al-Din est assassiné, soit par les mêmes Khokhar qu'il vient de vaincre, soit par les Ismaéliens qui craignent une expédition dans le Khorāsān. Des conflits éclatent alors entre Ghiyāth al-Din d'un côté, soutenu par Mu'ayyad al-Molk, le vizir de son oncle qui est accompagné des *ghulām* de ce dernier, et Bahā' al-Din de l'autre, seigneur de Bāmiyān et neveu de Mu'izz al-Din par sa sœur, soutenu par les 'amir ghurides. Les *ghulām* de Mu'izz al-Din gagnent alors encore plus en puissance et en indépendance, Tādaj al-Din Yilduz, fidèle à Ghiyāth al-Din devenant l'un des hommes les plus importants du sultanat, faisant reposer son pouvoir sur ses confrères *ghulām*. Bahā' al-Din va mourir de maladie, mais les conflits ne cessent pas pour autant, les 'amir se tournant vers son fils 'Alā' al-Din Muhammad. Profitant de ces conflits internes, le Khwārezmshāh reprend le contrôle sur les terres ghurides dans le Khorāsān. En 1207-1208, il s'étend en Transoxiane et après avoir pris Herāt, il envoie son oncle maternel, 'Amir Malik contre Ghiyāth al-Din Mahmud, qui s'empresse de prêter allégeance. Il est tout de même arrêté et exécuté l'année suivante, pendant que le Khwārezmshāh 'Alā' al-Din Muhammad ibn Tekesh va prendre le Kermān, le

¹²⁰ 'Aḥbār aṣ-Ṣīn wa l-Hind - Relation de la Chine et de l'Inde, éd. SAUVAGET Jean, Paris, Les Belles Lettres, 1948, p. 23.

¹²¹ IBN AL-ATHIR, Tome 3 : *The Ayyūbids after Saladin and the Mongol menace. The years 589-629/1193-1231*, éd. RICHARDS Donald Sidney, Aldershot : Hants, Burlington : Vt., Ashgate, 2008.

Makrān et le Sindh en 1214-1215, devenant l'homme le plus puissant du monde islamique oriental¹²².

Cette prise de pouvoir dans la région se trouve notamment dans l'ouvrage d'al-Nasāwi, quand il présente les dispositions prises par le Khwārezmshāh alors qu'il s'apprête à partir en Iraq.

Le sultan attribua les principautés de Ghazna, de Bamiān, d'al-Ghur, de Bost, de Tekiābāb¹²³, de Zamin-Dāwa et de la partie limitrophe de l'Inde à son fils aîné, Djalāl al-Din Mankobirti, en lui donnant pour vizir l'éminent Shams al-Molk Shihāb al-Din Alp al-Harawi¹²⁴.

Les Ghurides, prit entre Muhammad ibn Tekesh et les *ghulām* installés en Inde finissent par s'éteindre, et les nouvelles puissances de l'al-Hind profitent alors de l'arrivée de nombreux migrants pour asseoir d'autant plus leur autorité en s'affrontant entre eux¹²⁵.

Le pouvoir des Khwārezmshāh n'est cependant pas celui qui va réunir le monde musulman oriental. Moins de six ans après avoir vaincu les Ghuride, ils font face à un nouvel adversaire, les Mongols dirigés par Gengis Khan. Si au début les conflits entre ce dernier et les Liao Occidentaux sert le Khwārezmshāh qui en profite pour agrandir ses terres sur le domaine de son plus puissant adversaire, il ne parvient cependant pas à s'installer suffisamment pour empêcher la prise de puissance régionale des Mongols.

Quand Khwārezm Shāh conquis les terres de Transoxiane des Qarākhitāy et les tua, les Tatars prirent le contrôle du Turkestān, de Khāshghar, de Balāsāghun et ailleurs, et commencèrent à faire la guerre aux troupes de Khwārezm Shāh. Pour ces raisons, il leur retira des marchandises, des textiles et autres¹²⁶.

L'événement auquel il est ici fait référence concerne le *casus belli* de l'invasion mongole sur les terres du Khwārezmshāh. Si plusieurs versions existent, elles s'accordent pour la plupart sur la question d'une caravane de marchands sous protection mongole étant

¹²² IBN AL-ATHIR, Tome 3 : *The Ayyūbids after Saladin and the Mongol menace. The years 589-629/1193-1231*, éd. RICHARDS Donald Sidney, Aldershot : Hants, Burlington : Vt., Ashgate, 2008.

¹²³ Lecture incertaine.

¹²⁴ MOHAMMED EN-NESAWI, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankobirti*, éd. HOUDAS Octave, Paris, Ernest Leroux, 1895, *Chapitre XI - Le sultan, avant son départ pour l'Iraq, institue certaines choses que comportent l'autorité et l'étiquette*.

¹²⁵ KUMAR Sunil, *The Emergence of the Delhi Sultanate, 1192-1286*, New Delhi, Permanent Black et Orient Longman (dis.), 2007, p. 188-191.

¹²⁶ IBN AL-ATHIR, Tome 3 : *The Ayyūbids after Saladin and the Mongol menace. The years 589-629/1193-1231*, éd. RICHARDS Donald Sidney, Aldershot : Hants, Burlington : Vt., Ashgate, 2008, p. 205.

spoliée et massacrée sur les terres du Khwārezmshāh par un officiel. Al-Nasāwi remet la faute sur le dos du gouverneur d'Otrar où la caravane est arrêtée, un certain Imāl-Khān, fils de l'oncle maternel de Muhammad ibn Tekesh. Ce dernier fait croire que les marchands mongols sont des espions, ce qu'ils étaient sûrement comme toute bonne caravane marchande envoyée par un souverain, et il obtient ainsi l'autorisation de les arrêter. Il s'empare de leurs richesses et on perd alors la trace des négociants. Gengis Khan demande alors qu'on lui livre Imāl-Khān, mais Muhammad ibn Tekesh ne peut accepter, le gouverneur étant du même groupe ethnique que la plupart de ses *'amir* et soldats, tout en craignant par cet acte de reconnaître une forme de suzeraineté à Gengis Khan. Il choisit de faire exécuter les ambassadeurs¹²⁷. Djuwayni parle aussi de la spoliation des biens des marchands par le gouverneur d'Otrar, mais modifie ici l'action prise par Muhammad ibn Tekesh.

Sans réfléchir, le sultan sanctionna l'effusion de leur sang et considéra la saisie de leurs biens comme légale, ne sachant pas que sa propre vie deviendrait illégale, voire un crime¹²⁸.

Ainsi, pour l'historien écrivant au service des Mongols, le sultan n'est pas contraint au conflit mais le choisit en ne considérant pas sérieusement les Mongols comme une véritable menace. On sait cependant que les contacts entre les deux cours existent, et que Muhammad ibn Tekesh, en grand souverain et chef de guerre est parfaitement conscient de la puissance des Mongols et Gengis Khan connaît lui-aussi l'importance du Khwārezmshāh et ne cherche pas à l'affronter. Al-Nasāwi nous parle d'un échange d'ambassades où Gengis Khan, faisant le premier pas, présente ses respects à Muhammad ibn Tekesh, lui proposant d'entretenir des relations amicales, comme dirigeants des parties occidentales et orientales de l'Asie Centrale¹²⁹.

L'entrée des Mongols au sein du monde islamique n'est donc pas le résultat de volontés impérialistes d'un peuple barbare et païen ayant comme unique but de réunir tous les

¹²⁷ MOHAMMED EN-NESAWI, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankobirti*, éd. HOUDAS Octave, Paris, Ernest Leroux, 1895.

¹²⁸ 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUWAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 79-80.

¹²⁹ S'il n'est jamais fait mention de l'Asie Centrale en tant que tel, elle reste dans l'imaginaire mongol leur lieu de vie et par conséquent le centre de leur monde, si bien que quand ils parlent d'un partage du monde entre les deux souverains, ils ont sûrement en tête un partage de l'Asie Centrale, et surtout de la grande steppe eurasiatique. MOHAMMED EN-NESAWI, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankobirti*, éd. HOUDAS Octave, Paris, Ernest Leroux, 1895, *Chapitre XIV - Des événements qui eurent lieu dans la Transoxiane après que le sultan en fut revenu*.

sédentaires du monde au sein du mode de vie nomade¹³⁰, comme le pensa pendant longtemps l'historiographie traditionnelle, mais bien le simple résultat d'ambassades échouées, de conflits personnels et de troubles politiques dépassant les simples prétentions d'un souverain de la steppe.

Sans entrer dans le détail de l'invasion mongole, al-Nasāwi explique la défaite du Khwārezmshāh comme le résultat d'une dissémination de ses troupes dans toutes les grandes villes de Transoxiane et du Turkestān, plutôt que d'attaquer avec une armée unique. Gengis Khan prend alors Otrar où se trouve Imāl-Khān et lui fait verser de l'argent fondu dans les oreilles et les yeux. Puis, afin de diviser les forces de Muhammad ibn Tekesh, il complota pour créer des tensions entre le Khwārezmshāh et sa mère, Terken Khātun, une Qiptchaq essentielle au bon maintien des forces de ces derniers, très nombreuses au sein de l'armée du Khwārezmshāh. Terken Khātun s'enfuit avec une partie des troupes, et se fait capturer et amener à la cour du souverain mongol, sans qu'on ne sache rien de son sort. Le Khwārezmshāh de son côté, après plusieurs défaites s'enfuit après la nouvelle de la prise de Bokhārā. Il meurt isolé sur une île de la Caspienne¹³¹.

Cet arrêt brutal de l'expansion des Khwārezmshāh est un avantage certain pour les *ghulām* d'al-Hind qui, s'il n'avait pas eu lieu, aurait pu être les prochaines cibles. La situation politique n'est cependant pas plus calme de leur côté. Déjà en 1206-1207, Ghiyāth al-Din s'était vu forcé, s'il voulait conserver les *ghulām* de son oncle dans son giron, d'offrir la liberté à Yilduz et Aybak. Dans le récit d'Ibn al-'Athir, les deux acceptent la liberté mais refusent les insignes royales qui leur sont offertes, rappelant qu'ils ne sont que simples esclaves¹³². Face à la puissance décroissante des Ghurides et celle ne cessant de faire pression des Khwārezmshāh, Yilduz va se rendre à Lāhor où il remporte une victoire sur Qubāṭcha mais il va être vaincu peu de temps après, en 1216, par Iltutmish qui a succédé à Aybak¹³³.

¹³⁰ D'autant plus qu'il y a de fortes chances que les Khwārezmshāh soient des nomades, ou au minimum pratiquent le nomadisme de cour et vivent plus dans des tentes que dans des cités. Pour plus d'informations, lire les travaux de Paul Juergen.

¹³¹ 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958 ; MOHAMMED EN-NESAWI, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankobirti*, éd. HOUDAS Octave, Paris, Ernest Leroux, 1895 ; IBN AL-ATHIR, Tome 3 : *The Ayyūbids after Saladin and the Mongol menace. The years 589-629/1193-1231*, éd. RICHARDS Donald Sidney, Aldershot : Hants, Burlington : Vt., Ashgate, 2008.

¹³² IBN AL-ATHIR, Tome 3 : *The Ayyūbids after Saladin and the Mongol menace. The years 589-629/1193-1231*, éd. RICHARDS Donald Sidney, Aldershot : Hants, Burlington : Vt., Ashgate, 2008, p. 117-8.

¹³³ IBN AL-ATHIR, Tome 3 : *The Ayyūbids after Saladin and the Mongol menace. The years 589-629/1193-1231*, éd. RICHARDS Donald Sidney, Aldershot : Hants, Burlington : Vt., Ashgate, 2008, p. 167 ; 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 327-8.

La division politique, l'absence de chef ghuride, la tranquillité de plusieurs États avec l'Asie Centrale et les conquêtes des Khwārezmshāh, puis des Mongols, permettent aux souverains de Delhi de se développer de leur côté, étant toujours sauvés d'une nouvelle menace à leurs frontières par une invasion extérieure, tout en repoussant ceux tenant de s'imposer sur leurs terres.

Ilutmish réunit ainsi ses confrères *ghulām* afin d'instaurer son autorité, Djuzdjani nous apprenant que ce sont eux mêmes qui le mettent au pouvoir après la mort d'Aybak. Incorporer les différents avant-postes du pouvoir ghuride au sein d'une entité politique unie est une tâche très complexe, les citadins des nouvelles colonies ayant déjà connu, pour la plupart, plusieurs décennies d'une paix relative sous la domination des autres seigneurs *ghulām*. Qui plus est, si les Ghuride puis les Khwārezmshāh avaient tous deux été stoppés dans leurs avancées par des acteurs extérieurs, les Mongols eux vont être présents pendant plusieurs siècles à venir. L'arrivée de Gengis Khan sur l'Indus en 1221 lors de sa campagne contre Muhammad ibn Tekesh isole politiquement le jeune sultanat, Ilutmish étant forcé de se reposer encore plus sur ses confrères et ses propres *ghulām*, tout en ayant l'intelligence d'équilibrer leur pouvoir avec des princes et des nobles libres ayant migré du contexte dangereux de l'Asie Centrale et de l'Afghanistan en guerre quasi-constante depuis la chute des Seljuqide. Leur arrivée, toujours accompagnée de plusieurs milliers de musulmans issus de multiples groupes sociaux, modifie profondément la composition de la population du sultanat qui peut ainsi renforcer ses villes nouvelles¹³⁴.

L'épopée de Djalāl al-Din

Si Muhammad ibn Tekesh s'enfuit et meurt en solitaire sur une île de la Caspienne, les conflits entre Khwārezmshāh et Mongols ne sont pas pour autant terminés, et leur influence sur le développement du sultanat de Delhi va prendre une nouvelle ampleur. L'acteur principal de ces nouveaux conflits est le prince khwārezmien et fils de Muhammad ibn Tekesh, Djalāl al-Din Mengü Birtī. Nous avons déjà vu plus haut qu'après la conquête des terres ghurides, ce fût lui qui fut nommé à la régence des nouvelles possessions khwārezmiennes. Cependant, il va rester aux côtés de son père pendant que son vizir va aller administrer ses terres à sa place.

¹³⁴ KUMAR Sunil et NOËL Spohie, "La communauté musulmane et les relations hindous-musulmans dans l'Inde du Nord au début du XIII^e siècle : une réévaluation politique", *Annales, Histories, Sciences Sociales*, n°2, 2005, p. 239-264, p. 251 ; GREWAL Jagtar Singh, *The State and Society in Medieval India*, NEW Delhi, Oxford University Press, coll. "History of science, philosophy, and culture in Indian civilization", 2005, p. 38.

S'il est reconnu comme le dernier des Khwārezmshāh et qu'il va prendre lui-même le titre, la question quant à sa succession directe à la mort de son père est débattue. La plupart des auteurs le considèrent comme son héritier, mais al-Nasāwi nous apprend que c'est uniquement sur son lit de mort que Muhammad ibn Tekesh le reconnaît comme son successeur alors qu'il préférerait jusque-là un autre de ses frères. Qui plus est, dès que son père meurt, Djalāl al-Din se voit dans l'obligation de fuir alors que son frère Uzlāgh Shāh tente de le faire arrêter pour se débarrasser de lui, ayant été jusque-là l'héritier présomptif de leur père. Il est probable que pour légitimer le pouvoir de son patron al-Nasāwi lui ait accordé la succession de son père par la volonté de ce dernier, mais que dans les faits, il était un membre influent trop important de la cour et que l'héritier présomptif, qui va mourir moins d'un an plus tard, ait préféré s'en débarrasser pour ne pas subir de trahison¹³⁵.

Toujours est-il que chez Ibn al-‘Athir, on le retrouve à la tête de ses possessions en Afghanistan. L'auteur nous apprend que les Mongols, ayant fini de conquérir le Khorāsān, envoie une armée à Ghazna pour faire face au prince dont l'armée n'a cessé de croître sur les débris des armées de son père, atteignant alors un effectif de soixante-mille hommes. L'affrontement entre les Mongols et Djalāl al-Din tourne en la faveur du prince musulman qui remporte la victoire. Cependant, Gengis Khan arrive avec ses armées peu de temps après, ce qui laisse supposer que Djalāl al-Din n'ait pas affronté une véritable armée mais plutôt l'avant-garde mongole. Face à un ratio de combattants le mettant en grande défaveur, Djalāl al-Din préfère la fuite par l'Indus. Cependant, le manque de navires et de ponts pour traverser force ses troupes, poussées par l'arrivée mongole, à traverser comme elles le peuvent, les sources ne s'accordant pas toutes quand à l'implication des Mongols dans une nouvelle bataille. Une grande partie de l'armée semble périr lors de cette traversée, Djalāl al-Din lui-même étant porté disparut¹³⁶.

Gengis Khan part alors en amont de l'Indus, tout en envoyant des troupes dirigées par son deuxième fils, Tchaghataï, après avoir entendu que Djalāl al-Din a survécu et qu'il a retraversé l'Indus pour enterrer ses morts, mais sa mission s'avère infructueuse. Le souverain mongol prend alors la décision d'envoyer deux *tümen*, approximativement vingt-mille guerriers pour continuer la chasse de l'autre côté de l'Indus pendant qu'il prend le chemin du retour. Nous reviendrons plus tard sur l'épopée de cette expédition, mais pour le moment, il

¹³⁵ MOHAMMED EN-NESAWI, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankobirti*, éd. HOUDAS Octave, Paris, Ernest Leroux, 1895.

¹³⁶ MOHAMMED EN-NESAWI, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankobirti*, éd. HOUDAS Octave, Paris, Ernest Leroux, 1895 ; IBN AL-ATHIR, Tome 3 : *The Ayyūbids after Saladin and the Mongol menace. The years 589-629/1193-1231*, éd. RICHARDS Donald Sidney, Aldershot : Hants, Burlington : Vt., Ashgate, 2008 p. 228-230.

est intéressant de voir que si la plupart des auteurs s'accordent pour donner son commandement à un certain Dörbei Doqshin, Rashid al-Din ajoute de son côté un second commandant, Bala Noyan des Djalayir, ce qui est par ailleurs la seule modification qu'il fait du récit de Djuwayni qu'il reprend¹³⁷.

L'arrivée imprévue de Djalāl al-Din en al-Hind le met face à plusieurs chefs locaux ayant pour la plupart des ressentiments envers sa famille. Al-Nasāwi sous-entend que par le passé des forces khwārezmiennes aient affronté le dirigeant du Salt Range, Rāna Shatra qui va alors profiter de cette opportunité pour prendre sa revanche. À la tête de six mille hommes face aux six cents de Djalāl al-Din, il est vaincu et tué dans la bataille. Peu de temps après, le reste de l'armée khwārezmienne rejoint Djalāl al-Din qui se trouve alors à la tête de trois à quatre mille hommes¹³⁸.

Djalāl al-Din commence alors à s'installer au Pandjāb, installation qui est montrée par les échanges diplomatiques qu'il entretient avec ses voisins, et qui est justifiée car les terres qu'il prend étaient déjà dans le giron plus ou moins affirmé des Khwārezmshāh. Il reçoit tout d'abord des présents d'un lieutenant de Qubātcha, Qamar al-Din Kurramāni afin d'acheter son immunité, et il entre aussi en contact avec le souverain des Khokhar, Sankin, et prend sa fille en mariage, le souverain lui envoyant aussi comme pupille son fils à la tête d'une armée, Djalāl al-Din lui conférant le titre de *Qutlugh-Khan*¹³⁹.

Il est alors bon d'expliquer ici que les récits concernant l'épopée de Djalāl al-Din en al-Hind sont très brouillons pour la plupart, surtout quant à la chronologie des événements qui mène au conflit entre lui et Qubātcha. Si les relations entre les deux semblent cordiales au début, Qubātcha renvoyant des réfugiés qu'il avait accueilli à sa cour, la situation finit par se détériorer et éclate en un conflit ouvert. Pour Djuwayni, c'est son nouveau beau-père qui pousse Djalāl al-Din au conflit, étant lui-même un ennemi de Qubātcha et c'est à l'issue de cette victoire que les migrants sont rendus à Djalāl al-Din, là où pour al-Nasāwi, le retour des migrants a lieu en premier et durant ce dernier, Qubātcha fait tuer le vizir de Djalāl al-Din, Shams al-Molk Shihāb al-Din après qu'il lui ait révélé plusieurs secrets d'État pendant son séjour à sa cour. C'est quand des *'amir* dissidents de son frère rejoignent Djalāl al-Din que les conflits commencent. Qubātcha, alors qu'il est soutenu par une petite armée d'Iltutmish, subit

¹³⁷ JACKSON Peter, "Jalāl al-Dīn, the Mongols, and the Khwarazmian Conquest of the Panjāb and Sind", *Iran*, vol. 28, 1990, p. 45-44, p. 48 ; RASHID AL-DIN TABIB, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler, M., Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 183.

¹³⁸ JACKSON Peter, "Jalāl al-Dīn, the Mongols, and the Khwarazmian Conquest of the Panjāb and Sind", *Iran*, vol. 28, 1990, p. 45-44, p. 49-50.

¹³⁹ *Loc cit* ; 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 414.

une violente défaite et s'enfuit à la cour de Delhi, tandis que Djalāl al-Din s'empare de ses terres et maintient les seigneurs locaux au pouvoir, et ce jusqu'à un chef hindu soumis à Iltutmish qui le reconnaît comme suzerain¹⁴⁰.

L'implication d'Iltutmish dans les combats est assez floue, peu d'auteurs en faisant véritablement mention, d'autres racontant que le souverain de Delhi mène lui-même l'armée. Son rôle devient plus important après cette victoire de Djalāl al-Din, quand le prince apprend l'arrivée de l'armée mongole. Il va chercher l'asile chez Iltutmish en lui proposant une alliance contre les Mongols, mais ce dernier ne veut pas risquer son tout jeune État et fait exécuter les envoyés de Djalāl al-Din, ce dernier repartant alors vers le Pandjāb après que les Mongols aient fait demi-tour en apprenant la fuite du prince dans des régions étant hors de leur portée et dans lesquelles ils n'ont aucune envie de s'aventurer¹⁴¹.

La question des relations diplomatiques entre Djalāl al-Din et Iltutmish est elle-aussi loin d'être évidente, puisque ni al-Nasāwi ni Djuzdjani n'en parle, le premier ne voulant sûrement pas montrer son patron comme suppliant de l'aide et le second faire passer Iltutmish pour un souverain refusant l'aide à un confrère musulman face aux Mongols païens qui jouent un rôle important dans la dialectique politique du sultanat¹⁴².

Djalāl al-Din parvient alors à maintenir son autorité dans le Pandjāb et le Sindh, Qubācha lui payant un tribut, de même que son fils qui régnait en maître à Lāhor qu'il confirme dans ses positions en échange d'un tribut. Djalāl al-Din prend alors de plus en plus d'importance, mais se retrouve bientôt dans une impasse, avec la nouvelle que les Mongols sont à nouveau à sa poursuite, pendant que de Delhi Iltutmish s'avance vers lui à la tête d'une puissante armée. La question du conflit est là-aussi débattue, Djuwayni ne parlant pas d'affrontement alors qu'al-Nasāwi mentionne un combat entre l'avant-garde khwārezmienne et l'armée d'Iltutmish. Des négociations sont néanmoins prises entre les deux souverains pour la mise en place d'un armistice, Iltutmish proposant même la main d'une de ses filles à Djalāl al-Din, mais ce dernier refuse. Réunissant ses *'amir*, Djalāl al-Din prend alors la décision de quitter l'al-Hind pour aller affronter son frère Ghiyāth al-Din Pirshāh, en Azerbaïdjan,

¹⁴⁰ 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 413-417, MOHAMMED EN-NESAWI, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankobirti*, éd. HOUDAS Octave, Paris, Ernest Leroux, 1895.

¹⁴¹ JACKSON Peter, "Jalāl al-Dīn, the Mongols, and the Khwarazmian Conquest of the Panjāb and Sind", *Iran*, vol. 28, 1990, p. 45-44, p. 50.

¹⁴² *Loc cit.*

laissant une partie de ses troupes derrière lui pour sécuriser ses possessions, dirigées par les ‘*amir* lui conseillant d’aller affronter Iltutmish et les Mongols¹⁴³.

Nous ne reviendrons pas ici sur le reste et la fin de la vie de Djalāl al-Din, qui va continuer d’affronter les Mongols jusqu’à une défaite finale menant à sa mort, tué par un simple soldat alors qu’il est seul en 1231. La majeure partie de son domaine en Afghanistan et en al-Hind va être conquis par les Mongols, en 1226, quand Djuzdjani est forcé d’émigrer en Inde, puis en 1228 plusieurs ‘*amir* de Ghur fuient à la cour de Qubātcha qui est lui-même renversé par Iltutmish la même année, les dernières traces du pouvoir khwārezmien étant chassées en 1229-1230¹⁴⁴.

Simple anecdote qui est donnée par Djuwayni mais qui est particulièrement intéressante quand à la manière des Mongols de traiter les membres des lignées soumise, quand le chef mongol Tchormaghan, sur lequel nous reviendrons, capture le harem de Djalāl al-Din, il récupère une de ses filles, âgée de deux ans et appelée Terken¹⁴⁵. Cette dernière va être envoyée à la cour d’Ögödei et plus tard, quand Hülegü va partir pour la Perse, la jeune Terken l’accompagne pour qu’il la marie à qui le méritera. Elle finit par épouser le fils du seigneur de Mossoul, un mariage effectué selon les pratiques musulmanes et mongoles, Terken recevant une dot pour qu’elle puisse se marier en 1257-1258¹⁴⁶.

En al-Hind, le véritable vainqueur de l’épopée de Djalāl al-Din est Iltutmish. D’un côté, son seul véritable opposant Qubātcha, autre *ghulām* de Mu’izz al-Din pouvant prétendre à la succession ghuride et la domination de la plaine indo-gangétique, a été grandement affaibli. De l’autre Iltutmish apparaît comme ayant réussi à repousser l’invasion de l’ennemi héréditaire des Ghuride, sans pour autant que ce fait soit mis en avant dans l’historiographie du sultanat, Djuzdjani ne parlant que très peu de Djalāl al-Din, la possibilité qu’Iltutmish se refuse à l’aider face aux Mongols faisant sûrement tâche dans le discours politique de sauveur de l’Islam que veulent porter les sulans de Delhi.

Mais la puissance d’Iltutmish se voit surtout quand il va pouvoir profiter d’un avantage que son prédécesseur Aybak et ses collègues *ghulām* ne possèdent pas. Le dimanche

¹⁴³ JACKSON Peter, “Jalāl al-Dīn, the Mongols, and the Khwarazmian Conquest of the Panjāb and Sind”, *Iran*, vol. 28, 1990, p. 45-44, p. 51 ; MOHAMMED EN-NESAWI, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankobirti*, éd. HOUDAS Octave, Paris, Ernest Leroux, 1895, *Chapitre XL - Des évènements qui suivirent la victoire remportée sur Qubadja par Djalal al-Din et de ce qui eut lieu jusqu’à son départ de l’Inde entre ce prince et Shams al-Din iltutmish*, IBN AL-ATHIR, Tome 3 : *The Ayyūbids after Saladin and the Mongol menace. The years 589-629/1193-1231*, éd. RICHARDS Donald Sidney, Aldershot : Vt., Ashgate, 2008, p. 291.

¹⁴⁴ JACKSON Peter, “Jalāl al-Dīn, the Mongols, and the Khwarazmian Conquest of the Panjāb and Sind”, *Iran*, vol. 28, 1990, p. 45-44, p. 52.

¹⁴⁵ Il est probable qu’elle soit la fille de l’épouse que Djalāl al-Din a eu en Inde chez les Khokhar.

¹⁴⁶ ‘ALA’ AL-DIN ‘ATA’ MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 468.

18 Février 1229¹⁴⁷, des envoyés en provenance de la cour du calife al-Mustansir (r. 1226-1242) lui apportent le diplôme d'investiture du sultanat¹⁴⁸. L'al-Hind est désormais officiellement reconnu comme une partie du monde musulman par le calife qui tente de se l'approprier nominativement, d'autant plus à une époque où Djalāl al-Din est toujours en vie et représente une menace potentielle pour le califat, son père Muhammad ibn Tekesh ayant affronté le calife par le passé. Cette nomination va grandement servir Iltutmish qui devient officiellement la première puissance musulmane de l'al-Hind et le défenseur de l'Islam. Si Aybak avait lui-aussi été nommé sultan, c'était des mains de Mu'izz al-Din, un autre sultan, là où Iltutmish reçoit l'investiture du calife, un calife qui va bientôt disparaître, renforçant encore plus le discours du sultanat de protecteur du *Dār al-'Islām*.

L'opposition entre les deux puissances

Le Sultanat de Delhi et l'État Mongol sont désormais en contact, mais les discours politiques de chaque camp sur l'autre sont très inégaux. Côté mongol, si l'al-Hind peut être une terre intéressante à soumettre dans une volonté expansionniste et un discours "impérialiste", aucune véritable tentative d'invasion ne voit le jour.

Le passage de Gengis Khan sur les rives de l'Indus est suivi, comme nous l'avons mentionné plus tôt, d'une expédition lancée à la poursuite de Djalāl al-Din, dirigée par Dörbei Doqshin. Ce dernier n'avance cependant pas profondément au sein de l'al-Hind. Il prend la forteresse de Nandanā avant de se tourner vers Multān devant laquelle il met le siège, mais les trops grandes chaleurs le forcent à rebrousser chemin, non sans piller les alentours de Multān et de Lāhor. Cette expédition en elle-même est intéressante car la ville de Multān n'est pas directement reliée à Djalāl al-Din, pour qui les Mongols sont entrés en al-Hind. Il est probable que cette dernière, soumise à Qubāṭcha, ait plutôt représenté un point considéré comme plus intéressant que les possessions du prince fuyant toujours plus loin vers le Gange. Multān est déjà très riche et un des centres névralgiques de la région, en faisant une destination logique pour la recherche d'une soumission affirmant l'expansion de l'État mongol, là où Lāhor, située non loin, est elle aussi importante puisqu'ayant été l'un des centres du pouvoir d'Aybak, bien plus que ne l'était Delhi. Enfin, on se rend aussi compte que le climat de l'al-Hind est très fortement opposé au mode de vie mongol, préférant les

¹⁴⁷ 22 Rabi al-'Awwal 626.

¹⁴⁸ MINHAI SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāṣirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., 1970, p. 616.

altitudes plus fraîches et clémentes pour les troupeaux qu'ils possèdent encore en très grand nombre, et dès que le temps se réchauffe, Dörbei Doqshin préfère rentrer auprès de Gengis Khan, sans que ce dernier n'a l'air dans les sources de lui en tenir rigueur¹⁴⁹. On peut ainsi supposer qu'une conquête massive de l'al-Hind n'est jamais envisagée alors.

Si aucune entreprise d'invasion n'est mise en chantier, les relations ne sont pas pour autant pacifiques, des raids étant lancés à plusieurs reprises par les Mongols, débouchant finalement à de véritables entreprises de domination militaire. Nous n'usons pas ici le terme de conquête car dans la pensée mongole, nous le voyons plus attaché aux grandes expéditions lancées sur ordre du khan et regroupant des princes dirigeant l'armée.

En 1241, Lāhor est prise par les Mongols, puis en 1245-1246, c'est au tour d'Utch. À ce propos, Djuzdjani raconte :

Au mois de Rajab de cette même année [643/1245-1246], on reçut les nouvelles des provinces supérieures d'une armée d'infidèles mongols qui s'était avancée vers Utch, et dont le chef était le maudit Mangutah¹⁵⁰. Le sultan 'Ala al-Din Mas'ud Shah, dans le but de repousser les forces mongoles, rassembla les troupes de l'Islam de divers endroits. À leur arrivée sur les bords du Biah, les infidèles se retirèrent devant Utch et le succès fût acquis¹⁵¹.

Les Mongols poursuivent leurs offensives et en 1257 ils abattent les défenses de Multān. Ces différentes campagnes, si elles représentent une manière relativement simple de s'enrichir, servent avant tout à rechercher la loyauté des principautés indépendantes de la frontière. En effet, cette frontière n'est pas une ligne de démarcation tracée au sol, mais une zone où les pouvoirs centralisés des États perdent en influence au profit d'autorités locales par lesquelles les États en question vont tenter d'être reconnus. On se retrouve alors face à un processus complémentaire des deux côtés d'une volonté d'enraciner la puissance étatique dans une région où les puissances nouvellement arrivées vont alors bien plus se rapprocher que ne veulent le montrer les sources¹⁵².

¹⁴⁹ 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 141-142.

¹⁵⁰ L'auteur par ici sûrement de Möngke, mais ce dernier n'est pas encore Khan, et on a aucune trace prouvant qu'il est jamais posé le pied en al-Hind, laissant supposer à une extrapolation de l'auteur afin de renforcer le côté dramatique de l'invasion et la puissance de Balban qui s'y oppose.

¹⁵¹ MINHAJ SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāsirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., 1970, p. 667-668.

¹⁵² MAZUMDER Dipanjan, "Rethinking the Mongol-Sultanate 'Frontier' (1241-1327)", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 76, 2015, p. 207-213, p. 208.

Ainsi, le prince Djalāl al-Din Mas'ud Shāh, frère du sultan Nāsr al-Din Mahmud, fuit l'al-Hind en 1248 pour des raisons occultées par Djuzdjani. Cependant, on le retrouve dans les sources mongoles et chez le franciscain Guillaume de Rubrouck, arrivant à la cour de Möngke qui va envoyer un commandant nomadisant non loin du sultanat, Sali Noyan, pour mettre Djalāl al-Din Mas'ud Shāh à la tête d'un État-client qu'il doit lui tailler. Avec l'aide des Kurt d'Herāt, Sali Noyan installe alors le prince entre Lāhor, Kundjāh et Sudhrā en 1251-1252¹⁵³.

On retrouve aussi le cousin de Balban, Shir Khān qui, dans des conflits autour de la domination d'Utch, va s'exiler lui-aussi à la cour de Möngke, Djuzdjani mentionnant cette fois l'évènement, racontant qu'il en revient avec les honneurs, voulant alors surement parler d'un *tamgha*, un sceau impérial reconnaissant le paiement d'une dette, et la *paīza*, lui permettant de se déplacer comme il l'entend au sein des terres sous domination mongole. L'offre de *tamgha* s'est déjà vue à de nombreuses reprises, que ce soit à des souverains comme le roi de Cilicie Hethum I^{er} (1226-1269) qui accepte de payer un tribut à Güyük en 1242, ou bien des membres influents du gouvernement comme Bahā' al-Din Muhammad Djuwayni¹⁵⁴, père des deux frères Djuwayni qui, après avoir été un officiel de Djalāl al-Din Mengü Birtı, reçoit *paīza* et *tamgha* le confirmant comme un membre important du pouvoir mongol dans le Khorāsān. L'autorisation de voyage au sein du domaine mongol va aussi être offert, entre de nombreux autres, aux marchands de Lāhor¹⁵⁵.

Inversement, après une attaque des Mongols, chassant le Qarlugh Sayf al-Din al-Hasan dont le domaine servait de zone tampon avec le sultanat, son fils Nāsr al-Din Muhammad va trouver refuge à Delhi auprès de Raziya al-Din (r. 1236-1240), et cette dernière va lui offrir la ville de Barran dans le Rajastān¹⁵⁶.

Si une frontière en elle-même ne peut donc pas être tracée sur une carte, on peut parler d'une zone frontalière où les pouvoirs des deux États se fondent en une puissance politique prêtant allégeance un coup à l'un, un coup à l'autre, tout du moins pour les plus puissant d'entre eux comme les Kurt, les villes de Lāhor et Multān, formant alors le centre de cette zone frontalière et étant bien plus contrôlés par le pouvoir central.

¹⁵³ MAZUMDER Dipanjan, "Rethinking the Mongol-Sultanate 'Frontier' (1241-1327)", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 76, 2015, p. 207-213, p. 208-209.

¹⁵⁴ Bahā' al-Dīn Muḥammad Djuwaynī - بهاء الدين محمد جوينی [persan].

¹⁵⁵ MAZUMDER Dipanjan, "Rethinking the Mongol-Sultanate 'Frontier' (1241-1327)", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 76, 2015, p. 207-213, p. 210.

¹⁵⁶ MINHAJ SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāsirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., 1970, p. 1129.

On peut néanmoins remarquer dans l'historiographie plus tardive de l'*Ulus* d'Hülegü une importance marquée pour l'histoire de l'al-Hind. Ainsi, Rashid al-Din fait de Gengis Khan un descendant d'une des dynasties légendaires d'Inde, et il montre un intérêt tout particulier à l'histoire de Siddhārtha Gautāmā, le premier Bouddha, tentant d'assimiler le bouddhisme, très pratiqué dans les différentes cours mongoles, à l'islam via la question des anges et des prophéties¹⁵⁷.

L'espace frontalier entre le Sultanat et les Mongols est marqué par des différences culturelles et politiques, mais les populations locales sont identiques. Ces changements d'alliances des Turks pour les Mongols est sûrement marqué par la mort d'Iltutmish, ce dernier maintenant le pouvoir d'une main de fer. Après lui, aucun sultan ne parvient à conserver la même autorité jusqu'à Balban et les *'amir* mécontents vont alors plus facilement se tourner de l'autre côté de l'Indus. Du côté mongol, c'est le déclin de l'unité de l'État et les conflits internes des différentes lignées, aussi bien entre elles qu'avec les groupes leur étant subordonnés qui va pousser certains d'entre eux à aller chercher une herbe plus verte sous les sultans de Delhi¹⁵⁸. La zone frontalière est alors le lieu de nombreux mouvements de populations, auxquels s'ajoutent aussi les marchands et leurs longues caravanes.

Cependant, l'historiographie du sultanat ne va presque jamais reconnaître l'influence et l'attrait mongol sur le sultanat. Au contraire, l'État païen s'en prenant aux terres de l'Islam va renforcer le message politique du sultan dirigeant ce qui va devenir dans leurs discours le dernier rempart contre la fin du *Dār al-'Islām*.

Les sultans passent ainsi une grande partie de leur temps à tenter de préserver leur frontière et leur pouvoir intact, risquant à tout moment d'être remplacés par des prétendants au trône, la succession d'Iltutmish devant attendre dix ans pour qu'un sultan règne de plus de quatre ans. Même pour les dynasties qui vont suivre, c'est l'affrontement et la victoire face aux Mongols qui marque souvent la force d'un sultan, nécessaire pour s'imposer à la tête de l'État¹⁵⁹.

Les Mongols prennent alors une fonction d'examen pour le Sultan. S'il veut défendre l'Islam, il se doit de pouvoir faire face à ceux qui viennent le punir. En effet, Djuzdjani voit dans l'arrivée des Mongols un châtement divin servant à punir des musulmans ayant perdu toute conviction morale, critiquant aisément les Tādjik, nom donné alors pour désigner les

¹⁵⁷ GHIASIAN Mohamad Reza, "Images of the Peoples of the World Encountered by the Mongols in the *Jami' al-tawarikh*", *Journal of the British Institute of Persian Studies*, vol. 57, 2019, p. 1-12.

¹⁵⁸ KUMAR Sunil, "The Ignored Elites : Turks, Mongols and a Persian Secretarial Class in the Early Delhi Sultanate", *Modern Asian Studies*, vol. 43, n°1, 2009, p. 45-77, p. 47-48.

¹⁵⁹ OJHA Archana, "Impact of the Mongol Invasions on the Delhi Sultanate", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 52, 1991, p. 245-248.

musulmans de Perse et d'Asie Centrale, là où les Mongols les attaqueraient car ils méprisent leur corruption morale. La frontière entre les Tādjik, dont Djuzdjani et les différents sultans de Delhi font partie, et les Mongols est donc clairement marqué, tout en montrant ces derniers comme un rappel de Dieu forçant les musulmans à retrouver leur vertus morales¹⁶⁰. Sans entrer dans les origines débattables de l'expression, les Mongols sont vus par Djuzdjani comme le "Fléau de Dieu", de la même manière qu'Isidore de Séville voyait les Huns au VII^e siècle.

Cette conception religieuse de l'arrivée mongole peut aussi se retrouver chez 'Isāmi qui affirme que les conflits avec les Mongols, et notamment le prince Tārmāshirin ne prennent fin que parce que Muhammad ibn Tughluq montre un profond respect à la mémoire du fondateur de l'ordre Sufi Tchishti, accomplissant un pèlerinage sur sa tombe à Ajmer après qu'il eut vaincu et repoussé les Mongols¹⁶¹.

Le sultan justifie et légitime son pouvoir en menant le *djihād*. Si ce dernier est à l'origine à entreprendre au rang individuel, le sultan l'effectue au rang collectif dans la défense d'un Islam menacé, faisant ainsi du *djihād* l'obligation de tous¹⁶².

Qui plus est, le sultan ne bénéficiant pas du contexte fortement religieux propre au calife, il peut se permettre d'agir en-dehors des traditions religieuses afin de préserver l'Islam. Reprenant l'idée d'une dégradation morale des musulmans, Barani développe que le sultan se doit même de diminuer les lois de la *shari'a*, surtout autour de la boisson, de la prostitution ou du jeu, voyant dans ces interdictions une source futile de troubles. Par cette idée, l'auteur affirme que le sultan vit et agit en dehors de la *shari'a*, se devant de la limiter afin de la préserver. Barani va même plus loin dans cette opinion de la fonction de sultan, déniait l'origine divine même du sultan, précisant que Djalāl al-Din Firuz Khaldji (r. 1290-1296) ne prend le pouvoir que grâce à sa capacité à éliminer et à récompenser les bonnes personnes, pouvant ainsi s'affirmer parmi les siens et conquérir le pouvoir¹⁶³.

L'obtention du titre de sultan par Iltutmish et les relations avec un ennemi toujours menaçant pour l'Islam aux frontières sert donc doublement le discours politique des premiers sultans. Ce discours va gagner une nouvelle strate avec la prise du pouvoir de Balban qui adopte les principes étatiques perses préislamiques, s'appuyant pour cela sur les lettrés

¹⁶⁰ MAZUMDER Dipanjan, "Rethinking the Mongol-Sultanate 'Frontier' (1241-1327)", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 76, 2015, p. 207-213, p. 207.

¹⁶¹ EATON Richard M., "Temple Desecration and Indo-Muslim States", *Journal of Islamic Studies*, vol. 11, n°3, 2000, p. 283-319, p. 290.

¹⁶² MAZZOLI-GUINTARD Chritsine, *Gouverner en terre d'Islam, X^e-XV^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 250-251.

¹⁶³ ALI M. Athar, "Theories of Sovereignty in Islamic Thought in India", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 43, 1982, p. 813-822.

persans dont le nombre n'a cessé d'augmenter et qui forment désormais une part importante, voire la plus importante, du gouvernement¹⁶⁴.

Cette domination va par ailleurs s'affirmer aussi en opposition aux autres puissances païennes. Car si les Mongols restent puissants et menaçants au nord et à l'ouest, l'est et le sud sont aussi des lieux d'affrontements violents. Le Sultanat ne se construit donc pas uniquement en opposition aux Mongols, mais aussi face aux souverains hindus et bouddhistes, tout en se reposant sur un pouvoir recentré sur lui-même¹⁶⁵. Qui plus est, on remarque chez Djuzdjani que le mal que représente les Mongols n'est pas un mal personnel, certaines de leurs qualités étant appréciées, mais plus général, comme le montre le discours mélioratif qu'il utilise quand il parle de la conversion de Berke (r. 1257-1266)¹⁶⁶.

Les questions que nous venons de traiter nous permettent de questionner les définitions impérialistes qu'on accorde aux "empires", des États voulant toujours dominer plus de peuples et de territoires. Cependant, que ce soit dans le cas du sultanat qui s'étend en se reposant sur des prétentions religieuses qui ne servent qu'à justifier une réalité d'héritage politique, ou bien dans celui des Mongols qui justifient leur conquête en réponse à des conflits diplomatiques dégénéral, la vision d'une volonté d'expansion propre au gouvernement est très partielle. Si les Mongols affirment vouloir dominer tout les peuples de la steppe et les Turks de Delhi vouloir étendre et protéger les terres de l'Islam, ces prétentions se traduisent et s'expriment au travers de variations politiques et personnelles. Le pouvoir n'apparaît pas mais se construit sous l'influence d'événements aussi bien internes qu'externes. Par ailleurs, nous voyons aussi que loin des idées d'une invasion mongole militaire et violente, ces derniers vont plutôt avoir tendance à se reposer sur un appareil diplomatique puissant leur permettant de se reposer sur des pouvoirs locaux permettant de voir les limites géopolitiques de ces deux États en plein construction.

¹⁶⁴ GREWAL Jagtar Singh, *The State and Society in Medieval India*, New Delhi, Oxford University Press, coll. "History of science, philosophy, and culture in Indian civilization", 2005.

¹⁶⁵ Nous ne parlons pas ici d'une centralisation du pouvoir, mais plus d'un fait flou et subtil voulant que le Sultanat, comme tout autre entité politique, ne se construit pas uniquement par rapport à ses voisins mais aussi par rapport à elle-même, en se basant sur des principes et un contexte lui étant propres.

¹⁶⁶ MINHAJ SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāṣirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., 1970.

L'établissement administratif

Une question qu'il est intéressant, voire fondamental, de se poser dans notre étude est celle de la temporalité de la construction de l'État. Apparaît-il lors de la conquête ou lors de la mise en place d'un gouvernement centralisé enclenchant l'Âge d'Or khaldunien ? Nous avons dans les faits déjà répondu à cette question. L'État n'apparaît comme tel que quand tous les éléments lui étant requis, soit un peuple et un gouvernement, sont réunis, or, pour que l'un apparaisse, l'autre est nécessaire et par conséquent, il n'existe pas d'État où les conquêtes précèdent la mise en place d'un gouvernement dynastique. Les Mongols bénéficient d'un gouvernement avant même 1206 et la prise du titre de Gengis Khan par Temüjin, et le Sultanat de Delhi se repose sur des principes gouvernementaux existant déjà sous les Ghuride et au sein du monde musulman. Il devient alors plus pertinent de se pencher sur l'évolution que connaissent ces deux entités constitutives de l'État au fil du temps.

Les déplacements et migrations

Nous avons déjà mentionné à plusieurs reprises des migrations de masse effectuées dans le courant du XIII^e siècle, poussées en majeure partie par l'arrivée des Mongols. Sunil Kumar, lui, fait remonter ce mouvement migratoire à l'époque de délitement du pouvoir ghuride. Commenant en 1215, les mouvements de populations réfugiées prennent doucement en importance jusqu'aux années 1220. Ces populations, à l'inverse des *ghulām* forcés à quitter leur terre natale pour l'al-Hind, sont composées pour la plupart d'hommes libres, souvent des artisans, des savants et des lettrés pouvant se permettre de déplacer leur lieu de vie à l'inverse des paysans dont la vie repose sur la terre¹⁶⁷. Ainsi, c'est avant tout une population urbaine qui se déplace, non pas pour éviter le massacre par les forces mongoles, quand bien même leur réputation ait pu motiver leur départ, mais sûrement plus pour se rendre dans des zones où un pouvoir politique musulman fort était en train de se construire à l'inverse de leurs terres d'origine soumises à des conflits entre puissances pouvant avoir des effets très néfastes sur leurs affaires.

On peut en effet le supposer quand on voit que des hommes de lettres avaient déjà migré vers l'al-Hind avant même l'arrivée des Mongols. Le cas le plus intéressant est celui d'Hasan Nezāmi, quittant sa ville de Nishābur quand cette dernière se trouve au centre des

¹⁶⁷ MAZUMDER Dipanjan, "Royal Bodies and Loyal Slaves", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 78, 2017, p. 282-289.

conflits entre Ghuride et Khwārezmshāh. Ce départ n'est pas pour autant vécu comme une étape agréable. Hasan Nezāmi ne cesse se lamenter du mal du pays qu'il ressent, allant jusqu'à assimiler son exil à la mort¹⁶⁸.

Nombreux sont les lettrés immigrés qui vont parler de cette idée d'une véritable mort sociale qu'ils ressentent. Même pour les individus d'origine libre, l'exil plus ou moins forcé est une expérience à la symbolique horrible et honteuse, à laquelle va s'ajouter une diabolisation quasi-constante de la société d'accueil, sûrement le résultat d'une tentative de négociation personnelle avec l'idée d'un nouveau lieu de vie¹⁶⁹.

Néanmoins, les lettrés écrivant les œuvres que nous étudions aujourd'hui ne souffrent pas tant de cette mort sociale puisqu'ils entrent au service des sultans et sont par conséquent des proches du pouvoir bénéficiant de moyens qui sont parfois même supérieurs à ceux qu'ils avaient avant leur départ. Toutefois, ces quelques lettrés sont loins d'être les seuls à immigrer vers l'al-Hind, et si leurs sorts furent agréables, il est aussi possible qu'ils aient vu leurs camarades et confrères n'ayant pas pu s'affilier à l'élite militaire turke se retrouver dans des situations plus "complexes" que les leurs. Il ne faut tout de même pas oublier qu'en temps qu'hommes de lettres, ces immigrés possédaient des ressources, et sûrement des connexions nécessaires à leur installation, comme le montre l'exemple d'Ibn Battuta qui nous prouve l'existence d'un réseau de connaissances étendues entre des membres de l'élite lettrée et religieuse. Mais il est aussi possible que, s'installant au sein d'une terre construisant encore en partie sa place au sein du monde musulman, les immigrés n'ayant pu s'adjoindre au pouvoir sultanal se soient retrouvés dans des positions plus précaires que celles qu'ils possédaient avant leur départ, motivant alors chez ceux s'en étant mieux sorti de diaboliser le lieu les ayant accueilli.

Cette nouvelle population urbaine sert aussi grandement au développement des nouvelles villes sous l'autorité du sultanat. Lāhor ayant été une des villes les plus importantes de l'al-Hind musulman depuis le règne ghaznawide, elle devient logiquement la première capitale du sultanat, Aybak s'y établissant. C'est le coup d'État entrepris par Iltutmish à la mort de ce dernier, après qu'il se soit débarrassé de son fils Ārām Shāh qui place la nouvelle capitale à Delhi, là où Iltutmish a accompli sa prise du pouvoir, ayant reçu des terres près de cette dernière sous le règne d'Aybak. Il est aussi possible que ce déplacement de la capitale de quatre-cent kilomètres vers le sud-est, plus au centre de l'al-Hind vienne de deux volontés

¹⁶⁸ MAZUMDER Dipanjan, "Royal Bodies and Loyal Slaves", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 78, 2017, p. 282-289.

¹⁶⁹ *Ibid.*

politiques conjointes, premièrement de diminuer la distance vers les terres soumises le long du Gange jusqu'au Bengāl et ainsi mieux les contrôler, une volonté pouvant aussi se retrouver dans l'expédition qu'il y lance en 1225, tout en s'éloignant volontairement de la zone frontalière avec les Mongols. La ville de Delhi connaît alors une expansion, favorisée par l'afflux quasi-constant d'immigrés étant donc des spécialistes urbains. On remarque par ailleurs que chaque nouvelle extension de la ville va se faire lors d'un changement de lignée au pouvoir, le nouveau souverain venant souvent avec une quantité d'immigrés qu'il loge dans une nouvelle extension de la ville, bien qu'on y trouve aussi les immigrés étant arrivés auparavant et n'ayant pas encore trouvé de place au sein des murs de la cité¹⁷⁰.

Si les immigrés arrivent donc depuis plusieurs années, les conquêtes mongoles augmentent tout de même le flot migratoire et ces derniers pratiquent aussi des politiques de déplacements de populations. Déjà pendant la guerre contre le Khwārezmshāh, des populations urbaines sont déplacées vers les terres centrales du gouvernement et on retrouve à Qaraqorum, la "capitale administrative", des quartiers regroupant des populations venant des quatre coins de l'État. La mise en place de la domination mongole s'impose alors par la déportation de populations urbaines, majoritairement des artisans et des hommes lettrés comme dans le cas du Sultanat de Delhi, mais aussi par le déplacement des élites afin de les intégrer au sein du gouvernement, via notamment l'organe du *Kheshig*, la garde entourant le khan et sur laquelle nous reviendrons plus tard. Pour le moment, contentons nous de rappeler que cette garde regroupe des représentants de la plupart des peuples soumis, aussi bien d'autres peuples de la steppe, très proches des Mongols et n'étant pas donc déplacés sur de longues distances, que de populations suivant une économie plus sédentaires et vivant alors aux marches d'un État en pleine expansion. Officiellement, un nombre assez important d'entre eux sont des otages politiques, mais dans les faits, le *kheshig* sert avant tout d'école d'assimilation pour des élites qui seront envoyées diriger des terres sédentaires par la suite¹⁷¹.

On retrouve aussi des Mongols migrant mais en dehors de l'État fondé par Gengis Khan. Des auteurs musulmans du sultanat font signe d'un afflux de réfugiés d'origine mongole dans les années 1260, probablement à la suite des violents conflits de la guerre

¹⁷⁰ FRYKENBERG Robert Eric, *Delhi Through the Ages : Essays in Urban History, Culture and Society*, Delhi, Oxford University Press, coll. "Oxford India Paperbacks", 1993, p. 18.

¹⁷¹ OJHA Archana, "Impact of the Mongol Invasions on the Delhi Sultanate", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 52, 1991, p. 245-248 ; 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958 ; BUELL Paul D. et KOLBAS Judith, "The Ethos of State and Society in the Early Mongol Empire : Chinggis Khan to Güyük", *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, n° 1/2, 2016, p. 43-64.

civile toluidé (1260-1264). Ils sont décrits comme récemment convertis à l'islam¹⁷² mais on n'est pas certains que ces conversions eurent lieu avant leur arrivée en al-Hind ou si au contraire c'est leur besoin de trouver un nouveau foyer qui les pousse à la conversion¹⁷³.

Nous reviendrons plus tard sur cette présence mongole au sein du sultanat, notamment pour parler des nouvelles lignées prenant la tête de ce dernier, mais il est déjà intéressant d'aller observer un événement prenant place à l'aube du XIV^e siècle. Quand en 1301 le sultan 'Alā' al-Din Khaldji remporte la victoire de Ranthambore, il rencontre dans le camp adverse un guerrier mongol, Mahimāsāhi qui, deux ans plus tôt, avait mené une révolte infructueuse contre le sultanat avant de fuir et d'entrer au service du souverain hindu Hammīra Deva (r. c. 1283-1301). Refusant de se rendre, il est mis à mort mais reçoit de la part du sultan une inhumation honorable par respect pour sa profonde loyauté. L'auteur hindu Vidyāpati raconte l'histoire de Mahimāsāhi et d'Hammīra dans l'*Épreuve de l'Homme* tandis que les sources persanes sont assez discrètes sur lui. On sait qu'il fait partie des nouveaux convertis venus dans les vagues migratoires après 1260, et il est souvent assimilé à un certain Muhammad Shāh, un des nouveaux convertis ayant mené une révolte en 1299¹⁷⁴.

Ainsi, on voit donc que le contexte, non pas militaire, mais instable politiquement des premières décennies du XIII^e siècle a d'abord entraîné des premières vagues migratoires apportant des éléments que vont utiliser les pouvoirs émergent, un recours à l'autre intéressant vis-à-vis de la pensée khaldunienne, surtout que ces migrants sont dans la grande majorité du milieu urbain. L'établissement des États demande alors un usage de ces migrants, qui vont rapidement jouer un rôle des plus importants au sein du gouvernement.

L'intégration administrative

La domination sur un territoire n'est jamais rien d'autre qu'une domination sur les groupes habitant le dit territoire. Par conséquent, au sein du monde musulman "urbain", l'emprise du pouvoir étatique se remarque par une administration urbaine qu'il met en place, soit directement dans le cas des capitales et de leurs villes alentours, soit par un représentant, entraînant alors sans exception une première étape d'une décentralisation nécessaire du pouvoir¹⁷⁵.

¹⁷² Le terme utilisé est celui de *naw-musulmānān*, nouveaux musulmans.

¹⁷³ JACKSON Peter, *The Mongols and the Islamic World*, New-Heaven, Yale University Press, 2017, p. 340.

¹⁷⁴ BEDNAR Michael Boris, "Mongol, Muslim, Rajput : Mahimāsāhi in Persian Texts and the Sanskrit Hammīra-Mahākāvya", *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 60, 2017, p. 585-613, p. 585-592.

¹⁷⁵ PICARD Christophe, *Le monde musulman du XI^e au XV^e siècle*, Paris, Armand Collin, coll. "Cursus", 2014, p. 97.

Dans le cas du Sultanat de Delhi, nous avons vu que la domination par des représentants se faisait soit via les *ghulām*, les compagnons de confiance, ou encore les élites locales ou religieuses conservées au pouvoir. Les grandes vagues migratoires de lettrés persans ont donc plus tendance à servir le centre de l'État dont la tête, le sultan, a souvent tendance à se méfier de ses propres représentants comme le prouve des relations très strictes et contrôlées entre dirigeant musulman et dirigés majoritairement hindu¹⁷⁶. Plusieurs factions de nobles voulant souvent en même temps le trône ou simplement la domination sur le sultan, loin de l'idée donc d'un groupe uni de *tchehelgāni*, le sultan se doit de diminuer leur pouvoir et se repose pour ça sur une nouvelle élite venue de l'étranger et n'ayant et ne pouvant avoir de prétention au sultanat. Ce fait est d'autant plus parlant qu'après Iltutmish, qui profite d'une aura et d'un pouvoir personnel suffisant pour contrôler ses contemporains, après trente ans d'une faiblesse plus ou moins relative du souverain, Balban se repose d'autant plus sur les lettrés persans qui incorporent à son discours politique des éléments propres au passé monarchique perse. Ces lettrés persans vont par ailleurs apprendre à maîtriser la langue turke du pouvoir, sans pour autant visiter les régions où elle est langue commune, un apprentissage s'affirmant comme une conséquence du besoin d'un patronage de la part du gouvernement¹⁷⁷.

Qui plus est, afin d'affirmer son pouvoir sur des puissances locales qu'il aurait intégré à l'administration de son pouvoir, le sultan va avoir tendance à s'en prendre à des représentations du pouvoir de ce dernier. Quand un souverain soumis possède un temple royal, soit un lieu de culte commun abritant une image d'un dieu d'État affilié au pouvoir régnant, ce temple est pillé, détruit, ou plus simplement renommé et consacré après le retrait de cette image. Parallèlement, des temples ne contenant aucune représentation étatique d'un souverain sont conservés, voire protégés par l'État. Quand des souverains hindu se soumettent au pouvoir sultanal, le pouvoir surveille attentivement une quelconque prétention à consacrer un temple d'une quelconque manière pouvant remettre en cause l'autorité absolue du sultan. De telles considérations expliquent sûrement pourquoi quand des officiers non-musulmans montrent des signes de sédition, le gouvernement ordonne la profanation de tout temple lui étant associé, ce qui va amener certains officiers hindus à prendre le chemin

¹⁷⁶ Si l'hindouisme ne semble pas alors représenté de véritable courant religieux unifié, on remarque tout de même de nombreuses pratiques communes qui permettent aux musulmans de les différencier des autres mouvements religieux, bouddhistes et jaïniste.

¹⁷⁷ FAROOQ AHMED Fouzia, "Trust-Based Relations in the Delhi Sultanate : Power Politics", *Journal of the Pakistan Historical Society*, vol. 67, n°1/2, 2019, p. 7-30, p. 10, 16 ; KUMAR Sunil, "The Ignored Elites : Turks, Mongols and a Persian Secretarial Class in the Early Delhi Sultanate", *Modern Asian Studies*, vol. 43, n°1, 2009, p. 45-77, p. 58.

inverse et à patronner des mosquées, sûrement afin de se rapprocher du pouvoir central, tout en empêchant ce dernier de s'en prendre à son action religieuse¹⁷⁸.

Au sein de l'État Mongol aussi une intégration administrative des populations soumises se met en place, en parallèle de l'établissement administratif d'envoyés mongols, représentants du pouvoir central. Sous Ögödei (r. 1229-1241), l'exercice de l'autorité est mis entre les mains d'un Grand Secrétariat, administré par un membre du *ksheshig*, Chincai, assisté du Khitaï Yelü Chucai, les deux poursuivant leurs carrières sous Güyük. On retrouve aussi dans cette administration originaire des terres "urbaines" de l'État dans ce que nous avons déjà mentionné du père des deux frères Djuwayni, ayant servi Seljuqide et Khwāremshāh avant d'entrer au service des Mongols. Idem, lors de l'installation d'un prince en Azerbaïdjan, Hülegü, on a aussi l'histoire d'Ibn al-Fuwati qui, né à Bagdad quatorze ans avant la prise de la ville, est réduit en esclavage avant d'être remarqué par Nāsr al-Din Tusi, membre important du gouvernement et proche d'Hülegü qui va le mettre à la tête de la bibliothèque composée au sein de l'observatoire de Marāgheh, construit par Hülegü à la demande de Nāsr al-Din Tusi. Cette nomination n'est par ailleurs pas impromptue, Ibn al-Fuwati ayant été un élève d'Ibn al-Djawzi, savant des hadith réputés. À la mort de Nāsr al-Din Tusi, Ibn al-Fuwati ira par la suite prendre la tête de la bibliothèque de la *madreseh* Mustansiriyya à Bagdad¹⁷⁹.

Cette récupération des élites lettrées et administratives locales pour les intégrer au sein du gouvernement, tout en les gardant à l'œil par des personnes fidèles, n'est pas propre au pouvoir steppique des Mongols. Si l'on se concentre sur un autre de ces pouvoirs, celui des Jin, on observe des comportements similaires. Quand Aguda (r. 1115-1123) prend le pouvoir en 1115, il s'octroie le titre de *Huangdi*¹⁸⁰ tout en conservant celui de *Bojilie*, chef de tous les Jürchen, et il va consolider son pouvoir en recrutant des Khitaï afin d'en faire des conseillers et des bureaucrates locaux. Après avoir capturé Yanjing¹⁸¹ et les territoires Liao en 1123, il y conserve l'administration khitaï¹⁸².

¹⁷⁸ EATON Richard M., "Temple Desecration and Indo-Muslim States", *Journal of Islamic Studies*, vol. 11, n°3, 2000, p. 283-319, p. 294, 303, 307.

¹⁷⁹ BUELL Paul D. et KOLBAS Judith, "The Ethos of State and Society in the Early Mongol Empire : Chinggis Khan to Güyük", *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, n°1/2, 2016, p. 43-64 ; JACKSON Peter, "Mongol Khans and Religious Allegiance ; The Problems Confronting a Minister-Historian in Ilkhanid Iran", *Iran*, vol. 47, 2009, p. 109-122, p. 109 ; KOMAROFF Linda, *Beyond the Legacy of Gengis Khan*, Leiden ; Boston, Brill, coll. "Islamic history and civilization : studies and texts", 2006, p. 11-12.

¹⁸⁰ Le terme est communément traduit par "empereur de chine", mais nous lui préférons sa consonance originelle pour ne pas extrapoler sur le pouvoir chinois à la suite de nos remarques sur la question d'empire dans l'historiographie.

¹⁸¹ Actuellement Pékin.

¹⁸² CHAN Hok-Lam, "From Tribal Chieftain to Sinitic Emperor : Leadership Contests and Succession Crises in the Jurchen-Jin State, 1115-1234", *Journal of Asian History*, vol. 33, n°2, 1999, p. 105-141, p. 113.

Si nous n'avons pas pu, dans le cadre de notre étude, nous pencher sur cette pratique au sein du "monde sinisé" sous domination mongole, nous avons néanmoins le cas très intéressant des seigneurs Kurt d'Herāt, qui prend qui plus est un rôle important dans notre étude entre État Mongol et Sultanat de Delhi car servant de véritable agents de liaison entre les deux puissances.

La dynastie trouve ses origines chez Malik Rukn al-Din Mirghini, vizir de Ghiyāth al-Din ibn Sām, et s'il ne semble jamais avoir servi les Mongols, Khwāndamir nous dit à son propos :

Puisque Malik Rukn al-Din avait proposé de se soumettre lorsque Gengis Khan envahit l'Iran, et qu'il avait rendu de bons services aux émissaires du khan conquérant du monde, Gengis Khan lui envoya un décret d'investiture pour la gouvernance du Khaysar, du Ghur et leurs dépendances¹⁸³.

Le premier souverain Kurt dont on est sûr qu'il prêta allégeance aux Mongols fût son petit-fils Malik Shams al-Din Muhammad ibn 'Abu Bakr Kurt qui, en 1245 reçoit de Güyük la direction d'Herāt et de Balkh. S'installant dans la première des deux villes, il y entreprend une politique d'attraction des savants lettrés et artistes à la recherche d'un foyer, faisant de la cité un centre important de commerce. Son implication dans la politique mongole se voit aussi lorsqu'il accompagne ces derniers dans la percée mongole au sein du sultanat en 1257, servant d'intermédiaire avec les autorités locales pour obtenir leur soumission. Il va néanmoins être dépossédé du pouvoir en 1275-1276, après qu'il ait laissé passer les armées de Baraq Khan sur les terres de l'*Ulus* d'Hülegü en 1268-1269, bien que sa dynastie perdue par la suite, toujours au service des Hülegüide¹⁸⁴.

Cette présence au sein de l'administration mongole d'une classe d'administrateurs et de lettrés persans, qui ne forment pas forcément une classe unie puisque les tensions personnelles sont toujours présentes, s'observe aussi dans le discours politique hülegüide. Reuven Amitai suppose ainsi que les souverains ne font pas le choix conscient de faire reposer une partie de leur symbolique du pouvoir sur des modèles persans préislamiques, mais que ce serait l'élite bureaucratique locale qui s'en chargerait dans leurs récits, soit pour

¹⁸³ KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M. Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 208.

¹⁸⁴ KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M. Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 208-210 ; SIDDIQUI I. H., "The Kurt Rulers of Herat : Their Role as "Liaison" between India and the Mongol Rulers of Central Asia during the 13th and 14th Centuries", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 56, 1995, p. 159-164.

justifier leur implication au sein du gouvernement mongol, ou bien pour rationaliser leur domination au sein d'une histoire perse millénaire¹⁸⁵. Cette opinion est néanmoins à contraster, les Mongols pouvant en effet lors de leur installation être plus intéressé par le paysage politique qu'ils rencontrent où dont ils héritent localement, mais en parallèle, ils entreprennent aussi des références au passé perse dans les constructions qu'ils financent comme le palais de Takht-e Sulaymān, situé sur un ancien site sassanide et décoré d'extraits du *Shāhnāme* où les souverains mongols prennent la place des héros traditionnels.

Ainsi, nous avons donc vu que les conquêtes effectuées, les terres soumises se doivent d'être administrées par le gouvernement de l'État afin que ce dernier puisse prétendre à sa domination. Pour cela, les deux puissances disposent d'un appareil administratif leur étant propre et étant assez solide pour soutenir des administrateurs autochtones, fidèles à la nouvelle puissance. Cependant, les distances entre les différentes marches et le centre du pouvoir amène à une décentralisation nécessaire du pouvoir qui permet un renforcement de ces mêmes marches. Afin de d'opposer à cette menace interne discrète, les souverains vont se reposer sur les déplacements de populations, le Sultanat bénéficiant de grandes vagues migratoires pour renforcer son pouvoir, là où les Mongols forcent des populations à se déplacer afin de diluer les identités locales au profit d'un pouvoir purement mongol. Cette intégration de nouveaux lettrés, majoritairement persans pour notre étude, va offrir aux nouveaux États les bases d'un nouveau discours politique.

¹⁸⁵ MAY Timothy M., BAIARSAÏKHAN Dashdondog et ATWOOD Christopher P., *New Approaches to Ilkhanid History*, Leiden ; Boston, Brill, coll. "Brill's inner Asian library", 2021, p. 211.

Chapitre II

Construction impériale des deux côtés de l'Indus

Quand Tchaghataï Khan divisa son royaume, il donna Manglai Suya, qui signifie “face au soleil”, à l’ancêtre d’Amir Bolaji, Ortu Böre. L’étendue orientale de ce royaume est Kuran et Tarbügür ; et la frontière nord est Issyk Kul ; et la frontière sud à Tchertchen et Sarīgh Uyghur.

Tārikh-e Rashidi, Mirza Haydar Dughlat

Au cours de cette année, la menace mongole réapparut. Certains Mongols avaient traversé la rivière Sind et étaient entrés sur le territoire impérial. Ulugh Khan et Zafar furent nommés pour l’expédition contre les Mongols avec de nombreux nobles Djālali et ‘Alā’i et une grande armée.

[...] Avec la victoire de Multān et la capture des fils de Djālāl al-Din, l’autorité d’‘Alā’ al-Din avait été considérablement renforcée. Désormais, avec la victoire contre les Mongols, elle était plus fermement établie, et son prestige et son pouvoir énormément augmenté.

Tārikh-e Firuzshāhi, Barani

L'esprit et la conception dynastique

Nous avons avancé dans notre introduction l'idée d'une dynastie comme un groupe oligarchique détenant le pouvoir au sein d'un État, que ce soit le pouvoir administratif, militaire, religieux ou économique. Son essor au sein des États est par ailleurs inévitable. Se trouve déjà au préalable une organisation réunie autour d'un ou plusieurs souverains, une organisation qui va au fur et à mesure se réduire, se solidifier, puis se développer, entourant un lignage qui lui sert de source de légitimité. Ibn Khaldun voit dans cette organisation une simple expression de la *'asabiyya*, Machiavel, une caractéristique nécessaire à l'établissement du souverain, et Polybe le résultat naturel d'une reproduction des dirigeants.

La construction d'une dynastie

Tout oligarchie se construit autour d'un tronc commun, partagé et respecté par ses différents membres dans une forme de contrat social. Dans le cas d'une dynastie, ce tronc commun est en premier temps un dirigeant, puis le lignage qui lui succède, ses frères, cousins, enfants et neveux. Cependant, la théorie qui fut longtemps mise en avant remettant la construction d'une dynastie uniquement entre les mains d'un chef charismatique, est aujourd'hui nuancée. Il est en effet important de se rappeler qu'aucun État, et par conséquent qu'aucune dynastie, ne vient remplir un vide de l'Histoire, mais sont la simple conséquence d'une continuité historique. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.

Les Mongols, conscients de cette continuité et l'héritage historique et politique qu'ils portent construisent en partie leur pouvoir autour des États steppiques les ayant précédés, Turk, Ouïghour et Khitaï, reprenant leur administration et leur volonté dynastique de soumission des "peuples des tentes de feutres". Cette volonté de se rattacher à une puissance les ayant précédé se retrouve par exemple dans le choix du site de construction de leur "capitale administrative"¹⁸⁶, à Qaraqorum, au sein de la vallée de l'Orkhon, une terre sacrée pour les Turks. Qui plus est, ils récupèrent l'alphabet ouïghour qu'ils vont réadapter à la langue mongole¹⁸⁷.

¹⁸⁶ Dans les faits, la situation politique de Qaraqorum est complexe, le terme de "ville impériale" soulignant plus sa fonction. Si elle regroupe plusieurs membres de l'administration étatique, le khan, symbole de pouvoir, n'y séjourne que très rarement.

¹⁸⁷ FAVEREAU DOUMENJOU Marie et GEEVERS Liesbeth, "The Golden Horde, the Spanish Habsburg Monarchy, and the Construction Ruling Dynasties", in VAN BERKEL Maaïke et DUINDAM Jeroen (dir.), *Prince, Pen, and Sword : Eurasian Perspectives*, Leiden, Brill, 2018, p. 458.

Ils ne sont tout de même pas un simple successeur de ces États, leur pouvoir s'affirmant avant tout comme un pouvoir nouveau tourné autour d'une figure qui gagne énormément en importance après sa mort au sein du discours politique, celle de Gengis Khan, dont le lignage est affirmé comme supérieur à celui de tous les Mongols, comme l'avance Djuwayni :

Les tribus et les clans des Mongols sont nombreux ; mais celle qui est la plus renommée aujourd'hui pour sa noblesse et sa grandeur et qui a préséance sur les autres est la tribu des Qiyat, dont l'aïeul et les ancêtres de Gengis Khan étaient les chefs et dont ils font remonter leur descendance¹⁸⁸.

Ce dernier va pendant plusieurs années renforcer son pouvoir au sein de la steppe, des événements sur lesquels les sources insistent grandement, particulièrement l'*Histoire Secrète des Mongols*, première source commandée par l'État. En février 1206, celui qui n'est encore que Temüjin, a assez d'autorité sur la steppe pour faire lever un étendard à neuf queues de cheval blanches lors d'un *quriltai*, un rassemblement des différents chefs mongols. Il reçoit alors le titre de Gengis Khan, par lequel il sera désormais connu. Selon Rashid al-Din, c'est le shaman Teb Tenggeri qui aurait suggéré ce nouveau titre à Temüjin, le terme de *Chinggis*, francisé en "Gengis" signifiant "puissant", "grand" ou "universel". La traduction du titre qui fut longtemps en vigueur est celle de "Khan Océanique". Le sous-entendu est évident, il est le dirigeant de tous, ce qui s'affirme comme césure avec ses contemporains. Son meilleur ennemi, Jamuqa, avait pris le titre turk plus commun de *Gür Khan*, To'oril, chef des Kereit et ancien protecteur de Temüjin est nommé dans les sources *Ong Khan*, une combinaison du terme de khan avec le terme chinois de *Wang*, "prince", titre qui lui avait été accordé par les Jin. Là aussi le message est clair, les Mongols ne sont les vassaux de personne et forment leur propre pouvoir¹⁸⁹.

La proposition de ce titre par un shaman¹⁹⁰ renforce dans le discours étatique une souveraineté "divine" accordé à Gengis Khan, un mandat céleste. Ce concept, qui a été utilisé

¹⁸⁸ 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 34-35.

¹⁸⁹ RASHID AL-DIN TABIB, *Classical Writings of the Islamic : World : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 144 ; FAVEREAU-DOUMENJOU Marie, *The Horde : How the Mongols Changed the World*, Cambridge, The Bellknop Press of Harvard University Press, 2021, p. 37 ; JONES Tobias, "The Objects of Loyalty in the Early Mongol Empire (Twelfth and Thirteenth Centuries)", *Iran*, 2021, p. 1-26, p. 4.

¹⁹⁰ Nous reviendrons plus tard sur la conception de chamanisme pour les cultes mongols qui reste un terme valise ne prenant pas forcément en compte la palette de significations et de possibilités du terme. Nous conservons pour le moment le terme de shaman, plus courant dans l'historiographie.

par certains historiens comme preuve de la construction de l'État dans les steppes en simple réponse aux constructions étatiques chinoises, est dans les faits aussi présent dans la conception perse du pouvoir, mais surtout la conception turke, d'où il a plus de chance de venir. La conception de la souveraineté turke soutenue par une bonne fortune est probablement parvenu jusqu'aux Mongols via les Ouïghours¹⁹¹.

Tous les pouvoirs viennent alors du khan, et sous lui des princes et princesses membres de l'*altan urugh*. Le pouvoir reste dans la tradition steppique, conservant les liens formés par les *oboq*, *uruq*, *yasun*, *ulus* et *ayimaq*, qui se construisent alors autour de plusieurs points : la fidélité au souverain légitime ; le respect des lois de ce souverain, le *törü* ; le respect du fondateur de l'État, Gengis Khan ; le respect des *yasag*, les lois émises par Gengis Khan et ses successeurs mais dont l'existence en tant que code de loi unifié et partagé par les Mongols est très débattue ; et enfin le respect par le khan du *quriltai*. Ainsi, l'établissement de l'État ne peut être éloigné de l'établissement de la lignée, cette dernière étant centrale à la conception sociale mongole¹⁹².

L'État perdure sous les successeurs de Gengis Khan, et après les règnes d'Ögödei et de son fils Güyük, sous lesquels il ne se cesse d'évoluer, il atteint sous Möngke une période de systématisation et de régularisation de l'administration et des finances. Le khan institue un système d'imposition unifié, limite le droit des princes à la collection des impôts, restreint l'usage du *yam*, le système postier traversant les terres soumises, aux voyageurs officiels, rappelle les sceaux émis depuis la mort de Gengis Khan et pousse les marchands musulmans et ouïghours à rejoindre le système des *ortaq*. L'administration fiscale est remise entre les mains d'un appareil bureaucratique, le Secrétariat Central, dont des annexes se trouvent en Cathay, Perse, Turkestân et Rus, administrant les populations sédentaires. Ces volontés d'une centralisation plus affirmée du pouvoir pourraient en partie expliquer le revirement des Djötchide, principaux alliés du khan qui deviennent des ennemis de son frère et successeur Qubilai¹⁹³.

¹⁹¹ ALLSEN Thomas, "Guard and Government in the Reign of the Grand Qan Möngke, 1251-59", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 46, n°2, 1986, p. 495-521, p. 495-496.

¹⁹² JONES Tobias, "The Objects of Loyalty in the Early Mongol Empire (Twelfth and Thirteenth Centuries)", *Iran*, 2021, p. 1-26, p. 2-11 ; FAVEREAU-DOUMENJOU Marie, *The Horde : How the Mongols Changed the World*, Cambridge, The Bellknap Press of Harvard University Press, 2021, p. 37 ; MAY Timothy M., *The Mongol empire : a historical encyclopedia*, Santa Barbara, ABC-CLIO, coll. "Empires of the World", 2017, p. 8-9 ; ALLSEN Thomas, "Guard and Government in the Reign of the Grand Qan Möngke, 1251-59", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 46, n°2, 1986, p. 495-521, p. 516.

¹⁹³ ALLSEN Thomas, "Guard and Government in the Reign of the Grand Qan Möngke, 1251-59", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 46, n°2, 1986, p. 495-521, p. 499-500.

Au sein du Sultanat de Delhi, la conception dynastique est plus tardive. En effet, les premiers auteurs écrivant sous la domination des lignées d'Aybak, Iltutmish et Balban ont du mal à situer leur propres histoires au sein de celles des nombreux sultanats du monde islamique oriental, se rattachant principalement aux Ghuride, mais cherchant aussi des signes de continuité chez les Seljuqide et les Khwārezmshāh, d'autant plus que l'arrivée des Mongols est vue comme un des signes avant-coureur de la fin des temps, la continuité d'un lignage régnant n'ayant donc que peu de sens dans ce mode de pensée. Les récits se concentrent alors principalement sur une simple énumération des évènements, les batailles, les successions et de rares évènements liés au règne des souverains, le trope littéraire le plus utilisé étant celui de l'affrontement entre l'Islam et les païens, qu'ils soient Mongols ou Hindus¹⁹⁴.

Cela n'empêche cependant pas le nouveau pouvoir musulman se récupérer un héritage et une tradition islamique. Tout d'abord, via la nomination par le calife qui reste la plus haute autorité nominative de l'Islam, mais aussi par des éléments d'apparats et des *regalia* communes aux différents souverains musulmans. Ibn Khaldun en nomme six : l'équipage, composé des étendards, des tambours battus et des trompettes et cors sonnés quand le souverain se déplace ; le trône, qui permet au souverain de ne pas être au même niveau que les autres, et ce même quand il s'assoit ; la monnaie, et surtout sa frappe et son contrôle ; le sceau, symbole à la fois de la charge gouvernementale et du pouvoir temporel ; les broderies, nommant les souverains ou leurs sigles sur les étoffes et les brocarts destinés à leur usage ; et enfin les tentes et enceintes, symboles par excellence de la magnificence du souverain au travers de son lieu de vie¹⁹⁵.

Il faut attendre Barani pour que soit théorisé une conception de l'État propre à l'al-Hind et au Sultanat de Delhi, dans un de ses textes, les *Règles du Gouvernement Temporel*, ou *Fatawā-ye Djahāndāri*. Comme le titre même de l'oeuvre l'indique, Barani n'a pas pour but de présenter la souveraineté comme autre chose qu'une institution politique, d'autant plus qu'il écrit dans un monde islamique ayant perdu le califat abbasside, quand bien même ce dernier perdure au Caire¹⁹⁶.

¹⁹⁴KUMAR Sunil, "The Ignored Elites : Turks, Mongols, and a Persian Secretarial Class in the Early Delhi Sultanate", *Modern Asian Studies*, vol. 43, n°1, 2009, p. 45-77, p. 64.

¹⁹⁵ IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2002, p. 539, 570-589.

¹⁹⁶ ZARHANI Seyed Hossein, « *Fatāwā-ye jahāndāri* : Hybrid Political Theory in the Delhi Sultanate », in LIEBIG Michael (dir.) et MISHRA Saurabh, *The Arthasāstra in a Transcultural Perspective : Comparing Kautilya with Sun-Zi, Nizam al-Mulk, Barani and Machiavelli*, New Delhi, Pentagon Press, 2017, p. 13.

Établissant dans un premier temps le caractère de l'homme comme sous-jacent au fonctionnement politique du monde, il en conclut que ce dernier, s'il est laissé entre les mains de ses instincts et de ses sentiments, tend à vivre dans une situation d'anarchie, l'homme étant à ses yeux fondamentalement mauvais, jaloux, coléreux, avide et haineux, à l'exception faite des prophètes. Cette idée se rapproche, et découle potentiellement, de la présentation faite dans l'*Arthashastra* de Kautilya, sans doute produit au IV^e siècle. C'est cet état d'anarchie constante qui demande un établissement de l'ordre et de la justice par la force. L'établissement de la justice est la raison d'être du souverain. Si cette justice peut aussi être vue sous le prisme de la *shari'a*, il ne faut pas oublier ce que nous disions plus haut sur les vues de Barani à son propos, préférant une fois de plus les questions politiques temporelles et pragmatiques pour le rejet de l'anarchie. Cette idée se voit notamment dans le caractère que Barani considère comme propre au souverain, la fierté, la dignité, l'éminence et la grandeur, allant en opposition avec le but de la création des hommes avancée dans le Coran et qu'il confirme, celle de la dévotion, de l'humilité et de l'obéissance¹⁹⁷.

En cela, il conçoit la religion et l'État comme des entités jumelles mais dissociées l'une de l'autre, Dieu ayant délégué le pouvoir aux descendants des jumeaux Shith et Kayumarth (on remarque ici la double tradition islamique d'un côté et perse de l'autre), ancêtres respectifs des prophètes et des souverains. Pour la première fois dans la pensée politique islamique, Barani dissocie explicitement religion et raison d'État, allant jusqu'à souligner la différence chez Muhammad entre son mode de vie pieux et sa manière pragmatique de régner, le Sceau des Prophètes étant par ailleurs le seul à posséder les deux pouvoirs, là où les califes *rāshidun* auraient été destitués par manque d'intérêt aux questions d'État¹⁹⁸.

Barani affirme alors que les besoins nécessaires au maintien d'un État sont une armée forte et contentée pour permettre au souverain de conserver la paix par la force, un trésor rempli pour contenter l'armée, le peuple, les bureaucrates et les proches du souverain, un système équitable de taxation pour éviter la gronde populaire et un système efficace d'espionnage pour rapporter les actes d'injustices et d'oppression. Si un souverain suit ces

¹⁹⁷ ZARHANI Seyed Hossein, « *Fatāwā-ye jahāndāri* : Hybrid Political Theory in the Delhi Sultanate », in LIEBIG Michael (dir.) et MISHRA Saurabh, *The Arthasāstra in a Transcultural Perspective : Comparing Kautilya with Sun-Zi, Nizam al-Mulk, Barani and Machiavelli*, New Delhi, Pentagon Press, 2017, p. 14-15 ; HARDY Peter, *Historians of Medieval India : Studies in Indo-Muslim Historical Writing*, New Delhi, Munshiram Manohardal, 1997, p. 26.

¹⁹⁸ ZARHANI Seyed Hossein, « *Fatāwā-ye jahāndāri* : Hybrid Political Theory in the Delhi Sultanate », in LIEBIG Michael (dir.) et MISHRA Saurabh, *The Arthasāstra in a Transcultural Perspective : Comparing Kautilya with Sun-Zi, Nizam al-Mulk, Barani and Machiavelli*, New Delhi, Pentagon Press, 2017, p. 17 à 19 ; Historians of Medieval India, HAMBLY, p. 25.

quatre principes, tout en étant humble et fidèle à Dieu, il est alors promis au salut dans le prochain monde, ce que peu des souverains qu'il présente parviennent à faire¹⁹⁹.

La scission entre pouvoir religieux et politique s'affirme aussi selon lui par la nécessité de regrouper autour du souverain les représentants de la religion, afin de permettre aux deux jumelles de se retrouver au sein du gouvernement.

Cette idée provint probablement d'une réalité politique et contextuelle du début du sultanat qui s'est perpétuée jusqu'à un siècle plus tard quand écrit Barani. En effet, nous avons déjà vu que les flots migratoires amènent de nombreux musulmans en al-Hind à chercher une représentation et un nouveau groupe social sous l'égide des *shaykh* ou des '*ulamā*'. C'est ainsi que le gouvernement trouve un intérêt dans le dialogue avec le *shaykh al-'islām*, dont les fonctions restent floues mais tournent autour de l'assistance des musulmans dans son domaine de compétence, et de traiter et surveiller les hommes pieux. Il est à la fois un outil de légitimité, son soutien apportant celui des communautés musulmanes, mais aussi de contrôle car il permet au sultan d'empêcher les musulmans de s'en prendre aux Hindous, bien plus nombreux, et ainsi éviter les effusions de sang inutiles²⁰⁰.

Le besoin constant d'avoir autour de soi, et donc de construire l'oligarchie dynastique, est d'autant plus marqué dans le cas des successions des différents sultans. Ainsi, Rukn al-Din Firuzshāh perd le pouvoir par manque de soutien et Razia est obligée de se marier pour conserver le pouvoir. Après la mort de Mu'izz al-Din Bahrām en 1242, un noble du nom de Kishlu Khān se proclame sultan mais faute de soutien, est forcé de renoncer au pouvoir. Idem, sous le règne d'Alā' al-Din Khalji, Hadji Maula se révolte en mettant en avant la légitimité d'un petit-fils de Balban, espérant recevoir le soutien de la famille de ce dernier, mais il n'en est rien. L'exemple le plus marquant de l'échec d'un héritier légitime à prendre le pouvoir est celui du fils d'Aybak, Ārām Shāh, tué par son entourage au profit d'Iltutmish, estimé plus à même au pouvoir et leur offrant de meilleures positions²⁰¹.

L'oligarchie dynastique n'est cependant pas toujours constante et quand un nouveau souverain prend le pouvoir, il va éloigner les éléments trop dérangeants ou les reliques du

¹⁹⁹ HARDY Peter, *Historians of Medieval India : Studies in Indo-Muslim Historical Writing*, New Delhi, Munshiram Manohardal, 1997, p. 27.

²⁰⁰ KUMAR Sunil & NOËL Sophie, "La communauté musulmane et les relations hindous-musulmans dans l'Inde du Nord au début du XIII^e siècle : une réévaluation politique", *Annales. Histories, Sciences Sociales*, n°2, 2005, p. 239-264, p. 253-256.

²⁰¹ PANDE Rekha, "Succession to the Throne in the Delhi Sultanate - Some Observations", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 47, n°1, 1986, p. 248-254 ; MINHAI SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāsirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., p. 530.

règne de son prédécesseur pour de nouvelles personnalités lui étant plus fidèles, comme le fait par exemple ‘Alā’ al-Din Khalji. Cette nouvelle oligarchie n’étant pas toujours unie à la mort du souverain, il est d’autant plus facile au successeur de la démanteler, ou à l’un de ses membres de s’affirmer. Cette oligarchie entourant le souverain se voit aussi bien chez Djuzdjani que chez Barani, les deux présentant avec chaque souverain les *qadi* de la cour, les vizir du sultanat et les malik du souverain, soulignant ainsi les différents organes du gouvernement²⁰².

Cette organisation du pouvoir est plus détaillée dans le cas Mongol. L’organe du pouvoir le plus proche du souverain, réunissant les autres personnalités importantes de l’État est le *quriltai* que nous mentionnons plus tôt. Offrant une forme de “consultation ritualisée”, il permet de donner une force légale aux décisions d’un souverain. La parole de personnes ainsi reconnues comme capitales par l’État présente les décisions comme acceptées par tous. Cette volonté de collégialité, plus ou moins affirmée, des décisions se retrouve notamment chez Djuwayni, dans le récit qu’il fait des successions des différents khan²⁰³.

Sur ce, chacun quitta son *ordu* et partit pour le *quriltai*. Des terres des Qipchaq virent les fils de Jochi, Hordu, Batu, Sibaqan, Tangut, Berke, Berkecher et Togha-Temür ; De Quyas, Chaghatai ; de l’Emil et du Qobaq, Ögedei ; de l’Est, leur oncle Otegin, Belgütei Noyan, Elchitei Noyan [neveu de Gengis Khan par son frère Khachiu], Yelü et Yesüingei [neveux de Gengis Khan par son frère Jochi-Qasar] ; et des autres parties, les émirs et les *noyan* qui étaient postés des deux côtés. Quant à Ulugh-Noyan et son jeune frère, ils étaient déjà dans l’*ordu* de Gengis Khan²⁰⁴.

En plus de cet organe réunissant les chefs mongols et d’autres personnes influentes des steppes, on trouve aussi des ministres et des officiels affiliés à différents khans, pouvant par ailleurs servir plusieurs princes à la fois, comme Mahmud Yavalatch lié à la fois à Qubilai et à Möngke, ou bien Arghun Āqā, servant Hülegü et Möngke. Afin de s’assurer de la loyauté de ces bureaucrates, ils sont pour la plupart intégrés au *kesbig* que nous mentionnons plus tôt. Ce groupe dérive des *nököd*, les compagnons des chefs des steppes venant d’autres groupes

²⁰² MINHAJ SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāširī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp.

²⁰³ HODOUS Florence, “The Quriltai as a Legal Institution in the Mongol Empire”, *Central Asiatic Journal*, vol. 56, 2012-2013, p. 87-102, p. 98-99.

²⁰⁴ ‘ALA’ AL-DIN ‘ATA’ MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 183-184.

que le sien et lui servant de gardes du corps, accomplissant pour lui des travaux ménagers. Sous Gengis Khan, le *keshig* devient aussi un camp d'otage, une académie pour les jeunes aristocrates et une administration étatique. Cette garde du corps est composée de personnes proches du pouvoir, de membres de la famille et d'otages politiques qui tissent des réseaux entre eux. En d'autres termes, le *keshig* est l'une des faces de l'*'asabiyya* mongole, comme ce fut le cas pour les *ghulām* qui formèrent de la même manière leur propre *'asabiyya*²⁰⁵.

Le nouveau régime mongol repose donc à la fois sur des principes traditionnels et nouveaux, pouvant offrir à de nouvelles personnes l'opportunité d'entrer au sein de l'*'asabiyya* tout en maintenant un pouvoir réuni autour des khans, soumis nominalement au Grand Khan²⁰⁶.

Le pouvoir dynastie, dans les deux cas, s'organise donc en majeure partie autour de la question du lignage, bien que ce dernier, comme nous allons le voir, occupe un rôle bien plus important chez les Mongols que chez les sultans de Delhi où l'unité de l'État par une personnalité forte prime au respect d'une lignée. Pour l'un, le pouvoir repose entre les mains des descendants directs, dans l'autre dans celui des descendants spirituels, ces deux options étant souvent les deux faces d'une même pièce.

La conservation du pouvoir interne

Quand un lignage parvient à s'affirmer au sein de l'oligarchie dynastique, la question de la succession vient rapidement prendre le pas. Dans le cas du Sultanat de Delhi, cette question est particulièrement épineuse. En effet, en l'absence d'une législation précise sur la question, la violence devient souvent l'usage à la mort d'un sultan, et la grande majorité des souverains montent sur le trône après une phase plus ou moins longue d'affrontements de potentiels héritiers. C'est cette question de succession qui va alors occuper une grande partie

²⁰⁵ ALLSEN Thomas, "Guard and Government in the Reign of the Grand Qan Möngke, 1251-59", *Harvard Journal of Asiatic Society*, vol. 46, n°2, 1986, p. 495-521, p. 501-502 ; XIAO Qiqing & SONG Lian, *The military establishment of the Yuan Dynasty*, Cambridge, Harvard University Press, coll. "Harvard East Asian monographs", 1978, p. 34 ; JONES Tobias, "The Objects of Loyalty in the Early Mongol Empire (Twelfth and Thirteenth Centuries)", *Iran*, 2021, p. 1-26, p. 20-21 ; MELVILLE Charles, "Concepts of Government and State Formation in Mongol Iran", in BABAIE Sussan (dir.), *Iran after the Mongols*, Londres, I. B. Tauris, coll. "The idea of Iran", 2019, p. 1-2, 6 ; KOMAROFF Linda, *Beyond the Legacy of Gengis Khan*, Leiden ; Boston, Brill, coll. "Islamic history and civilization : studies and texts", 2006, p. 137, 146, 161.

²⁰⁶ FAVEREAU-DOUMENJOU Marie, *The Horde : How the Mongols Changed the World*, Cambridge, The Bellknap Press of Harvard University Press, 2021, p. 41.

de la politique du sultanat, doublement motivé par une volonté d'asseoir son nom et de devoir faire face à une menace mongole, hindu et même turke toujours présente²⁰⁷.

La tradition turke, dominante parmi le gouvernement, sert alors de base, le fils héritant du poste du père, sans qu'une question de primogéniture soit envisagée. Néanmoins, l'exemple d'Ārām Shāh que nous évoquons montre que cette primauté du sang n'est pas absolue. Le cas de Yilduz est d'autant plus parlant. Après la mort d'Aybak, il conteste la succession d'Iltutmish en mettant en avant son ascendance plus noble et sa liberté, ce à quoi répond Iltutmish en l'affrontant et remportant la victoire sur le champ de bataille. Si la plume est plus forte que l'épée, l'épée peut trancher la main qui tient la plume. Qui plus est, si un vœu du sultan quant à sa succession peut jouer un rôle dans sa succession, les membres de son gouvernement peuvent aussi choisir de l'ignorer, comme ce sera le cas avec la succession de Balban²⁰⁸.

La succession demande donc de se reposer sur la dynastie oligarchique déjà en place, ou une plus jeune génération entourant le souverain en devenir. L'exemple le plus criant est celui de la succession d'Iltutmish. Ce dernier, après la mort de son fils aîné et potentiel héritier qu'il semble avoir associé au pouvoir, éprouve les compétences de ses enfants afin de trouver qui sera le plus à même de prendre sa place. C'est ainsi que Razia se trouve chargée de l'administration du sultanat quand son père part pour la campagne de Gwalior en 1231, et face à ses nombreux succès Iltutmish décide de la faire nommer comme son héritière, au détriment du plus vieux de ses fils, Rukn al-Din Firuzshāh. La nuit même de sa mort, la mère de Rukn al-Din, Shāh Turkān, très appréciée par les membres importants du gouvernement grâce à sa réputation charitable envers les institutions religieuses, s'allie avec un bon nombre d'entre eux et fait monter son enfant sur le trône. Si l'on en croît Djuzdjani, le nouveau sultan n'étant pas apte à régner et préférant les plaisirs offerts par sa position aux affaires de l'État, c'est sa mère qui prend en charge les rênes du pouvoir, profitant elle aussi de son nouveau pouvoir pour se venger sur les autres veuves d'Iltutmish et leur progéniture. Après l'exécution injustifiée du jeune Qutb al-Din, plus jeune fils d'Iltutmish, des rébellions éclatent dans différentes parties du sultanat, débutée par un autre fils d'Iltutmish, Ghiyāth al-Din Muhammad Shāh, et alors que Rukn al-Din part l'affronter, Razia se sert de la grande populaire de Delhi pour faire arrêter Shāh Turkān et prendre le pouvoir, son demi-frère étant

²⁰⁷ PANDE Rekha, "Succession to the Throne in the Delhi Sultanate - Some Observations", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 47, n°1, 1986, p. 248-254.

²⁰⁸ *Ibid.*

à son tour emprisonné et exécuté après seulement six mois de règne. Le sort de Shāh Turkān est quant à lui inconnu²⁰⁹.

On voit ainsi, dans les questions de successions, l'importance de l'oligarchie dynastique entourant le souverain, la grande populaire qu'utilise Razia étant sûrement une extension d'une alliance avec les membres importants des différentes communautés de la ville et des proches du pouvoir. Qui plus est, forcée de se marier pour conserver le pouvoir, Razia est elle aussi abandonnée par une partie des membres du gouvernement qui lui préfèrent Ghiyāth al-Din Muhammad Shāh, qui va la renverser et prendre le pouvoir.

Cette importance est nuancée chez les Mongols dans le cadre de la succession. En effet, le pouvoir ne repose pas uniquement entre les mains du khan mais dans celles de l'ensemble de l'*altan urugh*. Djuwayni parle de la répartition de l'armée entre les frères, fils et filles de Gengis Khan, préparée de son vivant et effective après sa mort. La division de l'armée représente l'apanage des différents héritiers, leurs *ulus*, composés non seulement des guerriers formant l'armée et entrant dans le compte du recensement, mais aussi leurs familles et les territoires où ils nomadisent. Chaque membre de la lignée de Gengis Khan profite donc d'une certaine autonomie, plus ou moins relative en fonction des cas dans les pâturages qui lui sont affiliés²¹⁰.

En plus du khan et des princes régnant sur leurs terres et populations, les *noyan* jouent aussi un rôle important dans l'organisation du pouvoir oligarchique. À la tête des officiers civils et militaires, leur pouvoir ne cesse de s'accroître au fur et à mesure du déclin progressif du pouvoir central, leurs charges étant qui plus est héréditaires. Il en va de même pour les différentes principautés locales soumises aux Mongols mais dirigeant *de facto* dans leur propre région, comme ce fut le cas par exemple des Kurt d'Herāt que nous avons déjà mentionnés²¹¹.

Il ne faut pas en effet prendre la voie choisie par certains historiens voyant en l'État mongol une phase de conflits et de division précédée d'une ère de paix et de respect par tous des lois du khan, une ère où la domination mongole se présente comme une évidence pour tous. L'aristocratie mongole est forcée d'adopter des stratégies de maintien de son autorité

²⁰⁹ CHATTERJEE Anjali, "Role of Women in the Politics of Early Delhi Sultanate - A Case of Study of Shah Turkan", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 59, 1998, p. 404-406.

²¹⁰ BERGER Simon, "L'empire mongol : un État nomade", in GOUGUENHEIM Sylvain (dir.), *Les empires médiévaux*, Paris, Perrin, 2019, p. 103-105 ; 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUWAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 31 à 34.

²¹¹ BERGER Simon, "L'empire mongol : un État nomade", in GOUGUENHEIM Sylvain (dir.), *Les empires médiévaux*, Paris, Perrin, 2019, p. 107-108.

face aux autres lignages et aristocraties présentes au sein de l'État, d'où le recours à certaine forme de bureaucratie, comme l'entend Ibn Khaldun dans sa théorie de la sédentarisation et de la centralisation de l'État. Néanmoins, cette théorie n'est pas en accord avec un autre fait propre à l'État Mongol, les membres de l'*'asabiyya* mongole ne se divisant jamais. Au contraire, cette *'asabiyya* se renforce en intégrant les membres de cette aristocratie en son sein, via le *keshig*, ce qui va amener, entres autres, aux conflits idéologiques de la guerre civile toluid.

La question de la succession est donc soumise à cette vaste organisation oligarchique, elle-même divisée en fonction des besoins nécessaires à l'État. On remarque un modèle derrière les pratiques de succession. Tout d'abord, et comme le montrait l'extrait cité plus haut de Djuwayni, il est nécessaire que se réunissent les différents princes gengiskhanides, en d'autres termes, les chefs des différents *ulus* réunis sous l'égide du khan. Cette réunion demandant généralement du temps, Ögödei montant sur le trône deux ans après la mort de son père, durant les périodes d'interrègne l'épouse la plus influente du souverain occupe la place de régente. Représentant la lignée du défunt au sein du gouvernement, elle est assistée d'autres hommes de la famille. Afin d'être un candidat potentiel, il est nécessaire d'être un descendant mâle de Gengis Khan, avoir un soutien important au sein des autres membres de l'aristocratie nécessaires pour le vote, être en mesure de se battre et de prendre des décisions par sa propre personne, soit une conception de la majorité, et finalement, comme le mentionne Djuwayni, être le fils d'une épouse principale du défunt. Cette question de primauté entre les épouses principales se repose sur la primauté du mariage, la première union, la primauté en âge, la plus vieille des épouses et enfin le lignage et le prestige personnel²¹².

Qui plus est, l'importance de l'aristocratie oligarchique dans le choix du nouveau souverain se voit aussi dans les cas où un khan nomme de son vivant son héritier, sans que ce dernier ne soit choisi par la suite. C'est par exemple le cas d'Ögödei qui choisit son petit-fils Shiremün, mais c'est son fils Güyük qui est élu. Idem, ce dernier veut favoriser propres enfants, mais c'est Möngke qui est choisi et qui devient khan. L'élection demande de nombreux compromis au sein de l'aristocratie, un travail de plusieurs mois où les chefs mongols, faisant pleinement parti de l'*altan urugh* ou en étant lié par le mariage, ainsi que

²¹² FAVEREAU DOUMENJOU Marie et GEEVERS Liesbeth, "The Golden Horde, the Spanish Habsburg Monarchy, and the Construction Ruling Dynasties", in VAN BERKEL Maaïke et DUINDAM Jeroen (dir.), *Prince, Pen, and Sword : Eurasian Perspectives*, Leiden, Brill, 2018, p. 460 ; 463-464 ; 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 40.

des personnalités entièrement étrangères à la lignée de Gengis Khan mais assez influentes pour être présentes et les veuves d'anciens souverains encore en vie, tous réunis ne cesse de délibérer pendant des journées entières où les décisions capitales peuvent être prises autant quand ils sont réunis que le soir de manière plus discrète. Alors seulement, quand tous se sont mis d'accord, le khan peut être nommé²¹³.

Néanmoins, cette élection n'empêche pas les conflits d'apparaître, laissant ainsi le plus fort prendre le dessus, non pas forcément le meilleur guerrier, mais surtout le plus à même à faire fluctuer ses alliances pour qu'elles jouent en sa faveur²¹⁴. L'exemple le plus marquant est celui de la guerre civile toluid, opposant les deux frères Qubilai et Ariq Böke de 1260 à 1264.

Pour la comprendre, les historiens ont souvent mis en avant une opposition entre un Qubilai partisan d'une absorption des cultures perses, chinoises, turkes et steppiques au sein d'une même entité politique et culturelle, et un Ariq Böke partisan pour sa part d'une opposition à la pente glissante de l'assimilation, prônant un monde dominé par les nomades, en bref une opposition entre modernistes et traditionalistes, alors jusque là unis par Möngke qui parvenait à les tenir sous sa coupe grâce à ses liens privilégiés avec Batu, le plus vieux et prestigieux prince mongol. Néanmoins, la mort de Batu et la prise du pouvoir par son frère musulman Berke en 1257, la faiblesse relative de l'*ulus* tchaghataïde dirigé par un khan assez jeune et l'opposition entre Qubilai et Ariq Böke amène à une guerre inévitable dont l'élément déclencheur est un exemple de cette opposition entre modernistes et traditionnels, l'élection de Qubilai comme khan en-dehors des terres mongoles traditionnelles où Ariq Böke est reconnu comme souverain²¹⁵.

Néanmoins, cette vision est désormais quelque peu datée et les historiens contemporains commencent à la remettre en partie en question. Il est en effet tentant de voir que cette opposition se solde par la victoire de Qubilai, et par conséquent celle l'État sédentaire et l'assimilation culturelle, faisant entrer les Mongols dans le giron des puissances sédentaires et plus pacifistes, le temps de grandes conquêtes touchant à sa fin, l'Empire atteignant son apogée et son lent déclin. Mais ce serait oublier plusieurs points. Premièrement, s'il y a pu avoir une opposition entre des "partis politiques" modernistes et

²¹³ FAVEREAU DOUMENJOU Marie et GEEVERS Liesbeth, "The Golden Horde, the Spanish Habsburg Monarchy, and the Construction Ruling Dynasties", in VAN BERKEL Maaïke et DUINDAM Jeroen (dir.), *Prince, Pen, and Sword : Eurasian Perspectives*, Leiden, Brill, 2018, p. 465.

²¹⁴ MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Classiques de la philosophie", 2000, p. 115-116.

²¹⁵ LANE, George, "A Tale of Two Cities : The Liberation of Baghdad and Hangzhou and the Rise of the Toluids", *Central Asiatic Journal*, vol. 56, 2012-2013, p. 3.

traditionalistes, comme ce fut le cas dans d'autres puissances s'étendant au fil du temps²¹⁶, il ne faut pas tomber dans une opposition simpliste. Aussi bien Qubilai qu'Ariq Böke se reposent sur des conseillers locaux, et surtout sur une aristocratie mongole puissante. Deuxièmement, la question d'une sédentarisation de l'État n'est jamais même envisagée, et l'intérêt que porte Qubilai pour le monde chinois doit plus venir du fait qu'il a accompagné Möngke dans ses campagnes chinoises, là où Ariq Böke est resté dans la steppe. Qubilai a donc sûrement pu se construire un réseau plus important parmi les anciennes élites Jin et Song, au détriment de son frère. Qui plus est, la question de l'assimilation culturelle est souvent mal comprise. Aucun souverain mongol n'adopte la culture des terres qu'il domine et au contraire, ils renforcent l'autorité d'une classe mongole dominante. Qui plus est, Berke est un musulman, là où Qubilai et son frère et allié Hülegü pratique sûrement un mélange de bouddhisme et de chamanisme steppique, et les Tchaghataïide, considérés d'habitude par l'historiographie comme les plus profond traditionalistes, se battent du côté de Qubilai. Dans les faits, si les Djötchide étaient les plus grands alliés de Möngke sous Batu, ce dernier aidant le jeune prince à se faire élire khan, leur passage dans le camp d'Ariq Böke doit sûrement plus venir de critères propres à une réalité géopolitique et non pas à des idéaux communs à l'entière de leur *ulus*. Ils voient sûrement d'un mauvais œil la puissance grandissante toluïde au sud de leurs terres avec l'arrivée d'Hülegü qui s'octroie des terres leurs ayant jusque là appartenues, et la volonté de centralisation du pouvoir que Qubilai reprend et renforce après Möngke, d'autant plus que l'exécution du calife semble avoir grandement entaché les relations entre Berke et Hülegü.

Il est donc plus probable que voyant les Tchaghataïide rejoindre le camp de Qubilai, les Djötchide fassent le choix de s'allier avec Ariq Böke et les Ögödeïide afin de conserver leur "indépendance", là où Hülegü et Baraq sont reconnus par décrets comme maîtres de leurs *ulus*²¹⁷. Enfin, pour clôturer cet argumentaire, il est bon de se rappeler que les conquêtes et expéditions militaires mongoles ne prennent pas fin avec cette guerre et la montée au pouvoir de Qubilai, des campagnes étant lancées en Asie du sud-est contre les royaumes de Dali et de Pagan dans les années 1277 à 1297, au Japon avec les tentatives de 1274 et 1281, en Corée dans les années 1270, ou plus à l'ouest en Syrie et bien sûr, dans l'al-Hind.

²¹⁶ L'exemple le plus frappant est celui, à Rome, de l'opposition absolue de Caton l'Ancien à l'hellénisation de l'aristocratie qu'il dénonce comme un renoncement aux valeurs romaines dans presque tous ces discours.

²¹⁷ KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M. Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 47.

Finalement, si Qubilai remporte la victoire et tue Ariq Böke en 1264, il ne peut empêcher l'empire de commencer une lente division²¹⁸.

La division de l'esprit dynastique

Si l'on a parlé d'une lente division de l'État Mongol, dans les faits, ce dernier connaît déjà des divisions de son peuple en différents *ulus* entre les princes gengiskhanides comme nous le mentionnions plus tôt. On voit sous Gengis Khan une division en trois principales entités, le centre dirigée Gengis Khan lui-même, l'Aile Gauche, à l'est, dirigée par ses quatre fils, et l'Aile Droite, à l'ouest dirigée par ses quatre frères. Cette divisions n'est par ailleurs pas nouvelle, se basant sur le système que suivaient avant eux les Xiongnu ou les Turks²¹⁹.

Il arrive néanmoins une époque, vers la fin du XIII^e siècle, où quatre *ulus* ressortent, celui des descendants de Djötchi, la Horde d'Or, celui des Tchaghataïde, et celui des deux fils de Tolui, Qubilai et Hülegü. Si tous reconnaissent dans les faits le pouvoir du khan de tous les Mongols, ils règnent en maître sur leurs terres. On marque alors l'*ulus* de ce khan suprême sous le nom de *Yuan*, nom dynastique prit par Qubilai et que ces descendants vont conserver, dénotant ainsi selon une partie de l'historiographie comme une véritable scission où le khan se sinise, résultat de la victoire sur Ariq Böke.

Qubilai émet en effet un "Édit inaugurant le nom dynastique" en 1271, et ce dernier choisit celui de *Da Yuan*, inspiré d'une phrase du *Livre des Changements*, un des classiques de la littérature chinoise, donnant pour la première fois à un nom dynastique un sens philosophique abstrait. Néanmoins, ce terme n'est pas le premier utilisé par les lettrés de langue chinoise, ceux-ci se servant auparavant des termes de *Dachao*, "la Grande Dynastie" et de *Da Menggu Guo*, les deux définissant l'État Mongol dans son entièreté et étant utilisés dès 1211, date de la première incursion mongole sur le territoire Jin. L'adoption du terme de *Da Yuan* par Qubilai n'est que le résultat d'une volonté de traduction officielle du terme de *Yeke Mongol Ulus*, et il est uniquement utilisé par les peuples se servant de l'alphabet chinois, soit ceux vivants dans les actuels Chine, Corées, Vietnam et Japon, et les autres *ulus*

²¹⁸ FAVEREAU DOUMENJOU Marie et GEEVERS Liesbeth, "The Golden Horde, the Spanish Habsburg Monarchy, and the Construction Ruling Dynasties", in VAN BERKEL Maaïke et DUINDAM Jeroen (dir.), *Prince, Pen, and Sword : Eurasian Perspectives*, Leiden, Brill, 2018, p. 461

²¹⁹ KIM Hodong, "Formation and Changes of Uluses in the Mongol Empire", *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 62, n°2/3, 2019, p. 269-317, p. 275, 282, 290.

n'utilisent pas le terme non pas car il désigne une autre lignée de gengiskhanides, mais simplement car l'alphabet chinois n'a pas cours sur leurs terres²²⁰.

Ainsi, la division de la dynastie, ou de l'*'asabiyya* mongole, est bien plus complexe qu'elle n'était présentée par une partie de l'historiographie jusque-là. Le cas le plus intéressant est celui de l'*ulus* d'Hülegü, fondé non pas par le partage de Gengis Khan entre ses fils, mais par la conquête lancée par Möngke. Ce dernier, une fois sur le trône, va lancer plusieurs campagnes dirigées, en partie, par ses deux frères Qubilai et Hülegü, respectivement en Chine et en Perse. Les débats concernant la campagne d'Hülegü sont légion, notamment autour de la question d'une volonté de fonder un nouvel *ulus* en Perse, où le prince a pour charge de rentrer une fois sa campagne achevée. Pour cela, trois points sont pris en compte, les raisons de la campagne, la composition de l'armée et l'utilisation du terme d'*ilkhan*²²¹.

Concernant le *casus belli*, il faut d'abord préciser que l'installation mongole remonte à la campagne de Gengis Khan face au Khwārezmshāh. Depuis ce temps, des commandants mongols dominent la région, nomadisant aussi bien au Khwārezm qu'au sud du Caucase et répondant, semble-t-il, à l'autorité du khan. À ce propos, Djuwayni explique qu'après le retour d'al-Hind de Djalāl al-Din Mengü Birti, Ögödei envoie un chef du nom de Tchormaghan à la tête de trente mille hommes pour qu'il mette fin à ses campagnes contre les Mongols. L'auteur est par ailleurs très discret quand à l'origine de ce chef, et on apprend chez Rashid al-Din qu'il vient de la "nation des Sönit et de la tribu des Qabturghas", et qu'il est un beau-fils de Gengis Khan, sans ne nous donner d'autres information sur lui. On sait cependant qu'il est accompagné dans sa mission d'un représentant du khan, un Naiman selon Rashid al-Din, du nom de Kül-Bolat, et un représentant de Batu, nommé Nosal, un de Tchaghataï, Qizil-Buqa et Yeke, représentant de Sorghaqtani, épouse de Tolui et mère de la fratrie Möngke, Qubilai, Hülegü et Ariq Böke. Ainsi, chaque membre des quatres lignées des fils de Gengis Khan participe à l'envoie d'une force armée pour diriger le nord de la Perse²²².

Après Tchormaghan, la fonction passe entre les mains de Tchîn-Temür, puis de Nosal, centenaire et à sa mort, avant que Möngke qui est désormais khan envoie un de ses propres

²²⁰ HODONG Kim, "Was 'Da Yuan' a Chinese Dynasty ?", *Journal of Song-Yuan Studies*, 2015, vol. 45, p. 279-305, p. 284- 288.

²²¹ LAMOUREUX Christian, *La dynastie des Song : Histoire générale de la Chine (960-1279)*, Paris, Les Belles Lettres, coll. "Histoire", 2002, p. 257 ; LANE George, *Early Mongol Rule in Thirteenth Century Iran*, Londres, Routledge Curzon, 2003, p. 15.

²²² 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUWAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 190 ; 482-3 ; RASHID AL-DIN TABIB, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol Dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I. B. Tauris, 2012, p. 30.

fidèles, un Oïrat du nom d'Arghun Āqā, montrant que ce dernier est déjà assez concerné par la question de la Perse, agissant en y plaçant à plusieurs reprises des hommes de confiance avant même qu'il n'envoie Hülegü²²³.

Cette décision d'envoyer son frère a plusieurs motivations en fonction des sources, mais la représentation la plus courante veut que des envoyés persans, venant semble-t-il pour la plupart de Qazvin, arrivent à la cour vers 1250 pour se plaindre d'un côté du règne des gouverneurs mongols locaux, et de l'autre de la trop grande puissance des Ismaéliens qu'ils craignent. Selon Georges Lane, il y aurait alors une volonté de la part de ces notables persans de mettre fin au statut périphérique de la Perse et faire surtout face à la menace arabe du calife, citant le *Zafar Nāmeḥ* sur une volonté de "construire un pont de sa [à Möngke] justice à travers l'Amu-Darya", une idée qu'on retrouve aussi chez Rashid al-Din avec la mention de toutes les allégeances offertes à Hülegü lors de son arrivée²²⁴. Il se peut cependant que les deux auteurs, grands défenseurs de la domination mongole en Perse, déforment des faits pour servir un discours politique, comme le fait Rashid al-Din avec le cas de l'armée d'Hülegü.

Khwāndamir, lui, présente les événements de la manière suivante :

Mānggū Qa'an décida de mettre l'un des princes à la tête d'une immense armée et de le nommer à la tête de toutes les affaires iraniennes. Après consultation, il fut décidé de nommer Hülägü Khan à ce poste. Mānggū Qa'an lui fit étalage de ses faveurs et lui dit : "Va du Turan en Iran et fait briller ton nom comme le soleil. Tu dois amener toutes les régions de l'Oxus aux confins de l'Égypte sous ton contrôle par la bravoure et la bataille. En respectant les stipulations des coutumes de Gengis Khan et de la *Yasa*, montre ta faveur à ceux qui se présentent dans l'obéissance, mais tue et pille tous ceux qui résistent et se rebellent, ainsi que leurs femmes, leurs enfants et leurs proches." Puis Hülägü Khan fut renvoyé avec un cinquième de l'armée de Gengis Khan, cent vingt mille hommes à cheval, au mois de Rabi' I, 651 [Mai 1253]²²⁵.

Une telle injonction, toujours selon Georges Lanes, suggère que Hülegü est envoyé pour fonder une véritable dynastie, plus que pour simplement affronter des rebelles et

²²³ 'ALA' AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 488-596.

²²⁴ RASHID AL-DIN TABIB, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol Dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I. B. Tauris, 2012, p. 292-3 ; LANE, George, "A Tale of Two Cities : The Liberation of Baghdad and Hangzhou and the Rise of the Toluids", *Central Asiatic Journal*, vol. 56, 2012-2013, p. 4.

²²⁵ KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M. Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 53.

remettre de l'ordre dans les affaires de l'État²²⁶. Nous préférons ici nous éloigner de cette idée, Khwandamir écrivant dans un contexte politique très favorable à l'établissement d'une lignée gengiskhanide en Perse, et ayant donc éventuellement une présentation biaisée des sources dont il dispose, surtout s'il se base sur Rashid al-Din.

Sans qu'il soit la raison principale pour Möngke de lancer une campagne dirigée par son frère, l'appel des notables persans peut cependant avoir joué un rôle important dans la décision du souverain qui aurait pu ainsi voire ses problèmes se résoudre avec une seule solution, la Perse possédant désormais d'un chef unique lui étant entièrement fidèle, les Ismaéliens cessant d'être une menace et le pouvoir califal, que les Mongols considèrent alors potentiellement comme vassal, être rappelé à sa place. En d'autres termes, Möngke, par cette campagne, aurait potentiellement pu voire un moyen de simplement réaffirmer et consolider le pouvoir en Perse.

Nous nous éloignons néanmoins une fois de plus de la présentation que fait Georges Lane de la campagne d'Hülegü. S'il semble que le prince mongol soit bien accueilli en Perse orientale, recevant le soutien et la coopération de plusieurs cités, les soumissions de plusieurs princes locaux et ne menant des combats que lors de sièges des forteresses ismaéliennes, il n'est pas pour autant le seigneur magnanime que Lane présente, ne voulant pas tuer le chef des Ismaéliens ou le calife et les traitant avec grand respect avant que Möngke ne lui force la main et le pousse à leur exécution. Dans les faits, ces deux exécutions, si elles sont loin d'être des évidences pour les Mongols, sont surtout le résultat de longues délibérations dont le résultat dut être influencé plus par les impératifs stratégiques et géopolitiques, que par le caractère des souverains²²⁷.

Si on se penche maintenant sur la composition de l'armée à la tête de laquelle Hülegü est placé, on voit que cette dernière est composée d'envoyés de tous les *ulus*. Möngke nomme un de leur demi-frères, Sübedei Oghul en son propre nom, Batu envoie trois de ses neveux, Qulï, fils d'Orda, Balaghai, fils de Shibani et Tutar, fils (ou petit-fils selon les généalogies) de Bo'al, des tchaghataïde vient Tegüder, fils de Mochi Yebe, lui-même fils de Tchaghataï, et Tchetcheyigen, fille de Gengis Khan et de Börte, envoie son fils, Burqa Temür. L'absence de prince ögödeïde s'explique éventuellement, si ce n'est pas une simple omission volontaire ou non des chroniqueurs, d'une incapacité de leur part à participer à la campagne. Par ailleurs,

²²⁶ LANE George, *Early Mongol Rule in Thirteenth Century Iran*, Londres, Routledge Curzon, 2003, p. 18.

²²⁷ LANE George, *Early Mongol Rule in Thirteenth Century Iran*, Londres, Routledge Curzon, 2003, p. 23-27 ; LANE, George, "A Tale of Two Cities : The Liberation of Baghdad and Hangzhou and the Rise of the Toluids", *Central Asiatic Journal*, vol. 56, 2012-2013, p. 5-8, RASHID AL-DIN TABIB, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol Dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I. B. Tauris, 2012, p. 339-41.

on remarque que ce sont les *ulus* de l'Aile Gauche qui participent à cette campagne qui part justement vers l'est, là où la campagne de Qubilai et Möngke vers l'ouest réunit des princes issus de l'Aile Droite, descendants des frères et neveux de Gengis Khan²²⁸.

Si la présence de tous ces prince peut servir de preuve d'une volonté d'une campagne d'installation d'Hülegü en Perse, chaque prince recevant par la suite hommes et pâturages sur les terres conquises, on se rappelle que Djuwayni, quand il nous parlait de l'envoi de Tchormaghan, mentionnait aussi la présence de princes gengiskhanides. La présence de ces derniers sert donc sûrement plus de légitimation d'une action lancée conjointement par l'ensemble de l'*altan urugh*, en accord avec les principes de collégialité du *quriltai* que nous avons vu plus haut.

Le point plus intéressant se trouve dans les termes utilisés par Rashid al-Din pour parler de cette armée, les nommant *indju*, sûrement une traduction du mot mongol *emchü*, terme utilisé pour les objets ou les personnes possédés. En d'autres termes, l'armée serait donnée par Möngke à Hülegü comme son peuple possédé, ce qu'il ne peut par ailleurs pas faire puisque les soldats en question ne sont pas ses propres *emchü*. L'ajout de cette mention chez Rashid al-Din par rapport à Djuwayni doit donc venir préciser que l'armée venus avec Hülegü forme bien son peuple. Il est possible que ces *emchü* proviennent non pas d'autres princes mais d'hommes non enregistrés dans le recensement mongol, le *shumāra*, si l'on suit la logique de Rashid al-Din qui ne mentionne étrangement rien de similaire vis-à-vis de l'armée de Qubilai. L'auteur ne va d'ailleurs pas hésiter à renforcer ce propos en le faisant reconnaître véridique par Baraq lui-même. Il est donc probable que Rashid al-Din tente de justifier une acte d'Hülegü dans la formation de son *ulus*, ce dernier se saisissant de l'armée, éliminant les autres princes par la force²²⁹ ou les assimilant à son pouvoir au sein de sa nouvelle *'asabiyya*. Par ailleurs, c'est quand il se range du côté de Qubilai qu'Hülegü reçoit un décret lui reconnaissant le droit de diriger les Mongols d'Asie Occidentale, sous son égide, et même de diriger les régions sédentaires, un droit qui était jusque là réservé au khan²³⁰.

Ce nouveau pouvoir en Perse se reconnaît alors comme lui-même en tant que khan, même si le terme d'ilkhan, qui leur est arrivé d'utiliser dans certaines lettres, a été préféré par l'historiographie traditionnelle pour souligner leur soumission à la lignée de Qubilai.

²²⁸ LANE George, *Early Mongol Rule in Thirteenth Century Iran*, Londres, Routledge Curzon, 2003, p. 18-19 ; KIM Hodong, "Formation and Changes of Uluses in the Mongol Empire", *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 62, n°2/3, 2019, p. 291-292.

²²⁹ Ce qui sera l'une des raisons avancées par les khans de la Horde d'Or dans l'affrontement qui va suivre entre eux.

²³⁰ KIM Hodong, "Formation and Changes of Uluses in the Mongol Empire", *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 62, n°2/3, 2019, p. 293-297, 302.

Néanmoins, s'il est vrai que les descendants d'Hülegü et de Qubilai vont conserver des relations amicales et une forme de soumission des premiers envers les seconds, cette soumission n'est cependant que nominative²³¹.

On remarque cependant que le remplacement du calife, qui est mis à mort après la prise de Bagdad en 1258, par un khan mongol, n'en appelle à aucune légitimité spirituelle. Le nouveau souverain règne en s'appuyant d'un côté sur son lignage, et de l'autre sur ses conquêtes²³². Ainsi, avant d'être un "Ilkhanat", il s'agit surtout de l'*Ulus* d'Hülegü, son propre État dynastique au sein du plus grand État Mongol.

Afin de mieux comprendre la volonté de Möngke d'envoyer Hülegü en Perse, il ne faut donc pas la voir comme une envie de diviser la dynastie pour mieux régner, mais plus comme le résultat d'une volonté politique qui par la suite, poussée par des réalités géopolitiques, amena à sa prise d'autonomie. Si on compare ce cas avec les politiques du sultanat de Delhi, on remarque alors que peu de divisions de l'oligarchie dynastique ont lieu. On peut noter que les Ghuride "divisent" leur pouvoir afin de se battre plus facilement sur leurs nombreux fronts, mais dans le cas du sultanat, les divisions sont très rares. La seule qui peut être notifiée n'est que peu mentionnée, et elle a lieu lors des conquêtes du Bengāl, quand Balban y place son fils Nāsr al-Din Bughrā Khān, ce dernier se proclamant ensuite indépendant. Plus tard, que ce soit sous les Khaldji ou les Tughluq, si des princes se voient confiés des terres où ils sont libre d'agir comme bon leur semble, ils restent toujours les vassaux du sultan à qui ils doivent une obéissance bien plus absolue que les princes mongols au khan au XIV^e siècle. Ces choix, que ce soit pour les Mongols ou pour le Sultanat de Delhi, sont uniquement des réponses politiques à des situations précises²³³.

Ainsi, nous avons vu qu'une dynastie oligarchique, une *'asabiyya*, se construit d'abord en reposant sur une base soudée à laquelle s'ajoutent plusieurs personnalités via

²³¹ AMITAI Reuven, "Evidences for the Early Use of the Title *īlkān* among the Mongols", *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 1, n°3, 1991, p. 353-361.

²³² MELVILLE Charles, "Concepts of Government and State Formation in Mongol Iran", in BABAIE Sussan (dir.), *Iran after the Mongols*, Londres, I. B. Tauris coll. "The idea of Iran", 2019, p. 6-7.

²³³ IBN AL-ATHIR, Tome 3 : *The Ayyūbids after Saladin and the Mongol menace. The years 589-629/1193-1231*, éd. RICHARDS Donald Sidney, Aldershot : Hants, Burlington : Vt., Ashgate, 2008, MINHAJ SIRAJ JUZJANI, *Tabakāt-i-Nāṣirī : a general history of the Muhammadan dynasties of Asia, including Hindustan; from A. H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the irruption of the infidel Mughals into Islam*, éd. RAVERTY Henry George, New Delhi, Oriental Books Reprint Corp., BARANI, *Tarikh-i Firoz Shahi*, éd. ZILLI Ishtiyāq Ahmad, New Delhi, Primus Books, 2015, MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Classiques de la philosophie", 2000, p. 63, IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2002, p. 421, p. 427-8.

divers organes d'assimilation et d'intégration au pouvoir. Par conséquent, la dynastie oligarchique est dissociable du lignage possédant *de facto* le pouvoir. Qui plus est, la dynastie oligarchique joue un rôle important dans les questions de succession au sein d'un même lignage, et se confond par conséquent avec le gouvernement pour ne former qu'une seule et même entité. Enfin, nous avons vu que cette dynastie oligarchique peut être "brisée" pour se reconstruire ailleurs, et par conséquent, le gouvernement dirigeant un État n'est pas dissociable de ce dernier. Nous en arrivons donc à la question à laquelle nous allons tenter de répondre, est-ce que par conséquent, la dynastie est-elle dissociable de l'État ?

Le règne de l'épée

Cette partie se concentre sur l'installation d'une dynastie nouvelle au pouvoir, ou tout du moins de sa construction sur les restes d'une dynastie présente que l'on va souvent retrouver dans celle en construction. En nous basant sur ces points, nous allons donc tenter de discerner une réponse quant à la possible dissociation d'une dynastie régnante de l'État qu'elle dirige.

Les changements de lignées

La construction du pouvoir d'un dirigeant sur les groupes l'entourant demande nécessairement l'organisation d'un réseau de confiance qu'il entretient avec des représentants de son propre pouvoir, dans des domaines ou des régions où il ne peut pratiquer ce pouvoir. C'est ce réseau que l'on nomme gouvernement, la dynastie oligarchique entourant le souverain.

Cette importance du maintien aux postes clé de personnes de confiance peut se voir entre autres dans l'administration de la ville de Delhi, plus particulièrement dans les dernières décennies du XIII^e siècle, quand le pouvoir des héritiers de Balban fléchit. Jusque là, l'administration de la ville repose entre les mains, outre celles évidentes du *qadi*, du *kotwāl*, en charge de l'administration civile et gardien des clés de la ville et du fort la protégeant. Cette détention de clé jouera en faveur de la fonction quand il sera l'heure de les remettre à un prétendant au trône ou à un autre, ce que des *kotwāl* ne se privèrent pas, supportant des prétendants rivaux pour permettre à leur propre pouvoir d'augmenter. Le premier d'entre eux, Tād̄j al-Din semble avoir conservé sa charge depuis sa nomination autour de 1211, puis pendant les troubles suivant la succession d'Iltutmish, jusqu'en 1266 où il donne sa place à son fils, Fakhr al-Din. C'est lui qui, à la mort de Balban, va favoriser Mu'izz al-Din Kaiqubād au dépend de Muhammad Khān. Le pouvoir du sultan ne cessant de diminuer, le coup d'État mené par les Khaldji va amener à une militarisation du pouvoir diminuant grandement l'autorité du *kotwāl*, d'autant plus que Djalāl al-Din Khaldji n'a pas le soutien de Fakhr al-Din²³⁴.

Djalāl al-Din Khaldji est par ailleurs souvent ignoré dans l'historiographie, notamment chez Barani qui le place entre le plus illustre des sultans, Balban, et le 'Nouvel Alexandre',

²³⁴ IMAM Fatima Ahmad, "The Administration of the City of Delhi During the Sultanate", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 48, 1987, p. 179-186, p. 179-181.

comme il surnomme ‘Alā’ al-Din Khaldji. Son règne marque pourtant un changement du paradigme de pouvoir ayant évolué pendant près d’un siècle depuis la prise du pouvoir d’Iltutmish, avec un élargissement de la base aristocratique de l’État par l’ajout d’officiers balbanites de longue date, l’effacement du despotisme absolu maintenu par les conceptions persanes du pouvoir introduites sous Balban, et les punitions sévères des rebelles politiques étant oubliées. Qui plus est, l’expansion territoriale du sultanat reprend de plus belle, les vieux propriétaires terriens étant en parallèle ramenés dans le giron du sultan. Conscient que son pouvoir ne se repose sur aucune prétention d’héritage au sein du même lignée, et que son coup d’État est vu comme un renversement même du Sultanat, du moins sur le moment, Djalāl al-Din est forcé de faire des compromis afin d’amener dans son réseau de confiance les personnalités les plus influentes du sultanat. Cette construction du réseau se fait en premier par la suppression d’éléments perturbateurs. Mettant en avant la légitime défense, il conserve le jeune sultan Shams al-Din Kayumarth sur le trône et se contente d’un poste administratif de la zone frontalière de Mutlān, laissant le pouvoir entre les mains de Malik Tchadju, neveu de Balban, et de Fakhr al-Din. Néanmoins, face à leur refus, il décide d’assurer la régence, avant de prendre le pouvoir à la mort de Kayumarth, naturelle ou par assassinat en fonction des sources²³⁵.

La population de Delhi lui étant hostile, il s’installe à Kilukheri, où il inscrit son pouvoir dans la continuité balbanite en achevant la construction du palais de Kaiquād, l’embellissant de somptueux jardins. Qui plus est, il ordonne à tous ses proches de s’y installer et de bâtir leurs propres maisons. Idem, il invite des marchands à bâtir un marché pour convenir aux besoins des habitants, et la nouvelle cité, nommée *Shāh-i Naw*, est entourée d’une muraille de pierre. Cette nouvelle ville peut avoir calmé l’hostilité de Delhi et les personnalités influentes de la ville, craignant peut-être de la voire perdre son statut de capitale, vont finir pas venir prêter serment devant le sultan, ce dernier entrant dans la ville d’Iltutmish après un an de règne, agissant pour l’occasion comme un simple marchand se déplaçant à pied en signe d’humilité. Cette humilité se voit par ailleurs aussi dans l’habitude qu’il a de délaissé son trône pour s’asseoir parmi les aristocrates, affirmant à qui veut l’entendre qu’il n’a jamais eu de prétentions au pouvoir, mais que ce dernier lui est tombé

²³⁵ SINGH Surinder, “Political Culture in the Delhi Sultanate : Compulsions of a Transitional Phase”, *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 63, 2002, p. 251-262, p. 251-252.

dessus à la suite d'un simple concours de circonstances, le message subliminal tournant autour de la nature divine de telles circonstances²³⁶.

Qui plus est, il conserve l'aristocratie déjà présente et leur accorde des postes importants pour acheter leur collaboration ou leur confiance. Ainsi, Malik Tchadju reçoit l'*iqṭā* de Kara-Makipur, mais cela ne va pas l'empêcher de lever une révolte contre le souverain, Barani nous expliquant qu'il se proclame comme l'héritier de Balban et fait dire la *khutba* en son nom. Soutenu par une grande partie de l'aristocratie qui reconnaît ce statut d'héritier qu'il s'octroie, il avance que Djalāl al-Din n'est qu'un simple usurpateur. C'est la nouvelle victoire militaire de Djalāl al-Din, qui écrase sans trop de mal cette révolte, qui lui permet de rappeler au reste de l'aristocratie pourquoi il est celui en charge du pouvoir. Cette démonstration de force est d'autant plus marquante qu'elle n'est pas suivie d'une exécution sommaire des chefs révoltés. Amenés devant le sultan, il les sépare des autres captifs, dont le sort inconnu nous laisse supposer qu'il fût funeste, et les traite avec considération avant de les libérer sans même les punir, Malik Tchadju étant envoyé à Multān où l'attend un palais, sûrement un exil en résidence surveillée²³⁷.

Justifiant son acte à ses proches, il avance plusieurs points. Tout d'abord, les rebelles ont eu pour seul crime d'être fidèle au neveu de leur ancien maître. Ensuite, ces mêmes rebelles lui avaient par le passé offert l'hospitalité, et l'humiliation de la soumission dans la clémence qu'il venait de subir était suffisante pour qu'ils ne trouvent plus de soutien parmi les musulmans pour se soulever à nouveau. Djalāl al-Din se présente ainsi comme un fin stratège plus que comme le bon et doux sultan que décrit Barani, d'autant plus que les alliés hindus des rebelles sont eux forcés de payer un lourd tribut. Qui plus est, il justifie son choix par la question religieuse, le sultan ne répondant de ses actions que devant Dieu et ne pouvant exécuter des musulmans pour le seul bien d'un État transitoire, ce qui fait au passage s'arracher des cheveux à Barani, le sultan ajoutant même que les Khaldji ont en effet usurpé le trône sur lequel il s'assoit désormais²³⁸. En trois arguments, Djalāl al-Din reconnaît la place de son pouvoir comme illégitime mais nécessaire, point sur lequel Barani est bien plus favorable, mais aussi que ce même pouvoir ne tient qu'entre les mains de Dieu, et que par conséquent, il est le seul à pouvoir en user. S'il rejoint en partie les idées de Barani sur ce

²³⁶ SINGH Surinder, "Political Culture in the Delhi Sultanate : Compulsions of a Transitional Phase", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 63, 2002, p. 251-262, p. 252-253 ; BARANI, *Tarikh-i Firoz Shahi*, éd. ZILLI Ishtiyāq Ahmad, New Delhi, Primus Books, 2015, p. 108-9.

²³⁷ SINGH Surinder, "Political Culture in the Delhi Sultanate : Compulsions of a Transitional Phase", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 63, 2002, p. 251-262, p. 252-254 ; BARANI, *Tarikh-i Firoz Shahi*, éd. ZILLI Ishtiyāq Ahmad, New Delhi, Primus Books, 2015, p. 112-113.

²³⁸ SINGH Surinder, "Political Culture in the Delhi Sultanate : Compulsions of a Transitional Phase", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 63, 2002, p. 251-262, p. 255.

point, les quelques différences qu'il avance dans son discours politique expliquent pourquoi l'auteur va le décrire comme un sultan ayant pu voir la perfection du pouvoir mais à travers un vers teinté uniquement. Son règne n'en est pas moins vu comme une ère de paix absolue²³⁹.

Un autre point important de la légitimation du pouvoir de Djalāl al-Din est le combat face aux Mongols, toujours présents et menaçants à la frontière. Cet argument va être par ailleurs très important dans le discours politique vis-à-vis de l'origine même de Djalāl al-Din sur laquelle nous reviendrons bientôt. En 1292, après deux ans seulement de règne, une armée mongole forte de cent à cent-cinquante mille hommes, guidée par un dénommé 'Abd Allāh, petit-fils d'Hülegü selon Barani mais dont on ne trouve aucune trace dans les généalogies de Rashid al-Din, entre en al-Hind et après un court affrontement des avant-gardes, Djalāl al-Din emporte la victoire. Le récit que fait Barani des événements suivants est particulièrement intéressant.

Une rencontre fut organisée entre le Sultan et Abdullah. Le sultan s'adressa à lui en tant que fils et il s'adressa au sultan en tant que père et de cette façon, la possibilité d'une bataille fut évitée. Abdullah s'en alla avec les armées mongoles et Alghu, le petit-fils du maudit Chengiz-Khan²⁴⁰, rejoignit le sultan avec quelques *amiran-e kazarah* et *amiran-e sadah* mongoles. Tous récitèrent la *Kalimah*²⁴¹ et devinrent des musulmans. Le sultan honora Alghu et lui donna sa fille en mariage. Tous ces Mongols qui étaient venus avec Alghu vinrent avec leurs femmes et leurs enfants et reçurent des allocations et des faveurs du sultan. [...] Le climat de l'Inde et la résidence aux alentours de la ville ne leur convinrent pas et la plupart repartirent avec leurs familles dans leur propre pays. Cependant, certains des principaux mongoles restèrent dans ce pays, et reçurent des villages et des allocations, se marièrent avec des musulmans et devinrent des Nouveaux-Musulmans²⁴².

Cet extrait nous donne plusieurs informations particulièrement intéressantes. Tout d'abord, après un court affrontement, des négociations se mettent en place, négociations jusque-là absentes lors des récits des conflits face aux Mongols chez les chroniqueurs précédents. Cette négociation peut souligner l'idée qu'avance toujours Barani du nécessaire d'un pragmatisme politique avant de s'intéresser aux questions religieuses. Si l'armée mongole est en effet forte de presque cent-cinquante mille guerriers, un affrontement aurait

²³⁹ BARANI, *Tarikh-i Firoz Shahi*, éd. ZILLI Ishtiyāq Ahmad, New Delhi, Primus Books, 2015, p. 128.

²⁴⁰ Lui non plus n'apparaît pas chez Rashid al-Din.

²⁴¹ La profession de foi "Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu est Muhammad est son Prophète."

²⁴² BARANI, *Tarikh-i Firoz Shahi*, éd. ZILLI Ishtiyāq Ahmad, New Delhi, Primus Books, 2015, p. 135.

pu rapidement tourner au drame pour le sultan qui connaît parfaitement la vie à la frontière et les constantes négociations politiques et militaires qu'elle entraîne. Plutôt que de se lancer bêtement dans un affrontement face aux forces du Mal au risque de fragiliser tout le sultanat s'il venait à perdre, voire pire à mourir, Djalāl al-Din privilégie une négociation qui permet aussi bien de protéger l'État et d'éviter de trop lourdes pertes qui l'affaiblirait. Au passage, il est très intéressant de voir que dans ces négociations Djalāl al-Din prend la figure du père et Alghu celle du fils, une manière subtile de montrer que le sultan domine dans les relations, tout en lançant peut-être un clin d'oeil de l'auteur aux négociations entre Gengis Khan et Muhammad ibn Tekesh, changeant cette fois-ci les rôles.

La mention faite de la conversion d'une partie de l'armée mongole et de son installation au sein du sultanat est aussi intéressante. Tout d'abord, elle montre une intégration au sein du sultanat de nouveaux acteurs politiques, sûrement plus fidèles à Djalāl al-Din que le sont les officiers balbanites toujours en fonction, une idée que ne renierait pas Ibn Khaldun, le souverain assurant son pouvoir militaire par un recours à l'étranger, au monde rural. Ensuite, on apprend que le climat indien, et le mode social et économique qu'il impose ne convient pas aux Mongols qui quittent le territoire. Cette mention souligne bien que les Mongols n'ont jamais un intérêt ou une envie de conquérir l'al-Hind, encore moins pour s'y installer, puisque leur mode de vie nomade et pastoral ne s'y applique pas du tout. Qui plus est, si une partie des Mongols repartent sans pour autant être accompagnés de leurs chefs, cela nous permet de nous questionner sur la relation entre les deux. Ils ne semblent pas être leurs *emchü* ou leurs *ulus* puisqu'il les quittent comme ils l'entendent, et ces mêmes chefs, tout du moins 'Abd Allāh et Alghu n'apparaissent pas chez Rashid al-Din. Par conséquent, sans vouloir tirer de conclusions trop hâtives, on peut supposer que cette "invasion mongole" serait en fait un simple raid avec un effectif bien moindre²⁴³ menée par des vassaux des Mongols. Ce peuple soumis aux Mongols serait perçu dans les sources comme simplement Mongol, une idée d'autant plus intéressante quand on se penche sur l'origine de Djalāl al-Din et du futur sultan Ghiyāth al-Din Tughluq, tout deux très proches des vassaux des Mongols.

Ainsi, la transition entre deux lignées, celle des Turcs d'Iltutmish et de Balban et celle de Djalāl al-Din Khalji arrive comme une récompense pour un nouveau groupe armée vivant sous l'autorité du sultanat et prouvant sa valeur à la frontière en affrontant et remportant la

²⁴³ Pour rappel, l'expédition d'Hülegü est composée de cent-vingt mille guerriers qui représentent un cinquième de toute l'armée mongole, on peut donc douter des dix à quinze *tümen* [10.000 hommes] dont parle Barani.

victoire face aux Mongols. Qui plus est, le statut de l'aristocratie change aussi. Balban, s'il s'affirme comme un héritier d'Iltutmish n'en avait pas pour le moins purgé l'administration de ses vieux compagnons en les remplaçant par de nouveaux éléments parmi lesquels Djalāl al-Din vient à son tour prendre le pouvoir en ajoutant des Mongols nouvellement convertis, Mongols qui ne survivront néanmoins pas à son règne quand il seront massacrés pour avoir comploté contre 'Alā' al-Din, remplacés par des populations hindus converties, toujours importants dans l'histoire du sultanat²⁴⁴.

À l'inverse de la thèse khaldunienne, les éléments nouveaux ne viennent donc pas uniquement de l'extérieur en accompagnant la nouvelle lignée prenant le pouvoir, mais se basent surtout dans les faits sur des groupes déjà présents avec lesquels il est nécessaire de faire des compromis, comme Djalāl al-Din avec les fidèles balbanites, et la dynastie oligarchique de cette nouvelle lignée s'élargit ensuite en mélangeant d'un côté l'oligarchie l'ayant précédée et de l'autre celle l'accompagnant.

L'État et la lignée

Il est remarquable qu'au sein des différentes chroniques du Sultanat de Delhi, l'importance évidente de Djalāl al-Din Khalji et Ghiyāth al-Din Tughluq ne leur offre pas pour autant une longue description de leurs origines. Il faut se tourner vers les sources produites par l'*ulus* hülegüide pour ainsi apprendre que Djalāl al-Din est le commandant mongol de Biban, juste à l'ouest de l'Indus. Amir Khusrau de son côté le cite pour ses exploits face aux Mongols réfractaires et aux Afghans de la Salt Range, mais ne donne cependant aucune information sur sa vie avant son entrée au service des sultans. Djuzdjani lui mentionne à un moment la présence au sein d'une ambassade mongole venue en 1260 du fils de Yughrush, potentiellement Djalāl al-Din. Si Isami mentionne lui qu'il entre d'abord au service du benjamin de Balban, Bughrā Khān, on sait néanmoins que son influence gagne en importance sous le règne de Kaiqubād, quand le sultan l'invite à Delhi pour faire face au parti balbanite le contraignant dans ses prises de décisions²⁴⁵.

Les origines de Ghiyāth al-Din Tughluq sont elles aussi floues, Ibn Battuta étant le seul à nous renseigner sur la question, faisant de lui un Qara'una, le terme servant à désigner

²⁴⁴ FAROOQ AHMED Fouzia, "Trust-Based Relations in Delhi Sultanate : Power Politics", *Journal of the Pakistan Historical Society*, vol. 67, n°1/2, 2019, p. 7-30, p. 8, 19.

²⁴⁵ KUMAR Sunil, "The Ignored Elites : Turks, Mongols and a Persian Secretarial Class in the Early Delhi Sultanate", *Modern Asian Studies*, vol. 43, n°1, 2009, p. 45-77, p. 51-52.

les suiveurs du commandant mongol Negüder, un vassal des Djötchide. Isolés au Khorāsān après les conflits entre Djötchide et Hülegüides, ils se dispersent mais semblent conserver une identité commune. Ghiyāth al-Din lui-même n'est pas un émir negüderide, mais un simple palefrenier, ou gardien de chevaux, voire éventuellement un conducteur de bétail et il entre d'abord au service d'Ulugh Khān, le frère d'Alā' al-Din, ou bien directement au service de Djalāl al-Din en fonction des sources. Fort de ses compétences martiales à la frontière, il s'élève et devient commandant de Dipalpur. Lui comme Djalāl al-Din sont par ailleurs présentés comme en-dehors de la dynastie oligarchique du souverain, considérés comme des étrangers ou de simple garde-fou des frontières par les aristocrates de Delhi. Vivant en dehors de l'*'asabiyya* régnante, ils sont forcés de se construire la leur avec conciliation²⁴⁶.

Mais le pouvoir pris, il faut user de nouveaux moyens de la conserver. C'est ainsi qu'après près d'un siècle d'absence des mentions d'actes d'investiture sultanales par le calife, elles refont mention sous le règne de Muhammad ibn Tughluq. La figure du calife n'a pour autant pas disparu du dialogue politique. Après la mort de ce dernier en 1258, Nāsr al-Din Mahmud Shāh continue de faire réciter *khutba* en son nom, un nom qui semble-t-il va rester sur les pièces du sultanat jusqu'au règne de Djalāl al-Din Khaldji. Mais c'est Muhammad ibn Tughluq qui renoue le dialogue en envoyant des émissaires au Caire et faisant frapper des pièces au nom d'al-Hākim II. En 1343, les émissaires reviennent avec l'acte d'investiture, des drapeaux et des robes pour le sultan. Son successeur, Firuzshāh, est le dernier sultan à recevoir l'investiture califale, mais en parallèle, plusieurs sultans du Bengāl, un souverain du Ma'bar, Nāsr al-Din Mahmud Damghān Shāh (r. 1344-1356) et le sultan Bahmani, Muhammad (r. 1358-1375) vont eux-aussi faire voeu d'allégeance au calife afin d'affirmer leur pouvoir face au Sultanat de Delhi²⁴⁷.

Si on ne possède que de très rares mentions de l'importance du peuple au sein de l'État, dont nous estimons la place capitale puisque les élites lui appartiennent et le dirigent, ces dernières sont très souvent musulmanes dans le cas des populations urbaines et doivent être celles que les sultans tentent de convaincre en prêtant à leur tour allégeance au calife.

Le rôle joué par cette population et ses élites dans la politique du sultanat n'est pas proportionnel à leur taux de mention dans les sources. Ainsi, si les populations rurales composant la grande majorité du peuple producteur et payant l'impôt du sultanat n'ont que

²⁴⁶ KUMAR Sunil, "The Ignored Elites : Turks, Mongols and a Persian Secretarial Class in the Early Delhi Sultanate", *Modern Asian Studies*, vol. 43, n°1, 2009, p. 45-77, p. 52-53.

²⁴⁷ AUER Blain H., *Symbols of Authority in Medieval Islam : History, Religion and Muslim Legitimacy in the Delhi Sultanate*, Londres ; New York, I. B. Tauris, coll. "Library of South Asian history and culture", 2012, p. 108-113, 115.

peu d'intérêt pour les changements de collecteur de taxes, qu'il soit souverain hindu, turk ou mongol du moment qu'il accomplit sa part du contrat social, les populations urbaines, elles, semble être bien plus intéressées et actives dans la vie politique²⁴⁸.

Quand Djalāl al-Din se nomme régent de Kayumarth, qu'il a par ailleurs probablement enlevé du palais avant de l'assassiner, puis sultan, la population de Delhi marche sur Kilukheri, malgré les suppliques du *kotwāl* Fakhr al-Din qui tente de les contenir, craignant pour la vie de ses fils pris en otage par l'usurpateur. La population urbaine, ou du moins son élite, joue à nouveau un rôle important quand Khusro Khān (r. 1320) assassine Mubārak Shah (r. 1316-1320) et se proclame sultan, en faisant appel à Ghāzi Malik, commandant aux frontières et futur Ghiyāth al-Din Tughluq, même s'il est probable que ce récit serve de légitimation aux Tughluq. On remarque cependant que Ghāzi Malik a eu plusieurs fois recours aux populations urbaines. Ainsi, quand l'*'amir* de Multān refuse de coopérer, il complotte avec les habitants de la ville qui finissent par se soulever et tuer leur gouverneur. L'*'amir* du Sijistān est lui prit en otage par son peuple qui le force à suivre Ghāzi Malik, tandis que l'*'amir* de Samana, quand il est démasqué pour l'envoi des lettres de Ghāzi Malik à Khusro Khān pour demander son soutien, la population se soulève et le tue. Une fois Khusrā Khān vaincu, Ghāzi Malik va aller jusqu'à se présenter comme un simple membre du peuple, désigné par les *'amir* comme le plus à même à régner, et donc devenir sultan²⁴⁹. S'il utilise évidemment un discours politique de légitimation pour expliquer sa prise de pouvoir après l'extermination d'une partie des Khaldji, il est aussi fort possible qu'il se soit reposé sur un réseau puissant de relations avec des élites urbaines qui lui permirent de prendre des villes sans même y poser le pied.

Cet intérêt pour les élites urbaines se trouve aussi chez les Mongols. Tout d'abord car ces élites permettent de maintenir le pouvoir dans des régions où le khan, et donc l'autorité étatique, ne se rend jamais. Ainsi, au sein de l'*'ulus* hülegüide, des dynasties d'origine perse et urbaine fleurissent au sud et à l'est, le pouvoir du khan restant entre le Caucase et l'Iraq et ne quittant la région que pour mener des missions punitives ou des enquêtes²⁵⁰. Cependant, concernant le règne mongol en Perse, l'intérêt porté au peuple est plus subtil qu'au sein du discours du sultanat, et il semble que ce soit les élites urbaines elles-mêmes qui, dans une

²⁴⁸ KUMAR SEN Asit, "Religion and Politics in Medieval India (1206-1526)", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 16, 1953, p. 225-232.

²⁴⁹ PANDE Rekha "Pressure-Groups and their Operation in the Delhi Sultanate (1206-1351 A.D.)", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 45, 1984, p. 288-295, p. 292-293.

²⁵⁰ MELVILLE Charles, "Concepts of Government and State Formation in Mongol Iran", in BABAIE Susan (dir.), *Iran after the Mongols*, Londres, I. B. Tauris, coll. "The idea of Iran", 2019, p.11.

tentative d'expliquer et de rationaliser la domination d'étrangers sur la Perse, s'attachent à cette domination.

On en trouve l'exemple dans l'idée même qui est faite de l'Iran, la terre des Aryens à laquelle se rattachent les Perses dans leur histoire. Cette dernière, toujours selon la vision qu'ils vont construire sous domination mongole, fut séparée, divisée en provinces du califat 'abbāsside produisant leurs propres dirigeants locaux, contrôlant des territoires limités et affrontant d'un côté le pouvoir central et de l'autre leurs voisins aussi ambitieux qu'eux. Quand les Mongols viennent, ils détruisent le califat et ne se reposent sur aucune légitimité ou autorité islamique, séparant ainsi l'Iran des terres arabes et le réorientant vers les steppes d'Asie centrale, comme il le fut par le passé dans le narratif persan, les Mongols se réappropriant au passage les notions traditionnelles de souveraineté. Les Mongols vont ainsi reconstruire l'Iran en se basant surtout, toujours dans le narratif persan, sur la notion du "vieil Iran". En d'autres termes, les populations urbaines perses et leurs élites lettrées voient dans l'arrivée mongole la renaissance de l'Iran comme une entité unique²⁵¹. Cependant, si l'historiographie a eu tendance à voir le règne mongol en perse sous le prisme de ce narratif, comme le fait Charles Melville, dans les faits, les Mongols eux sont loin de partager ces ambitions et opinions, préférant faire primer en haut de toute justification du pouvoir la primauté du sang de Gengis Khan.

Cette mise en avant de la lignée et de sa domination sur l'État peut s'expliquer par la système social et économique dont les Mongols sont originaires. Au sein de la steppe, l'organisation des peuples nomades et semi-nomades se construit autour de l'unité du noyau familial autour duquel s'établit l'intégralité du système social et politique mongol que nous avons déjà évoqué. Cependant, le schéma commun de l'émergence d'un État au sein de la steppe apparaît souvent dans une situation de crise dû à une limitation accrue des productions pastorales suites à des évènements climatiques ou épidémiques. Ainsi, ce schéma repose généralement sur une désintégration sociale, comme on le voit par exemple dans l'enfance de Gengis Khan quand, à la mort de son père, lui, sa mère et ses frères sont éloignés du groupe principal. Or, ces crises amenant à une militarisation forte des sociétés pastorales sont selon certains historiens l'un des facteurs déterminants de la formation de l'État, en se basant sur un

²⁵¹ MELVILLE Charles, "The Royal Image in Mongol Iran", in MITCHELL Lynette (dir.) et MELVILLE Charles (dir.), *Every Inch a King - Comparative Studies on Kings and Kingship in the Ancient and Medieval Worlds*, Leiden ; Boston, Brill, 2013, p. 9, 25.

chef suprême dont l'investiture sous-entend une reprise des institutions et légitimations des États les ayant précédés et que nous avons déjà évoqué²⁵².

L'apparition de ce chef suprême, dans notre cas Gengis Khan, amène un profond changement de paradigme politique de la steppe. L'aristocratie dominante jusque là le clan est remplacé par une forme d'autorité plus autocratique réduisant le nombre de personnes pouvant participer aux décisions collégiales et dont la composition se rapproche toujours plus des proches du sang du "fondateur" en suivant le processus, considéré par certains comme inévitable, de centralisation du pouvoir. L'autorité se retrouve alors liée à la distance entre son propre lignage et celui du souverain, d'où l'importance de la connaissance des lignées, une connaissance d'autant plus nécessaire dans une société majoritairement exogame²⁵³.

On retrouve cette importance par exemple chez Mirzā Muhammad Dulat lorsqu'il présente le tchaghataïide Tughluq-Temür, qu'il dit fils d'Esän-Buqa, fils de Dua, fils de Baraq, fils de Qara Yesü, fils de Möetüken, fils de Tchaghataï, poursuivant ainsi sa généalogie sur dix générations précédant Gengis Khan jusqu'à Alan Qo'a, une personnalité capitale dans la tradition mongole. Cette dernière eut plusieurs enfants, les fondateurs des différents *oboq* mongols, de sa liaison avec un chien jaune, un symbole sur lequel nous reviendrons plus tard. Il est alors déjà intéressant de remarquer que l'auteur précise qu'Alan Qo'a fait remonter son lignage jusqu'à Noé, incluant donc les Mongols et leur généalogie dans une conception musulmane du monde²⁵⁴.

Par ailleurs, cet intérêt pour la généalogie sert aux historiens musulmans pour repenser leur propre place et celle du *Dār al-Islām* dans l'histoire du monde, surtout après qu'ils se soient fait soumettre en partie par une puissance païenne. Ils n'en sont pas moins les dépositaires des demandes des souverains Mongols, et ces derniers sont obsédés par la généalogie comme le remarque Rashid al-Din. L'une des principales raisons peut se trouver dans le besoin de valider des situations et de cacher des événements peu reluisants, comme des divergences politiques ou familiales, des fratricides ou bien plus simplement l'origine véritable d'un dirigeant comme le font les historiens de Delhi²⁵⁵.

²⁵² DI COSMO Nicola, "State Formation and periodization in Inner Asian History", *Journal of World History*, vol. 10, n°1, 1999, p. 1-40, p. 14-15, 18-20.

²⁵³ DI COSMO Nicola, "State Formation and periodization in Inner Asian History", *Journal of World History*, vol. 10, n°1, 1999, p. 1-40, p. 21-23 ; BUELL Paul D. & KOLBAS Judith, "The Ethos of State and Society in the Early Mongol Empire : Chinggis Khan to Gūyūk", *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, n°1/2, 2016, p. 43-64.

²⁵⁴ HAYDAR MIRZA, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I. B. Tauris, 1996, p. 3.

²⁵⁵ FAVEREAU DOUMENJOU Marie et GEEVERS Liesbeth, "The Golden Horde, the Spanish Habsburg Monarchy, and the Construction Ruling Dynasties", in VAN BERKEL Maaïke et DUINDAM Jeroen (dir.), *Prince, Pen, and Sword : Eurasian Perspectives*, Leiden, Brill, 2018, p. 471-476.

On peut alors supposer que la différence d'approche de la question généalogique entre les Mongols et les sultans de Delhi peut se trouver dans le contexte d'écriture dans lequel se trouvent les historiens, avec d'un côté des historiens musulmans écrivant sous domination non musulmane, et de l'autre des historiens musulmans écrivant au sein d'un monde "entièrement" musulman, où le pouvoir repose donc sur d'autres principes que la lignée, qui se trouve ainsi simplement ignorée dans le cas d'une lignée allant à l'encontre du discours politique général d'opposition aux Mongols.

Frontière et allégeance

Nous avons déjà évoqué à quel point la question de la frontière entre deux États est, pour l'époque que nous étudions, aussi débattable que débattue. Cette dernière a été souvent vue, en particulier dans le cas des États nomades, comme le lieu de construction de l'État, là où des peuples nomades désorganisés, au contact avec un État sédentaire vont adopter une forme étatique²⁵⁶. Nous avons déjà expliqué en quoi cette idée est très limitée.

Néanmoins, la conception d'une frontière semble bien avoir été réelle. Par exemple, les sultans de Delhi, après leurs conquêtes, investissent les forts hindus avec des garnisons militaires et en élèvent de nouveau dans la zone frontalière. Ces forts sont placés sous la protection de généraux de confiance ou des princes et proches du pouvoir. Ils sont aussi utilisés pour débiter les campagnes des Khaldji et des Tughluq. Ainsi, quand Ibn Battuta arrive en al-Hind, il explique que se trouve à Multān une douane ne laissant passer personne en provenance du Khorāsān²⁵⁷.

On trouve aussi chez Rashid al-Din une conception, non pas de la frontière mais plus de l'étendue de l'État quand il parle de l'organisation de la bureaucratie de l'*ulus* après qu'Arghun ait pris le pouvoir.

D'abord, il envoya son frère Yoshmut avec une grande armée au Derbent, Shirvan, et Mughan jusqu'à la frontière alaine pour garder cette région de l'ennemi. Un autre frère, Tübshin, fut envoyé avec une grande armée au Khorassan et au Mazanderan

²⁵⁶ BARFIELD Thomas, *The Perilous Frontier : Nomadic Empires and China*, Cambridge, Blackwell, coll. "Studies in social discontinuity", 1996.

²⁵⁷ ALI M. Athar, "Siege Craft Techniques of the Delhi Sultans during 13th&14th Century", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 51, 1990, p. 271-226, p. 278-279 ; IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012, p. 340-341.

jusqu'à l'Oxus. Le fils d'Elgāi Noyan, Tugh Bitigehi et le frère de Su'unchaq Noyan, Tā'ūn, furent envoyés en Anatolie²⁵⁸.

On peut ainsi voir que la frontière porte avant tout un sens politique, et n'est pas forcément définie par des régions. Si Rashid al-Din parle bien de grands domaines où sont envoyés les différents chefs, on remarque chez Yaqut al-Rumi que ces grandes régions sont surtout concentrées autour de villes qu'il ne cesse de nommer, tandis que les régions elles-mêmes ont des frontières floues se caractérisant simplement par la présence d'une nouvelle région, et non pas des points géographiques précis. La frontière politique est donc le lieu du conflit. La frontière, c'est la guerre²⁵⁹.

Ainsi, les *iqṭā* de la zone frontalière du sultanat de Delhi se retrouvent souvent à engendrer des commandants autonomes, agissant plus selon les politiques de cette zone frontalière que selon celle du centre de l'État. La présentation de ces derniers varie alors dans les sources en fonction du camp qu'ils suivent le plus souvent. Ce mode de vie éloigné du pouvoir permet par ailleurs à certains chefs d'obtenir une autorité suffisante et la frontière possède ainsi un certain intérêt pour les plus ambitieux. Sans vouloir interpréter des ambitions éventuelles, on remarque ainsi que Djalāl al-Din Khaldji et Ghiyāth al-Din Tughluq ne suivent pas les mouvements des autres migrants mongols vers le centre de l'al-Hind, préférant rester au sein de la zone frontalière²⁶⁰.

Ces seigneurs de la frontière jouent toujours un rôle dans les entreprises d'extension des États. On observe ainsi qu'un prince qutlughkhānide du Kirmān, va être forcé de fuir vers la cour de Djalāl al-Din Khaldji après un complot échoué contre Abaqa. Mais l'éloignement du pouvoir étatique permet aussi à ces seigneurs de voir leur propre pouvoir augmenter. Si l'on revient à la dynastie Kurt d'Herāt, on voit Malik Fakhr al-Din, le successeur de Malik Shams al-Din, profiter des conflits entre l'*ulus* hülegüide et ses voisins et cousins pour accroître son influence. Il doit néanmoins entrer en conflit avec Öljeitu, des conflits qui le force à abdiquer. Toujours est-il qu'à la mort d'Abu Sa'id en 1335, Malik Mu'izz al-Din Husayn Kurt prend son indépendance et faire lire la *khutba* en son propre nom, profitant des

²⁵⁸ RASHID AL-DIN TABIB, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres I. B. Tauris, 2012, p. 369.

²⁵⁹ YAQUT IBN ABD ALLĀH AL-RUMI, *Kitab Mu'jam al-Buldan (1178-1229) - Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes*, éd. BARBIER DE MEYNARD Charles, Paris, Imprimerie Impériale, 1861.

²⁶⁰ MAZUMDER Dipanjan, "Rethinking the Mongol-Sultanate 'Frontier' (1241-1327)", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 76, 2015, p. 207-213, p. 209-212 ; KUMAR Sunil, "The Ignored Elites : Turks, Mongols and a Persian Secretarial Class in the Early Delhi Sultanate", *Modern Asian Studies*, vol. 43, n°1, 2009, p. 45-77, p. 54.

conflits déchirant l'aristocratie mongole, des conflits auxquels il avait participé indirectement en exécutant Amir Tchupān après sa révolte contre Abu Sa'id en 1327²⁶¹.

Profitant de la période de trouble traversant l'*ulus* tchaghataïde après l'assassinat de Tārmāshirin, il étend son influence sur Ghazna et Kābul qu'il intègre à son domaine, avant de finalement se tourner vers l'al-Hind et Muhammad ibn Tughluq à qui il va prêter allégeance pour assurer sa protection, servant ainsi les ambitions du sultan en matière de politique extérieure. Il peut désormais affirmer que son influence s'étend jusqu'au nord-est de l'Indus et l'Hindu Kush. Cette pratique de fidélité au sultan de Delhi se poursuit avec Malik Mu'izz al-Din (ibn) Abu al-Husayn Kurt qui, en 1349, lui demande un décret et un sceau lui permettant de confirmer sa prise de pouvoir, ce à quoi répond le sultan par l'envoi conjoint d'un sceau et d'une lourde armée, servant à protéger la région autant des Mongols que du souverain Kurt dont la fidélité reste à prouver. La dynastie Kut ne survivra cependant pas au fils de Malik Mu'izz al-Din, Ghiyāth al-Din qui, en 1381, sera écrasé par les armées de Temür²⁶².

Un autre groupe d'allégeance mongole joue un rôle dans la zone frontalière avec le sultanat de Delhi, celui des Negüderi. Servant à l'origine les Djötchide, ils s'émancipent de leur pouvoir après avoir été isolés dans le Khorāsān, et ce autour de Ghazna, du Zabulistān et du Sistān. On les retrouve mentionnés à plusieurs reprises, Rashid al-Din expliquant que l'un de leurs chefs, 'Abd Allāh, possiblement le même qui avait mené une campagne contre Djalāl al-Din Khaldji, et qu'il désigne comme le fils de Motchi et arrière-petit-fils de Tchaghataï, est arrêté sur ordre de Dua, fils de Baraq, qui le remplace par son propre fils, Qutlugh Khwāja qui va aller piller le Fārs et le Kirmān²⁶³.

Khwāndamir va lui aussi parler des Negüderi mais, vivant à une époque où ces derniers n'existent probablement plus, il est possible qu'il les ait mélangés avec un autre groupe mongol, les Qara'una, réunissant plusieurs groupes mongols installés en Afghanistan et craints par beaucoup comme des bandits. Rashid al-Din fait bien la différence entre les

²⁶¹ KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M. Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 210-215 ; LANE George, *Early Mongol Rule in Thirteenth Century Iran*, Londres, Routledge Curzon, 2003, p. 125 ; SIDDIQUI I. H., "The Kurt Rulers of Herat : Their Role as "Liaison" between India and the Mongol Rulers of Central India during the 13th and 14th Centuries", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 56, 1995, p. 159-164.

²⁶² SIDDIQUI I. H., "The Kurt Rulers of Herat : Their Role as "Liaison" between India and the Mongol Rulers of Central India during the 13th and 14th Centuries", *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 56, 1995, p. 159-164.

²⁶³ RASHID AL-DIN TABIB, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres I. B. Tauris, 2012, p. 384 ; MAY Timothy M., BAIARSAÏKHAN Dashdondog et ATWOOD Christopher P., *New Approaches to Ilkhanid History*, Leiden ; Boston, Brill, coll. « Brill's inner Asian library », 2021, p. 316.

deux, mentionnant à un autre moment les Qara'una en expliquant qu'ils viennent prêter allégeance à Abaqa quand ce dernier se rend à Herāt en 1279. Khwāndamir, parlant des Negüderi qu'ils considère comme des bandits, explique que sous le règne de Ghāzān, ils quittent l'Iraq sans la permission du khan pour se rendre dans la zone frontalière où ils trouvent refuge sous l'égide des Kurt et d'où ils lancent des raids sur le Khorāsān. Ghāzān envoie alors son frère, Öljeitu qui va affronter les Kurt qui refusent de livrer les Negüderi, c'est le conflit dont nous parlions précédemment²⁶⁴.

Ainsi, la zone frontalière et le lieu d'un réseau particulièrement complexe d'alliances et d'allégeances entre le pouvoir central et les seigneurs locaux, et même des seigneurs locaux entre eux. Un autre exemple, situé cette fois-ci en Manzi, est le cas de la ville de Quanzhou qui va se retrouver sous domination mongole, mais administrée presque comme une entité politique indépendante sous le contrôle de la famille Pu, elle-même dirigée par Pu Shougeng. Idem, au sein du sultanat de Delhi, on trouve aussi des seigneurs quasi-indépendants dans le Sindh, quand bien même ils soient présentés comme des esclaves du sultan²⁶⁵.

Dans le cas de notre étude, on peut par ailleurs remarquer que la frontière dont nous parlons n'est pas seulement entre deux États, mais aussi entre le monde rural et citadin, une frontière bien plus poreuse qu'il n'y paraît puisque le monde citadin, celui payant l'impôt, voit ses propres frontières varier en fonction de l'époque et des souverains. Ainsi, la thèse khaldunienne prend un coup puisque l'étranger n'existe pas vraiment, si ce n'est un groupe avec un nom précis mais qui reste indistinct, comme les *Mongols*, et qui ne désigne pas un cénacle en particulier si ce n'est un nouveau groupe militaire qui sert ou non le sultanat en fonction du contexte géopolitique.

Ainsi, nous pouvons en conclure que la dynastie est, dans la majeure partie des cas, dissociable de l'État, perdurant malgré les changements. Une dynastie oligarchique, si elle n'est pas éternelle, ne meurt pas subitement pour laisser la place à une nouvelle, mais elle perdure via certains de ses membres. C'est là le point capital que peut malheureusement

²⁶⁴ RASHID AL-DIN TABIB, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres I. B. Tauris, 2012, p. 384 ; KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M. Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 83 ; MAY Timothy M., BAIARSAÏKHAN Dashdondog et ATWOOD Christopher P., *New Approaches to Ilkhanid History*, Leiden ; Boston, Brill, coll. « Brill's inner Asian library », 2021, p. 314-315.

²⁶⁵ WADE Geoff, « An Early Age of Commerce in Southeast Asia, 900-1300 CE », *Journal of Southeast Asian Studies*, vol. 40, n°2, 2009, p. 221-265, p. 234-235 ; IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012, p. 324.

parfois occulter l'utilisation de termes larges comme *peuple*, *organe gouvernementaux* ou *dynastie oligarchique*. Fondamentalement, ces termes désignent juste des choix mis en place par des personnalités que l'on va retrouver au sein de plusieurs États en fonction des saisons et des réalités de leur temps, n'hésitant que rarement à retourner leur veste tant qu'ils en ont l'opportunité. Ces constructions restent des constructions à échelle humaine, et par conséquent, influencée par les relations et les échanges entre humains, sur lesquels nous allons désormais nous pencher.

Les échanges et circulations

L'échelle humaine des pouvoirs se transmet principalement dans une dynamique propre à toutes les sociétés, les échanges. Des migrants amènent leur culture au sein de leur terre d'accueil, des commerçants apportent des richesses loin de leur lieu de production, et des savants font circuler leur savoir par leurs déplacements. Ces échanges formant l'une des bases les plus solides des communautés sont par ailleurs souvent récupérés par les représentants étatiques voyant en ces derniers une manière de construire ou d'affirmer leur pouvoir.

La construction du grand commerce transasiatique

Si nous utilisons l'expression de "construction du commerce transasiatique", ce dernier existe dans les faits depuis les débuts du commerce. On se rappelle ainsi que suivant les routes commerciales traversant l'Asie, puissances romaines et chinoises échangent des ambassades depuis au moins le I^{er} siècle av. JC. Idem, l'installation de commerçants musulmans sur les côtes occidentales indiennes ne vient pas avec les grandes vagues de conquêtes de l'al-Hind, mais débute dès le VIII^e siècle. Cependant, le XIII^e siècle les voit désormais s'étendre dans la majeure partie des archipels de l'Océan Indien et des Mers de Chine. Aidé par le contexte géopolitique changeant complètement l'ordre des puissances asiatiques, le XIII^e siècle peut ainsi voire émerger ce que Janet Abu-Lughod nomme un "système mondial", intégrant les ports et marchés allant d'Europe jusqu'en Chine, et de Scandinavie jusqu'à Madagascar. Une des meilleures représentations de l'extension de ce monde commerçant se trouve dans les récits de voyage, falsifiés ou non, d'Ibn Battuta²⁶⁶.

Le cas de la ville d'Ormuz nous permet de nous pencher plus précisément sur une partie du commerce entre l'Inde et la Perse. Le voyageur et moine chinois Xuanzang parle déjà au VII^e siècle d'une ville nommée Ho-Mo, l'ancienne Ormuz, et à la fin du siècle suivant, un rapport chinois mentionne la même ville, un centre important du commerce persan. Au XIII^e siècle, on trouve une mention écrite en *sanskrit* au Gujarāt mentionnant le commerce avec Ormuz. D'autres traces ne tardent pas à suivre, parlant toutes d'un commerce florissant entre la ville persane et la région indienne. Une nouvelle inscription nous apprend ainsi qu'en 1264 une mosquée est édiflée avec des magasins et des terres permettant sa subsistance, à Somnath (ou Veraval), élevée par Nur al-Din Firuz, un natif d'Ormuz. Plus

²⁶⁶ SEN Tansen, « The Yuan Khanate and India : Cross-Cultural Diplomacy in the Thirteenth and Fourteenth Centuries », *Asia Major*, vol. 19, n°1/2, 2006, p. 299-326

tard, Marco Polo parle des richesses qu'il voit à Ormuz, parlant de marchands indiens venant vendre des épices, des pierres précieuses, de l'ivoire, des vêtements de soie, des perles et d'autres merveilles. Il parle aussi, et nous reviendrons sur ce point, d'une exportation de nombreux chevaux vers l'Inde²⁶⁷.

Ainsi, une grande partie du commerce repose entre les mains de musulmans, Ibn Battuta en trouvant dans presque tous les ports du Malabar. Un de ces groupes, vivant du commerce terrestre, est celui des *Kārwāni* comme les nomme Barani, le peuple de la caravane, mais que l'on retrouve aussi dans les sources sous le nom de *Bandjāran*. Commerçants sur de longues distances tout type de denrées, ils échangent surtout du grain, ce qui va pousser 'Alā' al-Din Khalji a tenté de les forcer à se sédentariser afin d'avoir un contrôle plus resserré sur leurs affaires, avant de se rabattre sur l'idée de conserver leurs familles sur les rives de la Yamunā sous sa protection, les payant des sommes astronomiques pour qu'ils continuent d'apporter du grain à Delhi. Leurs déplacements fréquents peuvent laisser supposer qu'ils seraient des commerçants nomades, ou plus simplement des nomades vivant dans la région et qui, lors de leurs passages entre pâturages d'été et d'hiver en profitent pour échanger des denrées avec les locaux. L'intervention étatique au sein du commerce est donc assez importante. Sur une échelle plus globale, le contexte géopolitique influence aussi le commerce, les routes commerciales traversant la Perse perdant en intérêt pour les commerçants italiens après la conversion de Ghāzān à l'islam en 1295, mais surtout la chute d'Acre en 1291, dernier port chrétien du Levant, une partie de ces commerçants préférant les routes traversant les steppes soumises à l'*ulus* Djötkhide²⁶⁸.

Mais l'Océan Indien lui est moins influencé par les bouleversements politiques, étant depuis longtemps divisé entre trois zones "culturelles" du commerce. D'ouest en est, la première partie s'étend entre la Mer Rouge et le Golfe Persique d'un côté et les côtes occidentales d'Inde de l'autre, une zone considérée comme l'aire "culturelle" musulmane. La deuxième partie s'étend entre les côtes occidentales de l'Inde et la Péninsule Indochinoise, prenant fin au détroit de Malacca, formant l'aire "culturelle" hindu, cette culture étant surtout partagée par les cercles du pouvoir plus que par les commerçants, le pouvoir lui-même s'islamisant dans le courant du XIV^e siècle. Enfin, la troisième partie, l'aire "culturelle"

²⁶⁷ MOOSVI Shireen, « India's sea Trade with Iran in Medieval Times », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 70, 2009-2010, p. 240-250, p. 240-241.

²⁶⁸ HABIB Irfan, « The Mercantile Classes of India during the Period of the Delhi Sultanate », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 69, 2008, p. 297-308, p. 297, 300 ; GREWAL Jagtar Singh, *The State and Society in Medieval India*, New Delhi, Oxford University Press, coll. « History of science, philosophy, and culture in Indian civilization », 2005, p. 140 ; ABU-LUGHOD Janet L., *Before European hegemony : the world system A.D. 1250-1350*, New York, Oxford University Press, 1989, p. 186.

chinoise, part du détroit de Malacca et remonte jusqu'en Corée, le domaine de ce que les spécialistes ont nommé le "commerce tributaire". Dans les faits, ces trois sphères du commerce représentent surtout des parcours suivis par les commerçants en se reposant sur les vents et les différentes zones de moussons, des marchands pouvant par ailleurs quitter sans problèmes ces zones pour pousser leur commerce²⁶⁹.

Qui plus est, le commerce et les réalités géopolitiques terrestres permettent aussi de flouter les frontières de ces espaces, comme nous le montre le récit de Zhou Daguan au Cambodge. Ce dernier nous parle ainsi d'une zone, considérée comme dans la sphère hindu du commerce, mais où viennent s'installer de nombreux commerçants chinois, une augmentation bien visible au sein des populations locales²⁷⁰.

Les Chinois qui arrivent en qualité de matelot trouvent commode que dans ce pays on n'ait pas à mettre de vêtements, et comme outre le riz est facile à gagner, les femmes faciles à trouver, les maisons faciles à aménager, le mobilier facile à acquérir, le commerce facile à diriger, il y en a constamment qui désertent pour y [rester]²⁷¹.

L'auteur parle aussi des ressources produites dans la région qui se trouvent ensuite sur les marchés du monde entier. On trouve ainsi des bois rares, des défenses d'éléphants, des cornes de rhinocéros, des plumes de martin-pêcheur, de la cire d'abeille, de la cardamome, et du poivre, entre autres. On trouve des marchandises assez semblables en provenance des ports indiens, bénéficiant de climats assez similaires et par conséquent d'une production ressemblante. Les marches de l'Ancien Monde sont ainsi remplis d'épices, de bois précieux comme le *tek* et des tissus très prisés. Du Sindh est exporté de la soie, des textiles de coton, des peaux, du bois et de l'ivoire, Lāhor est un centre de l'industrie papetière, Delhi et Āgrā exporte du cuivre et des récipients en laiton et du Bihar du sel, des légumineuses et de l'argenterie²⁷².

Le commerce des esclaves que nous mentionnons dans notre chapitre précédant se poursuit avec une grande importation au sein du sultanat de Delhi, notamment au niveau des concubines nécessaires au maintien d'un harem prestigieux pour le souverain, des concubines

²⁶⁹ ABU-LUGHOD Janet L., *Before European hegemony : the world system A.D. 1250-1350*, New York, Oxford University Press, 1989, p. 252-253.

²⁷⁰ ZHOU DAGUAN, *Mémoires sur les Coutumes du Cambodge*, éd. PELLIIOT Paul, Paris, A. Maisonneuve, 1951, p. 27.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 34.

²⁷² ZHOU DAGUAN, *Mémoires sur les Coutumes du Cambodge*, éd. PELLIIOT Paul, Paris, A. Maisonneuve, 1951, p. 26-27 ; PICARD Christophe, *Le monde musulman du XI^e au XV^e siècle*, Paris, Armand Collin, coll. « Cursus », 2014 p. 110 ; RAZA KHAN Nasir, « India's Connection with the Silk Route », *India Quaterly*, vol. 61, n°1, 2005, p. 79-117, p. 86.

étant importées de Chine et du Turkeštān. Un important trafic d'esclave se maintient dans la zone frontalière avec les Mongols, Rashid al-Din racontant que la campagne de Sali Noyan amène à Hūlegū plusieurs milliers d'esclaves dont les descendants se retrouvent au sein de la bureaucratie hūlegūide²⁷³.

Le commerce des esclaves fait partie de l'interventionisme de l'État au sein des échanges afin de servir ses propres intérêts. Se reposant sur les avantages offerts par le commerce, on observe ainsi Ibn Battuta sympathiser avec le dirigeant de Multān en lui offrant un esclave, un cheval et des raisins secs et des amandes, ne pouvant être cultivés en al-Hind et ayant donc une valeur particulière pour l'élite originaire de régions où ils sont communs. On se rappelle ainsi du malheur de Bābur une fois qu'il s'est installé à Delhi et qu'il se remémore des fruits d'Asie Centrale qu'il avait l'habitude de manger durant sa jeunesse. On observe par ailleurs qu'Ibn Battuta parle lui aussi longuement des melons du Khwārezm, et plus particulièrement de la coutume de Muhammad ibn Tughluq d'en envoyer aux étrangers résidant à sa cour afin de les favoriser. Le commerce sert ainsi au sultan à reconstruire pour les immigrants un monde sensoriel auquel ils appartenaient, mais aussi comment il utilise ce biais pour renforcer ses liens avec eux²⁷⁴.

L'interventionnisme de l'État va jusqu'à s'étendre aux autres États moins puissants. Ainsi, Zhou Daguan explique que le pays des Khmers ne produisant ni or ni argent, celui en provenance de Chine est particulièrement favorisé, mentionnant que cet or et cet argent sont utilisés dans les transactions commerciales, sans spécifier s'il est refondu ou frappé, le gouvernement mongol en profitant pour jouer sur les interdictions d'exportations en fonction de ce qui l'arrange²⁷⁵.

Le commerce des monnaies, et plus généralement des métaux précieux, recouvre une part importante des stratégies commerciales des sultans de Delhi. Au sein du monde musulman, on exploite de l'or dans les mines du sud de l'Égypte, mais aussi à l'est de la Perse, dans la région de Ghur et en Transoxiane. Les mines d'argent sont elles plus nombreuses, les principales se trouvent au Khwārezm et au Khorāsān. Les monnaies du premier siècle du Sultanat viennent néanmoins en grande majorité de celles des États hindus qui furent soumis par au XIII^e siècle. Les coffres d'Alā' al-Din sont ainsi remplis de pièces

²⁷³ BANO Shadab, « India's Overland Slave – Trade in the Medieval Period », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 58, 1997, p. 315-321, p. 320-321 ; JACKSON Peter, *The Mongols and the Islamic World*, New-Heaven, Yale University Press, 2017, p. 213-214.

²⁷⁴ IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012, p. 270, 339.

²⁷⁵ ZHOU DAGUAN, *Mémoires sur les Coutumes du Cambodge*, éd. PELLIOU Paul, Paris, A. Maisonneuve, 1951, p. 27-28.

du Gujārat, du Malwa, du Marwar, de Chanderi et de Djalandhar. Par la suite, les campagnes menées dans le Deccān vont fournir une base importante des métaux utilisés²⁷⁶.

L'établissement par 'Alā' al-Din d'un système de monnaies reposant sur des pièces d'or, d'argent, de billon et de cuivre, accompagné du recours de plus en plus fréquent par les aristocrates du sultanat à des prêteurs d'argent, montre une augmentation de l'utilisation des monnaies. Une des sources importantes de ces métaux en al-Hind est alors le commerce levantin, passant des biens orientaux en Europe en échange d'or et d'argent. Qus, en Égypte, est ainsi décrite comme fréquentée par des marchands indiens où ils rencontrent des vénitiens installés à Alexandrie et Alep, échangeant entre eux épices et textiles contre or et argent. L'*ulus hülegüide*, lui, se place comme région intermédiaire de ce commerce, et se fournit en argent grâce à ses mines d'Asie Centrale et de Grande Arménie²⁷⁷.

Wassaf apporte sur ce commerce l'information capitale que les stocks de métaux précieux arrivant dans l'al-Hind ne sont pas exportés par la suite, bien que dans les faits, de l'argent quitte l'al-Hind dans le commerce des chevaux, encore plus capital pour le sultanat de Delhi, mais sûrement à une échelle assez minime pour qu'elle n'est pas attirée l'attention des contemporains²⁷⁸.

L'importation de chevaux de guerre en Inde précède elle-aussi le sultanat de Delhi. Les travaux de Wassaf et de Marco Polo mettent en avant une méconnaissance des indiens du sud en matière de soin et d'élevage des chevaux importés, même si dans les faits les conditions climatiques doivent être plus à pointer du doigt, les chevaux ayant toujours été en Inde affiliés aux peuples de cavaliers d'Asie Centrale s'étant installés dans l'al-Hind. Cette obsolescence programmée des chevaux est maintenue par les commerçants musulmans, ces derniers profitant de cette ignorance qui sert leur marché²⁷⁹.

Ibn Battuta parle ainsi de commerçants qui vont acheter plusieurs milliers de chevaux élevés sur les steppes djõtchide et qui vont ensuite les vendre à Delhi au sultan, prêt à payer au prix fort pour maintenir sa cavalerie. Si on a pas de traces sur l'attitude des Djõtchide vis-à-vis de ce commerce, il est possible qu'ils y soient aussi favorable qu'ils le sont pour le commerce des esclaves avec le sultanat mamluk d'Égypte. On observe alors plusieurs routes commerciales reliant le sultanat de Delhi aux différents lieux de productions

²⁷⁶ *Atlas des mondes médiévaux musulmans*, Paris, CNRS, 2022, p. 282 ; MOOSVI Shireen, « Numismatic Evidence and the Economic History of the Delhi Sultanate », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 50, 1989, p. 207-218, p. 216.

²⁷⁷ HAIDER Najaf, « International Trade in Precious Metals and Monetary Systems of Medieval India : 1200-1500 A. D. », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol.59, 1998, p. 237-254, p. 237-238.

²⁷⁸ *Ibid*, p. 4.

²⁷⁹ SHUKLA S. K., « Horse Trade in Medieval South. Its Political and Economic Implications », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol.42, 1981, p. 310-317, p. 310-311.

de chevaux, assez étudiés par l'historiographie²⁸⁰. Sans entrer dans le détail des points de passage de toutes ces voies commerciales, nous préférons apporter la nuance sur la conception que l'on se fait de ces routes. Il est en effet plus important de les voir comme un réseau entretenu par des marchands de différentes denrées entre des villes, et que ces villes sont surtout influencées par leur climat économique qui peut en amener certaines à devenir plus intéressantes que d'autres pour le commerce. Ainsi, si des régions sont pratiquées par le commerce, ce sont surtout les relations entre les populations commerçantes qui jouent un rôle capital dans ces échanges.

Une partie de ces communautés de commerçants pour les uns et de bandits des grands chemins pour les autres sont les Negüdari, particulièrement quand ils entrent au service des Kurt, Herāt étant l'un des centres importants de ce commerce équin, bénéficiant de grands pâturages l'entourant. La chute du gouvernement central hülegüide amène une insécurité sur les routes et un déclin de ce commerce, qui peut par ailleurs expliquer en partie l'affaiblissement croissant du sultanat de Delhi. Néanmoins, malgré cette insécurité, Ibn Battuta explique que des chevaux sont toujours exportés du Khorāsān vers l'al-Hind²⁸¹.

Le commerce représente donc une part importante, non seulement des échanges humains, propres à toute société, mais aussi des politiques des différents États qui y voient un moyen de conserver leur pouvoir, ou tout simplement une obligation pour l'obtenir.

La diffusion des savoirs

La question du commerce ayant été traitée, elle n'est cependant pas la seule à découler des échanges et des circulations entre les populations. L'État Mongol, de par sa superficie, va intégrer au sein de sa propre culture des éléments choisis avec parcimonie au sein des cultures dominées.

Par exemple, dans le cas militaire, ils se reposent sur les savoirs poliorcétiques des Khitaï et des Ouïghour. En 1211, un officier chinois nommé Chang Ba-Tu, supervise les machines de siège, puis lui succède Xue Ta-la-hai, se retrouvant aussi en charge de la nouvelle marine mongole dont les souverains se sont récemment dotés. Pour sa campagne de Perse, Hülegü recrute ainsi mille familles du Cathay s'étant spécialisées dans la construction

²⁸⁰ JACKSON Peter, *The Mongols and the Islamic World*, New-Heaven, Yale University Press, 2017, p. 214 ; BAHRANI-POUR Ali, « The Trade in Horses between Khorasan and India in the 13th-17th Centuries », *The Silk Road*, vol. 11, 2013, p. 123-138, p. 123-124.

²⁸¹ BAHRANI-POUR Ali, « The Trade in Horses between Khorasan and India in the 13th-17th Centuries », *The Silk Road*, vol. 11, 2013, p. 123-138, p. 129-130.

et le maniement des armes de siège. Par la suite, les machines à contrepoids apparaissent sous Qubilai qui, pendant sa campagne contre les Song, demande à son neveu Abaqa de lui envoyer deux ingénieurs musulmans, Esmā'il et 'Alā' al-Din, qui seront tous deux récompensés par des postes administratifs en Orient²⁸².

Par ailleurs, une pratique mongole qui est aussi militaire qu'étatique, le *yam*, est récupérée par les sultans de Delhi. 'Alā' al-Din et Ghiyāth al-Din mettent et développent ainsi un système de poste s'approchant de ce dernier, qu'Ibn Battuta mentionne à son arrivée en al-Hind. 'Alā' al-Din va aussi introduire deux taxes mongoles, le *qubchur*, taxe sur les pâturages, et le *tamgha*, taxe sur le commerce, qu'il a probablement utilisés pour contrôler les commerçants nomades dont nous parlions plus tôt²⁸³.

Une autre pratique récupérée par les Mongols mais que les sultans de Delhi ne vont pas suivre, si ce n'est dans leurs échecs monétaires parallèles, est l'utilisation de la monnaie papier. Utilisé en Manzi par les commerçants, puis par le gouvernement qui fait imprimer sa propre monnaie, le système est adopté par les Mongols qui le modifient. Afin d'assurer la valeur de cette monnaie, le gouvernement interdit l'usage de l'or et l'argent pour les transactions commerciales à partir 1280, quand bien cette interdiction soit négociable comme on l'a vu avec Zhou Dagan, forçant les commerçants à n'utiliser que de la monnaie papier. Une conversion en or et en argent est disponible uniquement dans le cas d'un usage manufacturé de ces derniers. Le khan hülegüide Gaikhatu (r. 1291-1295) va tenter d'introduire cette monnaie papier sur ses terres, mais ce sera un échec cuisant²⁸⁴.

Cet essai de Gaikhatu peut s'expliquer entre autres par les déplacements fréquents de chinois et de perses au sein de l'État mongol. Par exemple, à Hangzhou, capitale culturelle des Yuan, la mosquée du Phénix est élevée en 1284 par la communauté persane de la ville, financée par un persan, 'Alā' al-Din, ayant participé financièrement à la campagne de Qubilai au Turkestān. Le bâtiment est édifié sur la Rue Impériale, et en parallèle sont acquis les anciens jardins étatiques, les *Jujing Yuan* pour devenir un cimetière musulman²⁸⁵.

²⁸² RAPHAEL Kate, « Mongol Siege Warfare on the Banks of the Euphrates and the Question of Gunpowder (1260-1312) », *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 19, n°3, 2009, p. 355-370 ; LANE, George, "A Tale of Two Cities : The Liberation of Baghdad and Hangzhou and the Rise of the Toluids", *Central Asiatic Journal*, vol. 56, 2012-2013, p. 18.

²⁸³ Impact of the Mongol Invasions on the Delhi Sultanate, ARCHANA OJHA ; The Inferred Elites, SUNIL KUMAR, p. 22-3 ; IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012, p. 324.

²⁸⁴ ABU-LUGHOD Janet L., *Before European hegemony : the world system A.D. 1250-1350*, New York, Oxford University Press, 1989, p. 333-3334 ; RASHID AL-DIN TABIB, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I.B. Tauris, 2012.

²⁸⁵ LANE, George, "A Tale of Two Cities : The Liberation of Baghdad and Hangzhou and the Rise of the Toluids", *Central Asiatic Journal*, vol. 56, 2012-2013, p. 9, 18.

Cette présence de plus en plus importante des persans au sein de l'État Mongol dans son ensemble s'observe aussi bien dans l'intérêt que portent les souverains à des figures devenues historiques au sein du roman persan, comme celle d'Iskandar, Alexandre, mais aussi de manière plus large dans l'usage de la langue persane, devenant non pas la *lingua franca* d'Asie, mais au moins l'une des langues nécessaires à maîtriser pour qui voulait entrer dans l'administration²⁸⁶.

La langue persane est aussi grandement utilisée par l'administration du sultanat de Delhi. On remarque que les Khaldji et les premiers Tughluq utilisent équitablement des titres conventionnels en arabe et en persan, mais que l'appartenance au groupe restreint des proches du pouvoir se marque par la prise du titre de *khān*, s'opposant aux titres de *malik* et d'*'amir* réservés aux commandants militaires. Les différents *khān* sont ensuite échelonnés en fonction de leur importance. Le premier fils de Ghiyāth al-Din Tughluq, et futur Muhammad ibn Tughluq, reçoit ainsi le titre d'*Ulugh Khān*, que portait aussi Balban chez Djuzdjani. *Ulugh* signifiant "grand" en turk, il peut ainsi se différencier de ses pairs. Les Khaldji pratiquent aussi cet usage, avec 'Alā' al-Din nommant son frère *Ulugh Khān*, tandis qu'un autre frère reçoit le titre de *Qutlugh Tekin*, le "Prince de Bon Augure", et son beau-frère celui d'*Alp Khān*, le "Khan Valeureux". Néanmoins, à part Aybak, Iltutmish et Balban, aucun sultan après 1286 ne prend de terme turk dans sa titulature, pas même celle de *khān*, sûrement trop connoté mongole²⁸⁷.

L'utilisation du terme de *khān* ne se rapporte cependant pas au lexique mongol, que Djalāl al-Din Khalji et Ghiyāth al-Din Tughluq connaissaient peut-être, mais de la tradition turke. Dans les faits, les connaissances entre les deux entités, surtout en matière de production littéraire, sont limitées par les déplacements des savants produisant ces œuvres, et par conséquent, les deux langues turkes et mongoles ne doivent que s'influencer. Ces déplacements d'hommes de lettres sont particulièrement intéressants dans le cas de Rashid al-Din qui va effectuer une ambassade en al-Hind chez le sultan de Delhi, mais qui pourtant ne vas pas user de textes produits par la cour de Delhi dans son histoire de l'Inde et des derniers sultans en lice, s'appuyant plus sur les travaux d'al-Biruni et de Wassaf.

²⁸⁶ HILLENBRAND Robert, « The Iskandar Cycle in the Great Mongol Šāhnāma », in BRIDGES Margaret (dir.) et BÜRGE J. Christoph, *The Problematics of power : Eastern and Western Representations of Alexander the Great*, Bern ; New York, P. Lang, coll. « Schweizer asiatische Studien, Monographien », 1996.

²⁸⁷ KUMAR Sunil, « The Ignored Elites : Turks, Mongols and a Persian Secretarial Class in the Early Delhi Sultanate », *Modern Asian Studies*, vol. 43, n°1, 2009, p. 45-77, p. 58-60, 67-69 ; AUER Blain, « Persian Historiography in India », in PERRY John R. (dir.), *Persian literature from outside Iran : the Indian subcontinent, Anatolia and Central Asia, and in Judeo-Persian*, Londres ; New-York, I. B. Tauris, coll. « A history of Persian literature », 2018, p. 95-96, 99.

Ainsi, les déplacements de populations sont à l'origine de nombreux changements dans l'Asie du XIII^e et du XIV^e siècle. Ils permettent à des réseaux commerciaux de se renforcer ou même de se reconstruire, tout en propageant des idées, savoirs, techniques et cultures entre les différents États. Ces mêmes États vont ainsi, afin de renforcer toujours plus leur pouvoir, user de ces partages, floutant encore plus la distinction entre les groupes et par conséquent, celle entre un monde rural et un monde urbain qui ne cessent de s'influencer l'un l'autre en dehors des changements de lignées au pouvoir.

Chapitre III

Un “Âge d’Or” fatal

S'efforçant de promouvoir la religion islamique, il mit fin à l'injustice et la tyrannie. [...] La monnaie fût émise avec le nom du Prophète et celui des douze imams, et il a été le premier des monarques gengisides à suivre la secte des imams Alid et à faire inclure le nom des imams dans la *khtuba* et sur les pièces de monnaie.

Habib al-Siyar, Khwāndamir

Si la question de la protection de la religion est abordée, alors le sultan Tughluq Shah est apparu comme un protecteur de la religion même lorsqu'il était encore un *malik* et a agi comme un rempart contre les Mongols.

Tārīkh-e Firuzshāhi, Barani

La sédentarisation

La théorie khaldunienne repose en grande partie sur la question de l'intégration d'une lignée au monde urbain qu'elle a soumis par la force. Ce passage, que nous avons choisi de nommer "sédentarisation" dans notre travail, repose sur deux points. Le premier est la récupération des modes de vie et codes sociaux propres au monde urbain. Pour le cas présent, s'il est particulièrement complexe d'essayer de tracer les contours de la vie culturelle d'une cour étatique, d'autant plus dans le cas d'une cour dirigée par une lignée aux codes culturels drastiquement différents du lieu où elle s'est installée, nous pouvons néanmoins nous pencher sur une question ayant laissé plus de traces dans les sources, les conversions religieuses. Le deuxième point de cette "sédentarisation" est la récupération du système économique urbanisé, reposant sur une forte densité et une spécialisation des tâches, comme l'a souligné Gabriel Martinez-Gros.

Les conversions religieuses

Le cas de la conversion religieuse est particulièrement intéressant quand on se penche sur les souverains mongols s'étant installés au sein du *Dār al-Islām*, soit les Hülegüide et les Tchaghataïide. Les premières générations de ces deux *ulus* venus s'y installer amenèrent en premier lieu leurs propres croyances qu'ils continuèrent de pratiquer pendant plusieurs générations.

Cette "religion mongole", est assez vague, pétrie de conceptions héritées des visions colonialistes d'un "shamanisme" partagé par tous les peuples de la steppe. Sans entrer dans les détails, beaucoup d'historiens remettent en question ces *a priori* et se penchent plus précisément sur la question des cultes mongols. Ils sont avant tout très présents dans la vie sociale, en témoignent ceux que l'on nomme très simplement "shaman", et qui ont une fonction d'intermédiaire entre les deux mondes, celui des vivants et celui des morts. Cette question du "shaman" est assez complexe puisqu'on trouve plusieurs termes différents selon les fonctions de cet interprète. Le *dallachi* lit l'avenir dans les craquelures des os de mouton calciné, le *toglechi* le lit avec des pièces ou des pointes de flèche entre autres, le *domchi* est un sorcier ou un guérisseur, l'*emchi* est un simple guérisseur et le *yadchi* invoque par ses chants polyphoniques la pluie ou la grêle. Cette forte présence sociale de nombreuses personnes réunies sous l'étiquette du "shaman" vient du fait que les Mongols accordent une grande importance au respect des morts afin que ces derniers ne viennent pas hanter les

vivants, d'autant plus que l'importance d'une personne de son vivant influencera sa puissance dans la mort²⁸⁸.

Un autre problème sous-jacent est que les cultes qui nous sont parvenus dans les sources comme ceux pratiqués au sein du *Yeke Mongol Ulus*, sont dans les faits ceux pratiqués par les Borjigin. Chaque groupe des steppes possédant ses propres branches d'un tronc de croyances communes, la domination de Gengis Khan et leur réunion sous son joug fait ressortir la branche des Borjigin comme la branche étatique. Par conséquent, on ne connaît véritablement que peu de choses sur une simple branche de cet arbre religieux. Néanmoins, on connaît le facteur dominant partagé par toutes ces communautés, le respect de *Tenggeri*.

Souvent traduit en "ciel", il est à ne pas comprendre sous le sens qu'accordent les religions du Livre à ce terme. Il ne définit pas un paradis, ni semble-t-il un dieu omnipotent créateur de l'Univers. On trouve d'autres divinités présentes dans la terre et dans l'eau, et aucune preuve écrite nous indique qu'il agit activement dans l'histoire de Gengis Khan et de sa lignée. Qui plus est, il se pourrait que la figure même de *Tenggeri* ne soit pas vénérée par l'intégralité des peuples de la steppe, certains semblant à l'origine diriger leurs prières aux esprits vivants sur les pentes des montagnes ou dans les rivières, sans pourtant qu'il ne le reconnaissent pas. Il se peut donc que *Tenggeri* fasse aussi partie à l'origine des cultes propres aux Mongols qui s'étendirent par la suite à toute la steppe au gré des conquêtes de Gengis Khan²⁸⁹.

La question d'un monothéisme mongol est alors soulevée vis-à-vis de l'importance qu'il occupe dans le discours étatique mongol. En effet, tous les édits émis par le khan sont surmontés de la mention *möngke tngri-yin kütchün-dür*, "Par le pouvoir du Ciel ferme". Si Djuwayni s'abstient de présenter les Mongols comme vénérant le Dieu unique des musulmans, il les fait tout de même parler à plusieurs reprises d'un *Khodā-ye qadim*, un "Dieu Ancien" dans leurs demandes de soumissions, le terme servant surtout à souligner la confiance qu'ont les Mongols en ce "Dieu Ancien". Parallèlement, le moine franciscain Jean de Plancarpin raconte que si les Mongols croient bien en un dieu unique, ils ne lui offrent cependant ni prières ni cérémonies²⁹⁰.

²⁸⁸ MAY Timothy M., *The Mongol empire : a historical encyclopedia*, Santa Barbara, ABC-CLIO, coll. « Empires of the World », 2017,

²⁸⁹ JACKSON Peter, « Mongol Khans and Religious Allegiance ; The Problems Confronting a Minister-Historian in Ilkhanid Iran », *Iran*, vol. 47, 2009, p. 109-122, p. 114.

²⁹⁰ JACKSON Peter, « Mongol Khans and Religious Allegiance ; The Problems Confronting a Minister-Historian in Ilkhanid Iran », *Iran*, vol. 47, 2009, p. 109-122, p. 114 ; BAUMANN Brian, « By the Power of Eternal Heaven : The Meaning of Tenggeri to the Government of the Pre-Buddhist Mongols », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, n°35, 2013, p. 233-284, p. 233.

Selon Brian Bauman, l'utilisation du "Ciel" dans le discours social mongol s'explique simplement par le fait que ce dernier est un symbole d'ordre et d'orientation, deux pouvoirs essentiels au gouvernement. Depuis un point précis dans l'espace peut découler l'orientation et le maintien de ce point à une position unique ou à un changement régulier et prévisible permet à l'ordre de s'installer. De ce point peuvent s'épanouir le temps et l'espace en des systèmes "conventionnels". De l'observation des corps célestes et de leurs mouvements et occurrences, les systèmes de temps peuvent se développer, et en étudiant les phénomènes célestes, l'ordre peut-être mis en place, un ordre dépendant des phénomènes observés, et par conséquent, l'ordre de l'univers est topocentrique. Le centre de l'ordre, le centre du pouvoir politique, devient ainsi le centre de l'Univers, et dans le cas mongol, la steppe d'où ils viennent²⁹¹ est le centre de l'Univers et du pouvoir politique. Depuis ce centre, la géographie peut se construire en se basant donc sur une orientation astrale. L'État et les terres sur lesquels il s'étend, reposent entre les mains de l'ordre céleste, que l'on peut alors être tenté de voir comme *Tenggeri*. On remarque par ailleurs que le pouvoir mongol ne vient jamais officiellement de *Tenggeri*, mais va plutôt y trouver une légitimité, rejoignant cette idée d'une organisation du monde politique en miroir à l'ordre de l'Univers²⁹².

Ainsi, la "religion mongole", à l'image des autres religions pratiquées à ce moment, n'est pas qu'une simple question de croyances en une force supérieure et en ses représentants. Elle est une conception du monde, influencée par l'environnement dans lequel évoluent les différents groupes, à laquelle peut s'ajouter des influences extérieures, et de laquelle découle une organisation sociale optimale. Par conséquent, quand cette vision du monde est confrontée aussi bien à d'autres visions du monde qu'à un environnement différent de celui dont elle vient, il n'est pas rare de voir des cas de syncrétisme ou d'éclectisme prendre place, amenant parfois à des conversions religieuses.

Si on omet ici les khans djötchide de la Horde d'Or, les conversions des souverains mongols à l'islam commencent vers la fin du XIII^e siècle. Khwāndamir parle ainsi de la conversion de Baraq (r. 1266-1271) dans la deuxième moitié des années 1260, ce dernier prenant alors le titre de Sultān Ghiyāth al-Din. Baraq ne fait cependant pas parti de cette catégorie de souverains mongols dont la conversion eut un impact suffisant pour qu'il soit vu comme un grand souverain musulman. Seuls trois souverains semblent endosser cette charge

²⁹¹ Et qui par ailleurs est très bien connue de ces derniers qui parviennent à se repérer entre les différents pâturages pour ne pas emporter sur velux de leurs voisins.

²⁹² BAUMANN Brian, « By the Power of Eternal Heaven : The Meaning of Tenggeri to the Government of the Pre-Buddhist Mongols », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, n°35, 2013, p. 233-284, p. 234-235, 247.

dans les sources, si l'on omet encore les Djötchide. Le premier est le cousin éloigné de Baraq, Ghāzān, souverain de l'*ulus* hülegüide qui se convertit en 1295. Le deuxième est le petit-fils de Baraq, Tārmāshirin (r. ca. 1330-1334) dont la date de conversion est encore aujourd'hui débattue. Finalement, on trouve le neveu de ce dernier, Tughluq Temür (r. 1347-1363), à qui l'œuvre de Mirzā Haydar Dulat est en partie dédiée.

Le récit de la conversion de Ghāzān n'est pas tant intéressant en lui-même que par le contexte dans lequel il place cette conversion. Pour en faire un rapide résumé, à la mort d'Arghun, le pouvoir vient entre les mains de son frère, Gaykhatu après qu'il soit élu par le *quriltai*. Le règne de ce dernier prend fin quand un de ses cousins, Baydu (r. 1295) se rebelle et le tue. Il ne conserve cependant le pouvoir que peu de temps, Ghāzān, fils aîné d'Arghun, le renversant à son tour et prenant le pouvoir. Sa conversion aurait lieu dans les alentours de ces événements, certaines sources penchant pour avant la bataille qui l'oppose à Baydu, d'autres après et certaines mêmes pendant. Il est cependant possible que cette conversion soit dans les faits une seconde conversion, plus officielle, et que Ghāzān soit déjà musulman, ou du moins partage en partie la conception du monde et du pouvoir musulmane. Il a en effet grandi au sein du monde musulman, entouré, probablement, de precepteurs en majeure partie musulmans, et à été nommé comme gouverneur du Khorāsān où il règne avec le soutien de l'*'amir* musulmans Nowruz, fils d'Arghun Āqā, qui va jouer un rôle déterminant dans sa prise du pouvoir. Si Ghāzān reste un mongol, et que même après sa conversion de 1295 il continue de pratiquer des rites purements mongols, il est fort possible que sa jeunesse au sein du monde musulman l'ait influencé au point que sa conversion ne soit qu'une suite logique à ses yeux, lui apportant au passage le soutien des troupes, des *'amir* et des *noyan* mongols de plus en plus islamisés²⁹³.

Cette conversion est assez importante pour que l'administration même de son *ulus* subissent des changements, Khwādamir racontant que le sceau rouge étatique, symbole même de l'autorité du khan, n'est plus carré mais rond, et qu'y est inscrite la profession de foi musulmane. En parallèle, il change l'introduction "Par le pouvoir du Ciel ferme" en haut de ses décrets par "Au nom de Dieu, le Compatissant, le Miséricordieux". Qui plus est, l'auteur dit que Ghāzān va rêver par deux fois du prophète Muhammad, accompagné d'Ali et ses fils, Hasan et Husayn²⁹⁴.

²⁹³ KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M. Londres, I.B. Tauris, 2012 ; Rashid al-Din.

²⁹⁴ *Ibid*, p. 81, 88.

Néanmoins, et ce point est particulièrement intéressant, après sa conversion Ghāzān ne semble prendre aucun *laqab*, mais simplement le nom de Mahmud, tout en continuant par ailleurs de faire frapper des pièces avec le nom de Ghāzān, auquel s'ajoute celui de Mahmud écrit en mongol²⁹⁵. Cela peut s'expliquer par le fait que s'il a grandi dans un milieu musulman, avec d'éventuels precepteurs musulmans l'entourant, on sait que c'est un moine bouddhiste qui lui apprend à écrire en mongol et en ouïghour, et que sa mère est une nestorienne l'ayant fait baptisé à sa naissance, sans pour autant qu'il se soit considéré comme chrétien. Ainsi, on peut comprendre que s'il se convertit à l'islam, Ghāzān veut avant tout affirmer un discours politique dont le centre s'avère "être musulman", et ce grâce à des connaissances et une conception du monde qu'il connaît bien comme le suggère les rapides modifications qu'il entreprend au sein de son gouvernement et qui lui permettent d'augmenter son propre pouvoir, tout en conservant des pratiques mongoles qui lui sont "normales". Par conséquent, il serait futile de se demander si cette conversion fut sincère ou un simple choix politique, puis qu'elle vient sûrement de l'esprit complexe d'un homme ayant grandi au sein de plusieurs influences et qui aurait pu tout autant croire sincèrement en sa conversion à l'islam tout en y voyant un outil d'affirmation politique. Les deux ne sont pas forcément opposés.

Le cas de la conversion de Tārmāshirin est plus complexe vis-à-vis du peu d'informations que l'on possède sur son règne, et du manque absolu de récit sur cet évènement précis. Si plusieurs sources insistent sur sa conversion à l'islam, elles expliquent aussi que c'est cette même conversion qui va l'amener à être destitué et exécuté. Du peu que nous savons de lui, il est le fils de Dua (r. 1282-1307), et le dernier de ses fils à prendre le pouvoir sur les trois décennies suivant sa mort. Deux de ses frères, Eljigedei et Döre Temür sont à peine mentionnés dans les sources et ils n'auraient régné que quelques mois chacun en 1326. Si le règne de Tārmāshirin pourrait commencer en 1326, le *Yuanshi* avance que son frère aîné, Kebek, ne meurt pas avant 1327 et qu'Eljigedei aurait régné de 1327 à 1330, un point soutenu par une lettre du pape à ce dernier qui à son retour en 1329 le nomme encore comme khan²⁹⁶.

Alors que Tārmāshirin se convertit, il prend le *laqab* d'Alā' al-Din Muhammad ainsi que le titre de *Sultān al-A'zam*. Si la date de sa conversion nous est inconnue, al-'Umari

²⁹⁵ WHALEY Mark A., « A Rendering of Square Script Mongolian on the Ilkhān Ghāzān Maḥmūd's Coins », *Mongolian Studies*, vol. 26, 2003, p. 39-88, p. 25. *Maqa K(a) → Maqamud Kasan* (mongol) → *Mahmud Ghāzān*.

²⁹⁶ BIRAN Michael, « The Chaghadaids and Islam : The Conversion of Tarmashirin Khan (1331-34) », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 122, n°4, 2002, p. 742-752.

avance celle de 1325 comme celle de la conversion des tchaghataïde qu'il aurait initiée, Ibn Khaldun en déduit que c'est à cette date qu'il se convertit. Cette affirmation est contredite par une lettre envoyée par Muhammad ibn Tughluq au khan Abu Sa'id pour lui proposer une alliance contre les infidèles tchaghataïde en 1329. Tārmāshirin se serait alors plus probablement converti vers 1328-1329 selon Michal Biran afin d'améliorer ses relations avec le Sultanat de Delhi et éviter une potentielle invasion de Ghāzān sur les terres où ses frères l'ont installé, tout en pouvant éventuellement chercher des soutiens pour une potentielle montée sur le trône. S'il y a cependant une corrélation entre sa conversion et sa prise du pouvoir, les sources n'en font pas mention²⁹⁷.

Une fois qu'il est monté sur le trône, Tārmāshirin s'efforce d'islamiser son pouvoir par des entreprises de conversion de masses de ses terres, notamment des soldats et des membres influents de sa dynastie oligarchique, tout en favorisant plus les musulmans dans ses décisions. Ibn Battuta raconte que son successeur permet de reconstruire des temples juifs et des églises chrétiennes, supposant donc que Tārmāshirin en aurait fait détruire ou au moins empêcher la rénovation²⁹⁸.

Cette politique pourrait être le fruit là-aussi d'une volonté de renforcement de son propre pouvoir de la part du khan qui, après avoir fait le choix de l'islam, se voit dans l'obligation de consolider cette dernière au sein des cercles importants de son pouvoir, suggérant ainsi que ces derniers ne sont encore que peu islamisés. Ibn Battuta, qui a put le rencontrer, raconte :

Nous assistions aux prières en compagnie du sultan, et cela pendant des journées d'un froid excessif et mortel. Le sultan ne négligeait pas de faire la prière de l'aurore ni celle du soir avec les fidèles. Il s'asseyait pour réciter les louanges de Dieu, en langue turque, après la prière de l'aurore jusqu'au lever du soleil.

[...] [Le] cheïkh prêchait les fidèles tous les vendredis ; il ordonnait au sultan d'agir conformément à la loi, et lui défendait de commettre des actes illégaux ou tyranniques. Il lui parlait avec dureté ; le sultan se taisait et pleurait²⁹⁹.

C'est par ailleurs ce comportement d'extrême dévotion à l'islam et à la *shari'a* que présente Ibn Battuta qui aurait pu selon certains causer sa perte. Préférant la loi islamique à

²⁹⁷ BIRAN Michael, « The Chaghadaids and Islam : The Conversion of Tarmashirin Khan (1331-34) », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 122, n°4, 2002, p. 742-752.

²⁹⁸ *Ibid.*

²⁹⁹ IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012, p. 284-285.

celles de Gengis Khan, les aristocrates mongols et les membres de sa famille vont le faire destituer, ne l'estiment plus digne de conserver sa charge. Dans les faits, il est peu probable que cette attitude religieuse soit la seule raison qui amène à sa destitution. Peuvent aussi s'ajouter à cette décision sa situation familiale, sa politique agricole ou l'éloignement de ses adversaires internes à son *ulus*, installés plus à l'est et sur qui il semble qu'il ne soit jamais parvenu à établir son autorité. Son règne, assez court, n'a ainsi pas marqué les esprits et la politique profonde de l'*ulus* tchaghataïde, d'autant plus qu'il est possible qu'il soit volontairement éloigné des récits par la politique timuride préférant ne pas soutenir ses éventuels descendants³⁰⁰.

Vient enfin le cas de Tughluq Temür, neveu de Tärmāshirin. Si la conversion de ce dernier est vue comme importante, c'est surtout parce que l'on possède une source la racontant en détail, le *Tārikh-e Rashidi* de Mirzā Haidar Dulat. Dès le début de son œuvre, ce dernier explique par ailleurs le choix du titre de son livre, *Le Livre de Rashid*, en se basant sur trois points dont deux impliquent la conversion de Tughluq Temür. Tout d'abord, la conversion du khan fut permise par Mawlānā Arshad al-Dīn. Deuxièmement, il fut le premier khan tchaghataïde dont la conversion fut véritablement importante pour son *ulus* qui atteint alors sa maturité religieuse (*roshd*). Il est par ailleurs intéressant de voir que si l'auteur explique bien que Baraq se convertit avant lui, il explique aussi que ce fût aussi le cas de son oncle Kebek, qu'Ibn Battuta présente cependant comme un païen bon et juste avec les musulmans, et qu'il ne cite pas Tärmāshirin comme s'étant converti. Troisièmement, ce livre étant écrit sous le règne du tchaghataïde 'Abd al-Rashid (r. 1533-1560), descendant direct de Tughluq Temür et khan du Moghulistān Occidental, ou Yarkent, l'ouvrage lui est dédié. Ainsi, les lettres *re*, *shin* et *dāl* se trouvant toutes trois dans *Arshad*, *roshd* et *Rashid*, l'ouvrage se nomme le *Tārikh-e Rashidi*³⁰¹.

Le récit de la conversion de Tughluq Temür commence par l'exil de Mawlānā Khwādja Ahmad, membre de l'ordre sufi des naqshbandi, très influent dans les affaires spirituelles et politiques d'Asie Centrale. Alors que Tughluq Temür est en pleine partie de chasse, ses hommes lui ramènent Mawlānā Khwādja Ahmad et s'en suit alors un dialogue où celui qui n'est encore que prince voulant provoquer le sufi lui demande s'il vaut plus que ses chiens, ce à quoi il lui répond que des deux c'est celui possède la foi qui vaut le plus, que ce

³⁰⁰ BIRAN Michael, « The Chaghadaids and Islam : The Conversion of Tarmashirin Khan (1331-34) », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 122, n°4, 2002, p. 742-752.

³⁰¹ HAYDAR MIRZA, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I. B. Tauris, 1996, p. 1-2 ; IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012, p. 281-282.

soit lui ou le chien. Perturbé, le prince lui demande alors de venir le voir si jamais il devient khan, afin qu'il puisse l'aider à se convertir à l'islam. Mawlānā Khwādja Ahmad finit par mourir et son fils, Mawlānā Arshad al-Din, lui aussi un sufi naqshbandi, quand il apprend que Tughluq Temür est devenu khan, va à sa rencontre pour accomplir la tâche de son défunt père. Le souverain lui dit qu'il l'attendait et il récite alors la profession de foi après avoir été baigné. Une fois le souverain converti, les *'amir* se voient proposés le choix de la conversion, et ceux refusant sont mis à mort³⁰². Dans les faits, il est plus probable que la conversion du khan fut accompagnée de celle de ses plus proches *'amir*, des conversions de souverain se faisant rarement seules.

Ces conversions à l'islam de différents khans amènent certains historiens de l'époque à modifier en partie leur travail afin de servir un nouveau discours politique. Ainsi, si Djuwayni se tenait bien de supposer une forme de monothéisme chez les Mongols, laissant ce plaisir au lecteur, Rashid al-Din lui affirme qu'ils sont monothéistes, allant jusqu'à les différencier des autres peuples de la steppe idolâtres et polythéistes, comme les Ouïghours. Pour cela, il fait proclamer aux souverains et princes mongols des prières à Dieu, Gengis Khan lui-même demandant la victoire à un *Khodā-ye bozorg*, un "Grand Dieu". En parallèle, il pousse ses protagonistes à mettre en avant un déni d'une quelconque forme de polythéisme mongol. Quand Ananda, petit-fils de Qubilai, s'apprête à se convertir à l'islam et que son cousin Temür tente de l'en décourager, il lui répond que les Mongols ont toujours été monothéistes, et que c'est ce respect à Dieu et non pas à des idoles, qui leur a permis de dominer le monde. Cette vision d'un monothéisme mongol n'est cependant sûrement pas l'unique fruit d'une volonté de ses patrons de s'inscrire dans une tradition musulmane, mais aussi éventuellement la manifestation d'une volonté de ces mêmes souverains d'entremêler leurs croyances culturelles avec l'Islam, arrivant deux siècles plus tard à l'affirmation de Mirzā Haidar Dulat qu'Alan Qo'a était une descendante de Noé, et qu'elle fut fécondée non plus par un chien jaune descendu du ciel, mais directement par une lumière venue elle-aussi du ciel, la comparant ainsi à Marie tombant enceinte de Jésus³⁰³.

Toujours est-il que Rashid al-Din, en mettant particulièrement l'accent sur la conversion de Ghāzān tout en mentionnant simplement celle de son grand-oncle Tegüder, il

³⁰² HAYDAR MIRZA, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I. B. Tauris, 1996, p. 4-6.

³⁰³ JACKSON Peter, « Mongol Khans and Religious Allegiance ; The Problems Confronting a Minister-Historian in Ilkhanid Iran », *Iran*, vol. 47, 2009, p. 109-122, p. 115, 119 ; HAYDAR MIRZA, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I. B. Tauris, 1996, p. 3.

sert avant tout un discours politique en présentant son patron comme à l'origine d'un moment important de l'Histoire de l'Islam³⁰⁴.

Par ailleurs, si on tourne brièvement notre regard vers l'al-Hind pour ces questions de conversions, on s'aperçoit que le nombre de souverains musulmans a grandement augmenté au XIV^e siècle, et quand au XV^e siècle Bābur arrive, il compte cinq souverains musulmans pour deux souverains païens. Il est par ailleurs intéressant de remarquer qu'ici aussi la question de ces conversions suit des intérêts politiques, l'al-Hind étant soit une terre musulmane, soit une terre païenne à conquérir, comme le note aussi Khwāndamir en expliquant que la campagne indienne de Tamerlan est motivée par les besoins du *djihād*³⁰⁵.

Les réformes économiques

La question de la "sédentarisation" de l'État passe aussi par le système économique que récupère et assimile la nouvelle lignée ayant pris le pouvoir. D'origine rurale et reposant sur une économie de petite échelle, la nouvelle lignée s'installant au sein d'un monde sédentaire avec une économie à bien plus grande échelle va, selon la théorie d'Ibn Khaldun et de Gabriel Martinez-Gros, récupérer ce système économique et ainsi, s'affaiblir par la démilitarisation nécessaire au prélèvement de l'impôt.

Pour cela, penchons nous d'abord sur le fonctionnement économique des premiers temps de l'État mongol. Ce dernier repose, dans sa grande majorité, sur une économie d'élevage rentrant bien dans la définition d'une économie rurale très peu dense et au rendement minime. Néanmoins, il est nécessaire de préciser que cette question de rendement minime vient surtout d'une conception même du rendement très proche de la vision offerte par le monde sédentaire. En d'autres termes, le rendement "minime" de l'économie rurale mongole, vient surtout des visions d'une économie sédentaire s'estimant plus "rentable", là où les nomades, et particulièrement les seigneurs les plus puissants, possèdent aisément plusieurs milliers de têtes de bétail. Il faut par ailleurs ajouter que ces mêmes nomades

³⁰⁴ JACKSON Peter, « Mongol Khans and Religious Allegiance ; The Problems Confronting a Minister-Historian in Ilkhanid Iran », *Iran*, vol. 47, 2009, p. 109-122, p. 121.

³⁰⁵ ZAHIR AL-DIN MUHAMMAD BABUR, *Babur Nama : Journal of Emperor Babur*, éd. HIRO Dilip et BEVERIDGE Annette Susannah, New Delhi ; New York, Penguin Books, 2006, p. 557-561, 661 ; KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M. Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 223.

pratiquent aussi pour certains l'agriculture et certains vivent du commerce ou tirent un tribut des différentes communautés agricoles n'étant pas soumises à des États "sédentaires"³⁰⁶.

La question du tribut repose sur la soumission économique d'un État à un autre, mais ce dernier reste limité vis-à-vis des éventuelles évolutions géopolitiques pouvant y mettre subitement fin. Un renversement de souverain, une incertitude quant à la succession ou de simples tensions entre le souverain et sa dynastie oligarchique poussent l'État à l'économie tributaire à dépendre entièrement de facteurs externes pouvant amener rapidement à sa chute. Le commerce peut aussi servir au financement de l'État des steppes, que ce soit des partenariats commerciaux avec des communautés marchandes ou bien plus largement une monopolisation étatique de certaines denrées très recherchées par les États "sédentaires", notamment les chevaux³⁰⁷.

Néanmoins, au sein même des sociétés à l'économie "rurale", la source de revenu la plus courante car la plus fiable est la taxation régulière des sujets, l'impôt. Ce dernier repose alors sur le recensement, que nous avons déjà mentionné plus haut. Mis entre les mains de fonctionnaires étatiques, ce recensement sert au contrôle social et économique de la population, l'organisation en unités décimales servant à la levée de l'impôt et de l'armée. Cet impôt repose sur les taxes précédant l'arrivée des mongols, pouvant aussi bien être conservées que supprimées, comme la *jiziya* que supprime Hülegü pour des raisons politiques et religieuses propres à son entourage, mais aussi sur des taxes supplémentaires rajoutées après la conquête. On trouve ainsi une taxe sur le bétail, le *qubchur*, propres aux éleveurs nomades, qui va évoluer par la suite en une capitation sur tous les sujets servant entre autres à l'entretien du *yam*, mais aussi une corvée, le *qalam*, et une taxe commerciale, le *tamgha*³⁰⁸.

Ces taxes sont collectées en majorité, au sein des aires agraires soumises, par les autorités locales déjà présentes, dont le travail est néanmoins surveillé par les Mongols et par des bureaux administratifs. Idem, au sein du Sultanat de Delhi, les populations hindus soumises n'entrent jamais en contact avec l'administration sultanale lors de la collecte des impôts. La plupart du temps ce sont les dirigeants hindus soumis ou tributaires qui s'en chargent, augmentant leur propres impôts pour combler cette perte³⁰⁹.

³⁰⁶ DI COSMO Nicola, « State Formation and Periodization in Inner Asian History », *Journal of World History*, vol. 10, n°1, 1999, p. 1-40, p. 12

³⁰⁷ *Ibid*, p. 24-25.

³⁰⁸ DI COSMO Nicola, « State Formation and Periodization in Inner Asian History », *Journal of World History*, vol. 10, n°1, 1999, p. 1-40, p. 25 ; BERGER Simon, "L'empire mongol : un État nomade", in GOUGUENHEIM Sylvain (dir.), *Les empires médiévaux*, Paris, Perrin, 2019, p. 109.

³⁰⁹ KUMAR SEN Asit, « Religion and Politics in Mediaeval India (1206-1526) », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol.16, 1953, p. 225-232.

Néanmoins, cette distanciation entre gouvernement et collecte des impôts ne sous-entend pas une déconnexion du pouvoir de la situation économique de l'État. Au contraire, les souverains entreprennent souvent des réformes économiques, accompagnées parfois de réformes administratives, pouvant aussi bien initier des nouveautés que répondre à une réalité leur étant contemporaine. Ainsi, Muhammad ibn Tughluq met en place des départements agricoles distincts afin d'améliorer le niveau de vie et de production des communautés agraires, les fournissant en grains et en prêts monétaires. Son successeur Firuzshāh s'implique dans l'extension des systèmes d'irrigation³¹⁰.

Au sein de l'État mongol, déjà sous Ögödei se mettent en place des réformes administratives impliquant la mise en place d'une taxation des populations soumises. Un des principaux administrateurs, Yelü Tchucai, met en place un système de taxation proche de celui des dynasties "chinoises", reposant sur une taxation des familles, demandant en conséquence de nouveaux recensements pour reconstruire les familles brisées par les conquêtes, les migrations et les déplacements forcés de population. L'organisation de ces recensements est l'un des points discutés lors du *quriltai* de 1234 durant lequel tous s'accordent pour les approuver afin de collecter des impôts directs. Plus tard, chaque *ulus* apporte ses propres réformes économiques, celles prenant place au sein de l'*ulus* hülegüide nous étant le plus connues grâce aux écrits de Rashid al-Din. Ainsi, Abaqa entreprend des réformes administratives et de taxation et monétisation, son fils Arghun restructure l'empire en complétant la monétisation de l'*ulus*, et son fils Ghāzān entreprend de grandes réformes économiques tenant de poursuivre l'unification des pratiques administratives et l'extension du système d'échange marchand à l'ensemble de l'économie, une politique poursuivie par son frère Öljeitu³¹¹.

Au sein de l'*ulus* qubilaide, la production agraire représente la majeure partie des revenus, avec une collecte en 1299 de plus d'un milliard de litres de céréales sous forme d'impôt, un volume proche de celui des dynasties ayant précédées les Mongols³¹². Néanmoins, il ne faut pas voir dans cette abondance un passage des Mongols à une économie sédentaire, mais simplement le résultat d'une masse sédentaire importante apportant un impôt riche. Dans les faits, les zones particulièrement riches du Manzi, que ce soit par la production agraire ou le commerce, ne sont jamais visitées par les Mongols autrement que par leurs

³¹⁰ KUMAR SEN Asit, « Religion and Politics in Mediaeval India (1206-1526) », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol.16, 1953, p. 225-232.

³¹¹ BUELL Paul D. et KOLBAS Judith, « The Ethos of State and Society in the Early Mongol Empire : Chinggis Khan to Güyük », *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, n°1/2, 2016, p. 43-64 ; KOLBAS Judith G., *The Mongols in Iran : Chingiz Khan to Uljaytu, 1220-1309*, Londres ; New York, Routledge, 2006.

³¹² BROOK Timothy, *Sous l'œil des Dragons. La Chine des Dynasties Yuan et Ming*, Paris, Payot, 2012, p. 145.

gouverneurs militaires ou envoyés étatiques, et ces derniers restent dans les steppes du Cathay où ils conservent une économie nomade reposant sur l'élevage.

L'investissement dans les politiques économiques sédentaires développe une théorie étatique au sein du Sultanat de Delhi, Fakhr-e Mudabbir avançant que l'un des devoirs les plus importants du souverain est de maintenir des monnaies dont le métal est pur. Finbarr B. Flood tire de cette citation la conclusion que les monnaies représentent une valeur culturelle liée à l'installation et au maintien du pouvoir. Ainsi, avec l'expansion du sultanat, les villes stratégiques endossent un rôle de lieu de frappe des monnaies. L'économie est cependant régie par les banquiers et les marchands qui vont acheter des métaux qu'ils vont ensuite fournir aux ateliers de frappe en fonction des besoins du marché, là où le devoir de l'État est de s'assurer de la pureté de ces métaux et l'uniformité de poids et de forme des pièces émises. Ce système permet un développement économique constant, reposant sur le commerce qui, comme nous l'avons vu, est lui très contrôlé par les sultans. Ainsi, quand Bābur arrive en al-Hind et fait l'état des finances de son nouveau domaine, il avance un revenu de cinq cent vingt millions de pièces d'argent, dont quatre-vingt ou quatre-vingt-dix millions viennent des États tributaires³¹³.

Ces hauts rendements dessinent les contours d'une idée de sédentarisation du Sultanat de Delhi, ou plutôt des différentes lignées le composant si l'on veut reprendre la théorie khaldunienne, une sédentarisation renforcée par le rôle joué par les villes. L'exemple le plus frappant est celui de Delhi, petite cité hindu qui devient en deux siècles le centre du monde musulman oriental selon Ibn Battuta. À ce moment, elle est composée de quatre villes mitoyennes, Dihli, la plus ancienne, Siri, un campement militaire ajouté par 'Alā' al-Din Khaldji, Tughluqābād, élevée en 1320 par Ghiyāth al-Din Tughluq et consistant surtout à l'extension des murailles autour de quartiers situées en dehors des fortifications, et finalement Djahānpanāh, bâtie par Muhammad ibn Tughluq, lui servant de résidence personnelle et étant disposée entre Dihli et Siri afin de réunir les deux ensembles³¹⁴.

Une des caractéristiques les plus importantes de la ville est sa muraille, dont la construction et l'extension a sûrement dû avoir lieu en réponse aux attaques mongoles. Ibn Battuta nous en offre la description suivante :

³¹³ PARVEEN Farhat, « Regional Mint Towns under the Sultans of Delhi : Numismatic Study of Punjab and Sind », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 79, 2019, p. 201-210 ; ZAHIR AL-DIN MUHAMMAD BABUR, *Babur Nama : Journal of Emperor Babur*, éd. HIRO Dilip et BEVERIDGE Annette Susannah, New Delhi ; New York, Penguin Books, 2006, p. 604-605.

³¹⁴ *Atlas des mondes médiévaux musulmans*, Paris, CNRS, 2022, p. 129, 160 ; IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012, p. 355.

Le mur qui entoure la ville de Dihly n'a pas son pareil. Il a onze coudées de largeur, et l'on y a pratiqué des chambres où demeurent des gardes de nuit et les personnes préposées à la surveillance des portes. Il se trouve aussi dans ces chambres des magasins de vivres que l'on appelle *anbār*³¹⁵, des magasins pour les munitions de guerre, et d'autres consacrés à la garde de mangonneaux et des *ra'ādāh*³¹⁶. [...] Les cavaliers et les fantassins peuvent marcher, à l'intérieur de ce mur, d'un bout de la ville à l'autre. On y a percé des fenêtres qui ouvrent du côté de la ville, et par lesquelles pénètrent la lumière. La partie inférieure de cette muraille est construite en pierre, et la partie supérieure en briques. Les tours sont en grand nombre et très rapprochées l'une de l'autre³¹⁷.

Qui plus est, la ville endosse le rôle de capitale administrative et économique, réunissant derrière sa muraille les personnalités les plus importantes du gouvernement et la majorité des membres de la dynastie oligarchique. Firuzshāh attribue ainsi trois palais différents dans lesquels il peut donner audience aux nobles. Ces derniers sont des symboles de sa puissance et de son autorité. Fusionnant les pratiques architecturales hindus et islamiques, la cité d'al-Hind se caractérise désormais d'un côté de palais, de citernes à ciel ouvert, de temples, de vastes espaces ouverts et d'une massivité des bâtiments, et de l'autre de spacieuses mosquées, de citernes couvertes, de passerelles, de dômes, d'arches, de mausolées, de bains et de magnifiques jardins persans. Le quartier du sultan, symbole de sa puissance, est à lui seul une ville dans la ville. En plus des jardins, des terrains de jeu, des mosquées, des bains, des collèges et des mausolées, on trouve aussi des quartiers militaires, des places de parades et même des écuries de chevaux et d'éléphants. La résidence du souverain occupe une place surélevée, bâtie près d'un cours d'eau qui reflète le bâtiment. S'ajoutent en plus de grands jardins et d'autres espaces ouverts entourant ce grand palais. Sans entrer plus dans le détail, ce palais correspond à un style de vie sédentaire, avec des appartements non seulement pour le sultan, mais aussi pour tous les membres de sa dynastie oligarchique, dont des appartements séparés pour les femmes. La ville et le palais sont ainsi le centre à la fois économique et administratif, mais aussi symbole de prestige³¹⁸.

³¹⁵ Greniers en persan.

³¹⁶ Des sortes de ballistes.

³¹⁷ IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012, p. 356-357.

³¹⁸ GREWAL Jagtar Singh, *The State and Society in Medieval India*, New Delhi, Oxford University Press, coll. « History of science, philosophy, and culture in Indian civilization », 2005, p. 397.

Les Mongols aussi centralisent leur pouvoir administratif, mais ce dernier prend deux formes. En effet, le pouvoir se trouvant là où siège le khan, les membres les plus importants de l'administration, qu'ils soient mongols ou non, vivent pour la plupart en compagnie du khan dans son camp. Le trajet de ce dernier évolue en fonction des souverains, mais on sait en lisant Djuwayni que celui d'Ögödei part de Qaraqorum vers l'Orkhon au nord, près de Qara-Balghasun, avant de partir vers l'est et la région d'Örmegetü, puis vers le sud et Güse'ür Na'ur, et plus au sud ensuite vers les terrains de chasse du nord du désert de Gobi, avant de remonter à la fin de l'hiver vers Qaraqorum. Le khan n'y reste que peu de temps par an, campant qui plus est en dehors de ses murailles, la cité accueillant en son sein le reste des membres moins importants de l'administration. La ville prend ainsi une fonction de "capitale sédentaire" de l'État, Ögödei y faisant élever un palais cérémoniel. Il semble par ailleurs que la construction de cette ville vienne de la politique de recensement que nous évoquions précédemment, demandant un corps administratif trop important en effectif et en matériel pour qu'il doive suivre constamment le souverain, quand bien même les informations circulent aisément entre son campement et la ville³¹⁹.

Le rôle de ces villes se voit aussi, comme nous l'avons mentionné plus haut, dans leur rôle de centre de frappe des monnaies, symbole de l'autorité du souverain. L'établissement du Sultanat de Delhi induisant une croissance de l'économie monétaire, il a longtemps été avancé que cette extension de la monétisation était soutenue par un réseau de grandes villes où s'effectuent des paiements en espèce, soulignés par la diffusion de monnaies d'or et d'argent. Cependant, les pièces des premiers sultans de Delhi reposent dans leur très grande majorité sur celles des dynasties les ayant précédés et qu'ils ont soumis. Qui plus est, il semble que les tendances de frappe sous les règnes des différents sultans ne sont pas radicalement différentes les unes des autres. On peut supposer, avec les pièces retrouvées et cataloguées, un premier pic de frappe sous 'Alā' al-Din Khaldji et un autre sous Ghiyāth al-Din Tughluq. Sous les règnes d'Ilutmish et de ses successeurs immédiats, les ateliers de frappe produisent en majorité des pièces de billon et de cuivre, avant que n'augmente la frappe de l'argent sous Nāsr al-Din Mahmud, dépassant celle du billon et du cuivre sous Balban et ses successeurs. La frappe du billon et du cuivre reprend en importance à la prise du pouvoir de Djalāl al-Din Khalji³²⁰.

³¹⁹ BOYLE John Andrew, « The Seasonal Residences of the Great Khan Ögedei », *Central Asiatic Journal*, vol. 16, n°2, 1972, p. 125-131, p. 8 ; BUELL Paul D. et KOLBAS Judith, « The Ethos of State and Society in the Early Mongol Empire : Chinggis Khan to Güyük », *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, n°1/2, 2016, p. 43-64.

³²⁰ MOOSVI Shireen, « Numismatic Evidence and the Economic History of the Delhi Sultanate », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 50, 1989, p. 207-218, p. 207, 212.

Ces fluctuations dans la production monétaire s'expliquent simplement par des évolutions du contexte géopolitique et commercial. Ainsi, l'augmentation de la frappe sous 'Alā' al-Din Khaldji provient sûrement d'une combinaison entre une demande croissante de revenus, le paiement de revenus fonciers en espèce et d'importantes campagnes militaires demandant une solde, tandis que l'augmentation sous Ghiyāth al-Din, plus difficile à expliquer, pourrait provenir d'une continuation de la politique d'Alā' al-Din. Le déclin de l'argent de son côté peut-être rationalisé par sa relative rareté mondiale³²¹. Par ailleurs, si l'on se penche sur les inscriptions frappées sur les premières pièces des sultans, on remarque des mentions écrites en sanskrit devanagari, avec la représentation d'un cavalier au devant et d'un taureau assis au devers, une représentation qu'ils héritent des Ghuride et qu'ils avaient eux-mêmes repris aux souverains hindus. On remarque aussi que Djalāl al-Din Mengü Birtı reprend cette iconographie quand il s'installe en al-Hind, au détriment de celle que suivait son père. Les inscriptions persanes sur les pièces, qui arrivent tout de même déjà sous le règne d'Iltutmish, restent assez classiques et évoluent peu au fil de l'histoire du sultanat. On retrouve ainsi le *laqab Shams al-Donyā wa'l-Din Abu'l muzaffar Iltutmish al-Sultān*, tout du moins dans le cas du premier sultan³²².

Le cas des inscriptions sur les pièces mongoles sont elles plus intéressantes. La nouvelle monnaie mise en place en 1232 porte la profession de foi, alors que ni le khan, ni la majorité de sa dynastie oligarchique ne sont convertis à l'islam, et il n'existe presque aucune indication qu'il s'agit d'une monnaie mongole, le nom du calife al-Nāsir étant même conservé. Certains types de monnaie finissent tout de même par l'abandonner après la mort de ce dernier et, suivant la coutume des monnaies chinoises, le nom du souverain n'apparaît pas à la place. On trouve cependant son sigillé, permettant à la monnaie d'être respectée par les souverains des steppes. C'est finalement Güyük qui va faire entièrement enlever les titres du calife pour le remplacer par la mention *Al-Urdu al-Ā'zam, Le Grand Ordu*, le campement du khan. Sous Möngke, les mentions de *töre* ou d'*ulus* disparaissent des monnaies³²³.

Concernant l'*ulus* hülegüide, les inscriptions en écriture carrée sur les monnaies sont d'usage. Suivant ses réformes monétaires, standardisant entre autres les poids, pureté et types des monnaies, Ghāzān impose un nouveau style, portant la profession de foi et la mention mongole *Maqa Gh(a)*, donnant le terme mongol de *Maqamud Ghasan*, une translittération de

³²¹ MOOSVI Shireen, « Numismatic Evidence and the Economic History of the Delhi Sultanate », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 50, 1989, p. 207-218, p. 216-217.

³²² Tiré de pièces appartenant à la collection du British Museum.

³²³ BUELL Paul D. et KOLBAS Judith, « The Ethos of State and Society in the Early Mongol Empire : Chinggis Khan to Güyük », *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, n°1/2, 2016, p. 43-64.

Mahmud Ghāzān. Certains historiens, comme Sheila S. Blair, voient dans cette mention du nom de Ghāzān une affirmation indépendantiste du souverain envers le khan qubilaide, mais nous préférons nous éloigner de cet opinion, les écrits de Rashid al-Din produits précisément sous Ghāzān le montrant tout de même comme très proche des souverains qubilaide, recevant de leur part un diplôme d'investiture comme souverain mongol de l'*ulus* hülegüide³²⁴.

Les premières pièces produites par Öljeitu sont semblables à celles de son frère, l'arabe remplaçant cependant le mongol. Avec sa conversion au shi'isme, le souverain ajoute à la profession de foi la mention d'«Ali et des douze imams, ainsi que le titre au devers de “maître des nuques des nations”. Le nom du souverain dans la marge est cependant toujours écrit en mongol. Il modifie une nouvelle fois sa monnaie, portant cette fois la mention de son *laqab*, *Ghiyaāh al-Donyā wa-l Din Uljaytu Sultān*. Par la suite, sans entrer dans tous les détails, Abu Sa'id va aussi s'investir activement dans les styles de ses monnaies et au total, les trois derniers “grands khans” hülegüide vont produire dix types de monnaies différentes. Par ailleurs, ces changements de types s'accompagnent aussi parfois de dévaluation de la monnaie à quatre reprises, en 1313-1314, en 1316-1317, en 1328-1329 et en 1332-1333. Chacune de ces dévaluations à un même intervalle de 0,35 grammes, soit deux *qurāt* de 0,18 grammes théoriques. Ces évaluations répondent par ailleurs toujours à un épuisement traditionnel des stocks de lingots suite à de lourdes campagnes militaires³²⁵.

Pour conclure sur la question de la sédentarisation économique, il est nécessaire de rappeler que le nomadisme mongol n'est pas un simple nomadisme de cour, mais un véritable nomadisme économique. S'ils s'investissent massivement dans l'économie agraire sédentaire puisqu'elle est dominante là où ils s'installent, ils ne cessent de pratiquer l'élevage des cinq museaux, chevaux, chameaux, moutons, chèvres et bovins et continuent de voyager entre des pâturages, les khans hülegüide se déplaçant ainsi entre l'Azerbaïdjan et l'Iraq, le reste du monde sédentaire étant remis entre les mains d'autorités plus compétentes sur la question, surveillées par les envoyés étatiques. Les réformes économiques répondent donc plus à des besoins propres à leur temps plutôt qu'à une sédentarisation du pouvoir, à l'image des sultans de Delhi qui eux aussi font des réformes en fonction des besoins et nécessités.

³²⁴ WHALEY Mark A., « A Rendering of Square Script Mongolian on the İlkhān Ghāzān Maḥmūd's Coins », *Mongolian Studies*, vol. 26, 2003, p. 39-88 p. 39, 63 ; BLAIR Sheila S., « The Coins of the Later İlkhānids : A Typological Analysis », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 26, n°3, 1983, p. 295-317.

³²⁵ BLAIR Sheila S., « The Coins of the Later İlkhānids : A Typological Analysis », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 26, n°3, 1983, p. 295-317.

Ainsi, la question de la sédentarisation ne peut pas véritablement se rapporter à nos deux sujets d'études. Si le Sultanat de Delhi semble bien plus entrer dans cette catégorie, il ne faut pas oublier que l'étude est moins présente sur la question, considérant par nature le pouvoir sultanal comme sédentaire, une théorie corroborée par les conditions climatiques impropres au nomadisme à grande échelle. Toujours est-il que dans le cas mongol, aucune sédentarisation, qu'elle soit culturelle, religieuse ou économique ne se met en place, et ces choix répondent plus aux réalités géopolitiques du moment, comme le montre les fortes contestations pouvant y faire face. Penchons-nous alors désormais sur ces conditions géopolitiques entre Mongols et Delhi au XIV^e siècle.

La lame et la plume, deux visions de l'extérieur

Au XIV^e siècle, les relations entre les Mongols et le Sultanat de Delhi prennent une nouvelle forme. L'État Mongol est désormais divisé en quatre *ulus* plus ou moins indépendants dont les politiques personnelles concernent rarement le Sultanat de Delhi. Néanmoins, cela ne signifie nullement une fin des relations entre eux. Au contraire, le XIV^e siècle voit une recrudescence des échanges d'ambassades accompagnées de riches cadeaux, servant aussi bien de simples missions diplomatiques que d'une volonté d'obtenir des tributs. Des conflits peuvent alors en jaillir, les affrontements pour la domination de certaines zones géographiques ne prenant jamais fin.

Les raids incessants

Dans les faits, les raids mongols ne prennent pas fin avec le XIV^e siècle, le règne Khaldji étant la période durant laquelle la pression mongole se fait la plus forte. Par deux fois sous le règne d' 'Alā' al-Din des troupes mongoles parviennent jusqu'à la proche banlieue de Delhi, ce qui poussera les sultans suivants à ériger une nouvelle muraille pour protéger la ville. Cependant, après 1307, les raids mongols perdent drastiquement en importance, et avant l'invasion de Temür en 1398, une seule expédition à une ampleur suffisamment importante pour avoir sa place dans les sources³²⁶.

Quand Muhammad ibn Tughluq monte sur le trône à la mort de son père, la situation avec les Mongols est tendue. Quelques années auparavant, ces derniers ont lancé une expédition en al-Hind qui fut vaincue, mais à peine a-t-il pris les rênes de l'État que Muhammad ibn Tughluq décide de lancer une expédition punitive. Les raisons de cette expédition doivent sûrement se trouver dans la faible assise du pouvoir du sultan, ce dernier ayant tout intérêt à prouver sa valeur comme son paternel, les Mongols les ayant attaqué ne semblant pas avoir été envoyés par un souverain mongol trop puissant. Si le sultan ne dépasse pas Lāhor, l'armée poursuit son chemin et prend Kalānaur et Peshāwar où l'on prononce la *khutba* au nom du sultan. Ainsi, plus qu'une simple expédition punitive, on peut aussi voire dans cette dernière une décision du nouveau sultan d'asseoir son autorité sur la zone frontalière, rappelant par la force son autorité sur la région. Après une courte expédition en Afghanistan, l'armée finit par se replier par manque de fourrage, et l'incertitude quant à des

³²⁶ JACKSON Peter, « The Mongols and the Delhi Sultanate in the Reign of Muḥammad Tughluq (1325-1351) », *Central Asiatic Journal*, vol. 19, n°1/2, 1975, p. 118-157, p. 118.

résultats permanents de cette campagne renforce la théorie d'une simple volonté de rappel de l'autorité sultanale³²⁷.

Il y a fort à parier, bien qu'aucune preuve écrite ne soutient cette théorie, que cette expédition de Muhammad ibn Tughluq motive le jeune prince mongol Tārmāshirin à répondre par une expédition en al-Hind. Certains historiens, face au silence de Barani sur ladite expédition et la mention par Ibn Battuta de relations cordiales entre les deux souverains, en ont tiré la conclusion que cette expédition n'a cependant pas eu lieu, comme l'avance Mahdi Husain. Pourtant, plusieurs sources mentionnent cette expédition, la première étant celle d'Isāmi, en 1349-1350. L'auteur nous apprend ainsi que Tārmāshirin arrive dans les environs de Meerut avec son armée et quand il apprend la nouvelle, Muhammad ibn Tughluq s'avance à son tour vers Thānesar. Tārmāshirin fait demi-tour et le sultan envoie à sa poursuite une partie de ses troupes. Le pattern littéraire de l'invasion ne se met en place que plus tard avec le récit offert par Yahyā ibn Ahmad al-Sirindhi au XV^e siècle. Ce dernier avance que Tārmāshirin avance jusqu'aux rives de la Yamunā avant de se retirer prestement, sous-entendant donc l'idée d'un simple raid. Une fois que les Mongols ont retraversé l'Indus, alors seulement Muhammad ibn Tughluq se lance à leur poursuite jusqu'à Kalānaur, laissant au final la chasse à une partie de son armée avant de faire demi-tour et de rentrer à Delhi, une absence du sultan ne pouvant être trop longue s'il veut conserver son pouvoir. Ce récit sera repris par la suite par Hājji al-dabir et Budā'uni, presque à la virgule près³²⁸.

Du côté des sources persanes, aucune source mongole du temps des quatre *ulus* ne mentionne l'expédition. Néanmoins, elle refait son apparition dans les écrits du XV^e siècle, notamment sous l'impulsion timuride. Ainsi, quand ce dernier arrive en 1399 devant Meerut, les mémoires de Temür, assez douteuses quant à leur véracité, nous apprennent que les commandants de la ville harangue la population à résister en mettant en avant le souvenir de la tentative infructueuse de Tārmāshirin de prendre la ville. Quelques années plus tard, le *Zafar Nāmeḥ* donne une courte description de la campagne de Tārmāshirin, mais cette dernière le présente comme victorieux dans son entreprise. Ayant atteint avec son armée la banlieue de Delhi, il lui est offert un lourd tribut, et le souverain peut alors rentrer sur ses terres. Il est fort probable que ce récit serve surtout à légitimer Temür dans sa campagne en al-Hind, signifiant que ce dernier s'inscrit sur les traces des souverains mongols l'ayant précédés, souverains ayant dirigé l'*ulus* au nom duquel il se bat. Il n'est aussi pas exclu que

³²⁷ JACKSON Peter, « The Mongols and the Delhi Sultanate in the Reign of Muḥammad Tughluq (1325-1351) », *Central Asiatic Journal*, vol. 19, n°1/2, 1975, p. 118-157, p. 119.

³²⁸ *Ibid*, p. 120.

l'auteur se soit trompé et ait mis Tārmāshirin à la tête d'invasions l'ayant précédé et ayant bien atteint Delhi³²⁹.

On s'interroge alors sur l'absence du texte de Barani d'une mention à une telle excursion mongole en al-Hind, alors qu'il n'a jamais cessé de raconter comment les différents sultans s'illustrent au combat contre ces derniers. Cette omission de l'auteur est d'autant plus étrange qu'à deux reprises Hājji al-dabir le cite comme source dans son texte. Si la version du texte de Barani dont nous disposons ne fait en effet aucune mention de cette campagne, l'épisode est décrit brièvement dans un manuscrit d'une révision de son travail, écrit vers 1335. On y apprend alors que Tārmāshirin lance bien une expédition en al-Hind et s'avance vers le Dōāb et face à la forte armée que Muhammad ibn Tughluq met en place, il fait demi-tour. Cette version est par la suite étendue vers 1438-1439 par Muhammad Bihāmādkhānī, Tārmāshirin s'avançant cette fois jusqu'à la Yamunā³³⁰.

Si on combine ces différents récits, l'expédition de Tārmāshirin prend donc place en 1328-1329, et il ne semble pas que Tārmāshirin soit encore khan, mais un simple prince dirigeant Ghazni. Il semble que l'expédition précédente de Muhammad ibn Tughluq ait servi de motif à cette expédition, le prince ayant probablement profité d'une défense affaiblie dans la zone frontalière pour lancer un raid en al-Hind. Par ailleurs, si Mahdi Husain suppose que le passage de Tarmashirin en al-Hind servirait à la recherche d'une alliance diplomatique après sa défaite contre les hülegüide en 1326, la mention faite par Barani de cette expédition comme une campagne militaire vient s'opposer fermement à cette théorie, d'autant plus qu'une telle alliance ne serait pas restée discrète et passée pour une invasion pour les chroniqueurs. Il est au contraire plus probable, comme le supposent les sources persanes, que le prince ait tourné son attention vers l'al-Hind suite à sa défaite de 1326, voulant probablement trouver une manière de remplir rapidement ses caisses, théorie supportée par le fait qu'en 1328, la cour d'Abu Sa'id est au courant de mouvements de troupes à la frontière, sans qu'aucune attaque n'est lieu sur leurs terres³³¹.

Par ailleurs, nous nous permettons de supposer que le départ prompt de Tārmāshirin à l'approche de Muhammad ibn Tughluq, peut d'abord souligner que son armée est une armée bien plus petite, plus à même de mener des raids dans la zone frontalière qu'une véritable campagne d'invasion militaire. Qui plus est, il est aussi possible, si l'expédition a bien lieu en 1329, que ce soit la mort de son frère qui pousse Tārmāshirin à rentrer rapidement au sein de

³²⁹ JACKSON Peter, « The Mongols and the Delhi Sultanate in the Reign of Muḥammad Tughluq (1325-1351) », *Central Asiatic Journal*, vol. 19, n°1/2, 1975, p. 118-157, p. 121.

³³⁰ *Ibid*, p. 122-123.

³³¹ *Ibid*, p. 125-126.

l'*ulus* tchaghataïide afin d'assister à l'élection du prochain khan, élection à laquelle il l'entend peut-être remporter la victoire.

Toujours est-il que si cette campagne est la dernière expédition mongole d'importance majeure en al-Hind, Muhammad ibn Tughluq va mener de son côté une nouvelle expédition, nommée dans l'historiographie comme le "Projet du Khorāsān". Ce projet reste assez énigmatique, surtout si on prend en compte qu'Ibn Battuta nous apprend que les habitants de l'al-Hind nomment tous les étrangers comme "Khorāsānien". Dans les faits, le terme semble tout de même définir pour eux toute la zone se trouvant à l'ouest et nord-ouest de l'Indus, incluant des terres hülegüides et tchaghataïides. Le projet de Muhammad ibn Tughluq peut alors avoir été dirigé vers les possessions tchaghataïides en réponse à l'expédition de Tārmāshirin, ou bien contre celles des hülegüide, ce qui semble néanmoins moins probable, les relations entre les deux puissances s'étant améliorées depuis peu. Avant celà, sous le règne Khaldji, une ambassade avait été envoyée à la cour d'Alā' al-Din par Öljeitu, mais le sultan fait exécuter les émissaires, et si l'on en croit une lettre de Rashid al-Din, une expédition mongole aurait prise Lāhor et pillée le Sindh en représailles, mais rien n'est moins sûr. Il est donc difficile d'envisager que Muhammad ibn Tughluq avait prévu une invasion des terres hülegüides, le pouvoir d'Abu Sa'id étant encore à ce moment très bien affirmé et maintenu. Néanmoins, il est possible que la guerre civile suivant sa mort offre une opportunité suffisante au sultan pour qu'il envisage de s'étendre dans cette direction, d'autant plus que pendant quelque temps, le sultan est l'hôte du frère du khan Musā. Cependant, une fois de plus il n'est fait aucune mention dans les sources d'un projet d'aide militaire³³².

Le projet du sultan peut alors avoir pour objectif l'*ulus* tchaghataïide. Si on peut supposer qu'il s'agisse d'une expédition avec pour but de rétablir au pouvoir le fils de Tārmāshirin ayant trouvé refuge à la cour de Muhammad ibn Tughluq, Ibn Battuta ne mentionne là non plus aucune expédition de la sorte. Qui plus est, il raconte qu'après la mort du khan, un homme vient en al-Hind en avançant être Tārmāshirin venu trouver refuge après sa destitution, mais Muhammad ibn Tughluq, refusant de le croire alors même que sa famille le reconnaît, le fait renvoyer. Ainsi, il se peut que le fameux "Projet du Khorāsān" ne soit plus d'actualité quand Ibn Battuta entre au service de Muhammad ibn Tughluq³³³.

³³² JACKSON Peter, « The Mongols and the Delhi Sultanate in the Reign of Muḥammad Tughluq (1325-1351) », *Central Asiatic Journal*, vol. 19, n°1/2, 1975, p. 118-157, p. 128-131.

³³³ JACKSON Peter, « The Mongols and the Delhi Sultanate in the Reign of Muḥammad Tughluq (1325-1351) », *Central Asiatic Journal*, vol. 19, n°1/2, 1975, p. 118-157, p. 133-147, IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012, p. 289.

Ainsi, si les conflits continuent d'avoir lieu entre le sultanat de Delhi et les Mongols, ces derniers restent souvent de simples raids menés par les premiers en al-Hind, dans la zone frontalière peu défendue et riche du commerce, une proie intéressante pour un enrichissement rapide. En réponse, les expéditions de Muhammad ibn Tughluq servent surtout sa politique extérieure, sécurisant des villes au Khorāsān en profitant du déclin de l'autorité centrale mongole dans la région, comme c'est le cas des Kurt que nous mentionnons plus tôt. Une fois de plus, ce sont les lois de la géopolitique mondiale qui influencent en majeure partie les relations armées entre les deux puissances. Par ailleurs, le champ de bataille n'est pas le seul endroit où s'exprime ces relations géopolitiques.

Les échanges d'ambassades

Les échanges d'ambassades sont courants entre les différents États au Moyen-Âge, des ambassades fixes ne pouvant fonctionner dans un monde de distances tel que celui des XIII^e-XIV^e siècles. Il est par ailleurs intéressant de voir que les Mongols, loin de l'image d'Épinal de conquérant barbare, ont un appareil diplomatique très développé, les envois d'ambassades étant très fréquents.

Ces envois d'ambassades sont dans la majeure partie des cas la prérogative du khan régnant, les princes de l'*altan urugh* pouvant parfois en envoyer. Elles sont divisées en deux parties en fonction de leur objectif, les ambassades politiques, dont le rôle est de discuter d'alliance, de mariages, de soumissions ou d'aide militaire, et les ambassades formelles, envoyées pour rendre hommage à nouveau khan et exprimer l'amitié ou la soumission, servant donc surtout au maintien d'un contact entre deux cours après l'envoi d'une ambassade politique. Une autre raison de ces ambassades est l'espionnage, pouvant servir parfois à la préparation éventuelle d'une attaque. C'est ainsi que la caravane de marchands et d'ambassadeurs mongols fut arrêtée à Otrar en 1219, le *casus belli* de la conquête du Khwārezm. Il n'est par ailleurs pas rare que certaines ambassades soient à la fois formelles et politiques. Qui plus est, elles revêtent aussi un rôle économique avec l'échange de cadeaux dont la richesse interroge notamment les historiens. Est-elle une démonstration de force, ou un signe de tribut ? Sans répondre en détail à cette grande interrogation historiographique, nous préférons plus y voir une démonstration des richesses d'un État et un signe de sympathie ou d'apaisement entre deux cours, l'envoi d'un tribut semblant, tout du moins dans le cas mongol, être très réglementée et surveillé par le gouvernement. On trouve ainsi souvent

échangés des animaux, des pierres précieuses, du vin, des vêtements brodés d'or et de soie, des esclaves, des tentes et des produits du terroir local³³⁴.

On retrouve ainsi des traces d'ambassades chez Djuzdjani qui, dans une anecdote, parle d'une ambassade envoyée par un Balban pas encore sultan à la cour d'Hülegü. L'auteur mentionne alors que lors de la traduction de lettre par l'ambassade, le nom d'*Ulugh Khān* est remplacé par *Ulugh Malik*, puisque la coutume mongole veut qu'il n'y ait qu'un seul khan. Djuzdjani en profite alors pour agrandir une fois de plus Balban en précisant qu'il est le seul dont les khans mongols exigèrent que son titre de *khān* soit conservé. Les échanges entre les khans hülegüides et le sultanat perdurent, avec des phases plus ou moins marquées et, comme nous l'avons mentionné tout à l'heure, les relations se calmèrent sous le règne de Muhammad ibn Tughluq après des discussions tendues sous les Khaldji. Le *Mudjmal-i Fasih* de l'auteur timuride Fasih Khwafi mentionne une ambassade de Muhammad ibn Tughluq envoyée à la cour d'Abu Sa'id en 1328, revenant accompagnée d'un envoyé du khan, ce dernier espérant qu'il se fasse exécuter afin de servir de prétexte à des attaques punitives, mais Muhammad ibn Tughluq le traite avec respect, le renvoyant avec des cadeaux. Une nouvelle ambassade sera envoyée plus tard par Muhammad ibn Tughluq, mais Abu Sa'id meurt avant qu'elle lui arrive³³⁵.

Un autre cas intéressant est celui de Rashid al-Din. Peu de temps après qu'il finisse de composer le *Djāme' al-Tawarikh*, le vizir se rend en al-Hind à la cour d'Alā' al-Din Khaldji. Le sultan lui offre quatre villages comme biens héréditaires, ainsi que des revenus annuels en or, pris sur les revenus du Gujārat. Ses bonnes relations avec le sultan peuvent aussi se voir dans une lettre que Rashid al-Din reçoit à Tabriz en 1308 où sont listés des présents du sultan : des plats de céramique *lādjwardineh* et des coupes de boissons, de grandes coupes royales, des coupes à sorbet, des coupes à vin de céramique *lādjwardineh*, des saucières de céramique *lādjwardineh* et des plats. Quand bien même ces marchandises soient présentées comme des objets en provenance de Chine, il est bien plus probable qu'elles soient des présents diplomatiques du sultan, aucune marchandises chinoises de l'époque ne correspondant à cette description. La mention de marchandises en provenance de Chine peut

³³⁴ BIRAN Michael, « Diplomacy and Chancellery Practices in the Chagataid Khanate : Some Preliminary Remarks », *Oriente Moderno*, n°2, 2008, p. 369-393, p. 374-375, 378, 383.

³³⁵ KUMAR Sunil, « The Ignored Elites : Turks, Mongols and a Persian Secretarial Class in the Early Delhi Sultanate », *Modern Asian Studies*, vol. 43, n°1, 2009, p. 45-77, p. 69 ; JACKSON Peter, « The Mongols and the Delhi Sultanate in the Reign of Muḥammad Tughluq (1325-1351) », *Central Asiatic Journal*, vol. 19, n°1/2, 1975, p. 118-157, p. 131.

alors éventuellement servir à Rashid al-Din pour justifier ces présents sous le prisme du grand commerce, plutôt que des échanges avec un ennemi de son suzerain³³⁶.

Les relations diplomatiques entre les Yuan et les sultans de Delhi sont néanmoins très marquées et participent à de nombreux échanges de cadeaux. L'intérêt mongol pour l'Asie du Sud-Est est très fort comme le montre les seize ambassades envoyées aux différentes puissances d'Inde entre 1272 et 1296, la majeure partie ayant pour objectif le Kollam et le Ma'bar et sur la même période de temps, ces deux régions envoient dix ambassades à la cour Yuan. Les disputes entre les différents *ulus* et l'intérêt commercial en Asie du Sud-Est semble avoir joué un rôle majeur dans la politique de Qubilai face aux États des Mers de Chine. En 1274 et 1280, deux tentatives se succèdent pour soumettre le Japon, en 1281 une campagne prend place contre Java et en 1293, une tentative est lancée contre Champa. Si ces attaques se soldent la plupart du temps par des retraites, les États finissent tout de même par envoyer un tribut régulier. L'ouverture diplomatique amène ainsi des États toujours plus éloignés dans le giron mongol et dans la deuxième moitié des années 1280 viennent à la cour des Yuan des ambassades du Champa, du Ma'bar, du Kollam, de Java et du Jiaozhi, offrant chacune à leur tour leur soumission³³⁷.

Delhi fait aussi partie des cibles d'ambassades Yuan, sans pour autant qu'une demande de soumission n'est ici lieu. Ibn Battuta, pendant qu'il est au service de Muhammad ibn Tughluq, fait mention d'une ambassade Yuan envoyée par Toghon Temür arrivée vers 1340, apportant plusieurs présents, dont des femmes esclaves, des tissus de velours et une robe sertie de bijoux, du musc et des carquois brodés et des épées. Cette ambassade avait pour objectif de demander au sultan de rebâtir un temple bouddhiste sur son territoire himalayien. Le sultan refuse cette demande et envoie une ambassade en réponse, à laquelle Ibn Battuta raconte avoir participé, ladite ambassade possédant de très nombreux présents, qui ne sont surement pas un signe de paiement tributaire de la part du sultan. On retrouve ainsi mille chevaux de race sellés et bridés, mille esclaves hommes, cent chanteuses et danseuses et quinze eunuques, mille pièces de vêtements de coton, chaque pièce valent mille *dinars*, mille longueurs de tissus de soie teinte de quatre ou cinq couleurs différentes, auxquelles s'ajoutent six mille autres longueurs de soie en provenance de trois fabriques différentes, cinq mille pièces de laine, divisées en groupe de couleurs noire, blanche, verte,

³³⁶ GHIASIAN Mohamad Reza, « Images of the Peoples of the World Encountered by the Mongols in the Jami' al-tawarikh », *Journal of the British Institute of Persian Studies*, vol. 57, 2019, p. 1-12 ; KOMAROFF Linda, *Beyond the legacy of Gengis Khan*, Leiden ; Boston, Brill, coll. « Islamic history and civilization : studies and texts », 2006, p. 332-333.

³³⁷ SEN Tansen, « The Yuan Khanate and India : Cross-Cultural Diplomacy in the Thirteenth and Fourteenth Centuries », *Asia Major*, vol. 19, n°1/2, 2006, p. 299-326.

rouge et bleue, mille longueurs de lin grec, cent pièces de vêtements-couvertures, dix robes d'honneurs brodées et dix chapeaux qui avaient tous été portés par le sultan, et enfin des présents de tous types, avec entre autres six pavillons, quatre candélabre d'or et six d'argent, quatre bassins d'or et six d'argent, ou encore dix sabres dont un avec fourreau incrusté de perles³³⁸.

Si des relations ont donc lieu avec le sultanat, il ne semble pas qu'il y ait une demande explicite de soumission au pouvoir du khan. Cette suggestion est renforcée par le fait que le Sri Lanka semble absent des prétentions Yuan, le royaume de Dambadaniya n'étant pas recensé comme un État tributaire. Par ailleurs, quand Qubilai est à la recherche d'herbes médicinales du Sri Lanka, il s'adresse à son neveu Abaqa, comme si l'île faisait partie de la chasse gardée des hülegüide. Il semble donc que le commerce de l'île soit plus tourné vers l'Occident. La partie occidentale de l'océan indien est alors dominée par les Rasulide, dynastie yéménite tenant d'une main ferme les routes commerciales remontant la Mer Rouge. Leur importance se voit notamment quand en 1396, le souverain Rasulide accueille à sa cour le petit-fils de Firuzshāh, réfugié après la prise du pouvoir à Delhi par son oncle³³⁹.

Le XIV^e siècle cristallise donc les relations entre le Sultanat de Delhi et les puissances mongoles via une nouvelle vision du monde. L'État Mongol fortement divisé entre quatre *ulus*, ces derniers voient dans le Sultanat un partenaire commercial, une proie de raids, ou un éventuel allié contre les autres *ulus*. En d'autres termes, ces relations sont des relations tout à fait normales entre des États de l'époque, loin de l'image que l'on a construite des Mongols. Cependant, ils ne sont pas pour autant un signe d'une sédentarisation et d'un affaiblissement des ces États, en témoigne la richesses des présents envoyés dans leurs ambassades, ou les conflits qu'ils continuent de mener, des conflits violents et meurtriers aux frontières, dignes de peuples qu'Ibn Khaldun verrait comme "ruraux".

³³⁸ SEN Tansen, « The Yuan Khanate and India : Cross-Cultural Diplomacy in the Thirteenth and Fourteenth Centuries », *Asia Major*, vol. 19, n°1/2, 2006, p. 299-326.

³³⁹ DROCOURT Nicolas, *La figure de l'ambassadeur entre mondes éloignés : ambassadeurs, envoyés officiels et représentations diplomatiques entre Orient islamique, Occident latin et Orient chrétien, XI^e-XVI^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Enquêtes & documents », 2015, p. 126, 131, 139.

L'inéluctable déclin

La théorie kahldunienne estime que la chute d'une lignée se fait conjointement à l'affaiblissement moral du souverain et à son recours à des étrangers pour renforcer son pouvoir, des ruraux bénéficiant d'une force militaire qui lui manque désormais. Ce recours à l'autre va amener inévitablement à un renversement du souverain par ses mercenaires. En conclusion, le recours à l'autre amène inévitablement à la chute. Qui plus est, cette chute est et reste inévitable pour Ibn Khaldun, la lignée dirigeante ne pouvant jamais survivre à plus de quatre générations en dehors d'un état maladif, conservé en vie par une nouvelle lignée régnant dans les faits à sa place. Pour cette partie, nous allons nous concentrer sur ce point, principalement vis-à-vis du point de vue mongol. Ce choix est assez évident quand on avait vu que Bābur entrant en al-Hind fait face à un sultanat de Delhi encore puissant, où deux lignées se sont succédées après la chute des Tughluq. Les Mongols offrent eux un terrain d'étude plus intéressant puisque si des puissances mongoles, où se revendiquant l'héritage mongol continuent de perdurer tout au long du XV^e et du XVI^e siècle, le temps des *ulus* et de la domination de l'*altan urugh* touche doucement à sa fin dans le courant du XIV^e siècle.

L'affaiblissement de la dynastie

Les informations dont nous disposons, ou tout du moins sur lesquelles nous avons pu nous baser pour notre étude, sont assez maigres sur la chute des Tughluq. Il est souvent mis en avant que sous le règne de Firuzshāh, le sultanat atteint son zénith, mais la peste noire le frappe et les dernières années du règne du sultan sont bien sombres et contrastées. Il ressort alors dans l'historiographie que le règne Tughluq est affaibli et en attente de l'invasion de Temür qui y met fin. Khwāndamir se contente de dire en quelques lignes qu'à la mort de Firuzshāh son petit fils Mahmud monte sur le trône, mais que son autorité personnelle est trop faible, le vrai pouvoir reposant entre les mains de Mallu Khān³⁴⁰.

La chute des hülegüide a elle fait couler plus d'encre. Le règne d'Abu Sa'id, en fonction des historiens, est présenté comme un "âge d'or" encore jamais atteint pour son *ulus*, et par d'autres comme équivalent à celui de Mahmud Sultān à Delhi, le khan ballottant entre les mains des puissants de la cour et de ses différentes épouses. Si la vérité peut se trouver entre les deux, elle penche tout de même plus pour le premier cas. Nous avons déjà vu que la présence et l'implication de l'entourage du souverain dans sa politique est constante. En soi,

³⁴⁰ KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M. Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 259.

on observe même qu'Abu Sa'id va se débarrasser au cours de son règne d'éléments trop problématiques et empiétant sur son autorité, comme l'avait fait son oncle Ghāzān durant son règne. On observe néanmoins quelques querelles internes à son *ulus* dans les premières pièces qu'il fait frapper. Le premier style qu'il propose connaît des variations légères au sein de ses terres, avec un en Anatolie centrale et en Azerbaïdjan, les deux étant ensuite remplacés par une troisième variation, semblable à celle émise en Azerbaïdjan. Ces différences, tournant principalement autour de la forme de la cartouche et de la titulature, sont des signes d'une absence d'un modèle étatique officiel. Néanmoins, ce modèle finit par arriver, prouvant donc que si dissensions il y a, elles prennent fin sous son règne³⁴¹.

On peut alors supposer que c'est l'administration persane locale qui prend une influence suffisante sur le khan pour que ce dernier perde son propre pouvoir. C'est en tout cas ce que laisse supposer en grande partie les sources qui présentent cette élite bureaucratique comme ayant une importance qui ne cesse de croître au fil du temps. Cependant, il est bon de rappeler que ces sources en questions sont justement écrites par cette même élite bureaucratique, et qu'en conséquence, il y a de forte chance que les auteurs renforcent et exagèrent son importance. Dans les faits, ce sont surtout les relations personnelles entre les membres importants de la bureaucratie et le khan, des connections bien plus proches de la société steppique que de la société persane, qui prédomine, remettant donc une fois de plus le khan au centre du pouvoir, un pouvoir qu'il continue de tenir d'une main de fer. Qui plus est, du temps d'Abu Sa'id, le *keshig* est toujours présent et important, le système administratif pouvant alors se rapprocher du système dual seljuqide³⁴².

Il faut aussi rappeler que si on conserve la dénomination de "Mongol", ces derniers ne représentent dans les faits qu'une petite partie de l'ensemble des peuples de la steppe réunis sous leur égide. On trouve ainsi d'importantes lignées qui évoluent en parallèle de l'*altan urugh*, et souvent sous le regard silencieux des chroniqueurs qui ne les mentionnent que dans leurs interactions avec le pouvoir central. Par ailleurs, ce sont ces lignées, ainsi que des lignées descendant des branches mineures de l'*altan urugh* qui vont former les nouvelles puissances politiques des XV^e et XVI^e siècles. Toujours est-il qu'au sein de l'État mongol

³⁴¹ BLAIR Sheila S., « The Coins of the Later Ilkhanids : A Typological Analysis », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 26, n°3, 1983, p. 295-317.

³⁴² KOMAROFF Linda, *Beyond the legacy of Gengis Khan*, Leiden ; Boston, Brill, coll. « Islamic history and civilization : studies and texts », 2006, p. 159, 161.

unifié, on trouve toujours des groupes sociaux identifiés avec leurs noms, devises, histoires et tabous³⁴³.

Ces groupes sociaux permettent ainsi de questionner le recours à l'autre chez les Mongols, puisqu'ils ne sont pas des étrangers mais des sujets de l'État. L'un des groupes les plus importants, et que l'on retrouve assez souvent dans les sources hülegüides, et celui des Oïrat. Durant les deux premières générations du règne hülegüide, l'*oboq* oïrat dominant est celui de Burqa Temür, un petit-fils de Gengis Khan par sa mère Tchetcheyigen et du chef des Oïrat Qutuqa Beki par son père Töreltchi Güregen. En plus de cet héritage, il va marier plusieurs de ses filles à Hülegü, tandis que son fils Jaqir épouse une princesse hülegüide. Néanmoins, sa mort entraîne la perte d'influence de l'*oboq*³⁴⁴.

Il est remplacé par l'*oboq* du premier Oïrat d'exception mentionné dans les sources pour son action en occident, et que nous avons croisé plus haut, Arghun Āqā. Enraciné au Khorāsān depuis qu'il avait été envoyé là-bas sur les ordres de Möngke, ses descendants restent dans la région où il s'islamisent, gagnant particulièrement en importance au sein du gouvernement sous le règne de Ghāzān, quand Noruz, fils d'Arghun Āqā, devient un de ses proches les plus influents avant d'être évincé et exécuté. Il est intéressant de voir que la lignée d'Arghun Āqā prend une nouvelle origine après le sort réservé à Noruz. Ainsi, si Djuwayni voit dans le père d'Arghun Āqā un commandant de mille familles, Rashid al-Din lui avance que son père était un homme pauvre qui échange son fils à un '*amir* contre un morceau de viande. Enfin, le troisième *oboq* oïrat d'importance se développe dans les dernières décennies du règne hülegüide. Il apparaît sous l'égide de Tengiz Güregen, un proche de Qutuqa Beki, et qui va marier sa fille à Arghun. Son *oboq* va par la suite jouer un rôle important dans les crises et guerres civiles suivant la mort d'Abu Sa'id³⁴⁵.

Le recours à l'autre n'est cependant le propre des Mongols, mais bien plus celui d'un sultan tel que Muhammad ibn Tughluq dont Ibn Battuta dit à son propos que :

³⁴³ FAVEREAU DOUMENJOU Marie et GEEVERS Liesbeth, "The Golden Horde, the Spanish Habsburg Monarchy, and the Construction Ruling Dynasties", in VAN BERKEL Maaïke et DUINDAM Jeroen (dir.), *Prince, Pen, and Sword : Eurasian Perspectives*, Leiden, Brill, 2018, p. 477.

³⁴⁴ LANDA Ishayahu, « Oirats in the Ilkhanate and the Mamluk Sultanate in the Thirteenth to the Early Fifteenth Centuries : Two Cases of Assimilation into the Muslim Environment », *Mamlūk Studies Review*, vol. 19, 2016, p. 149-191, p. 151-152 ; 'ALA AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad & BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 506.

³⁴⁵ LANDA Ishayahu, « Oirats in the Ilkhanate and the Mamluk Sultanate in the Thirteenth to the Early Fifteenth Centuries : Two Cases of Assimilation into the Muslim Environment », *Mamlūk Studies Review*, vol. 19, 2016, p. 149-191, p. 154, 156, 164 ; 'ALA AL-DIN 'ATA' MALIK IBN MUHAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad & BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958, p. 505.

C'est la coutume du roi de l'Inde, du sultan Abu al-Mudjāhed Muhammad Shāh, d'honorer les étrangers, de les aimer, et de les distinguer d'une manière toute particulière, en leur accordant des gouvernements ou d'éminentes dignités. La plupart de ses courtisans, de ses chambellans, de ses vizirs, de ses qādi et de ses beaux-frères sont des étrangers. Il a publié un ordre portant que ceux-ci, dans ses États, fussent appelés du titre d'illustres³⁴⁶.

Le sultan fait ainsi de son État une véritable terre d'asile pour les notables musulmans, mongols ou non, qui cherchent à fuir l'hostilité des souverains païens ayant renversé Tārmāshirin. Si le souverain se base aussi toujours sur des hindu qu'il incorpore au sein de son gouvernement, comme le vizir Khwādja Djahān que mentionne Ibn Battuta, son but semble tout de même d'être la construction d'une aristocratie nouvelle au sein de sa dynastie oligarchique, une aristocratie qui lui serait liée d'un côté par une forme de dette, et de l'autre par une crainte de l'aristocratie déjà présente voyant d'un mauvais oeil leur arrivée et leur prise de pouvoir. Il est en effet évident qu'une telle politique soulève de fortes vagues de contestations au sein de l'aristocratie indigène, comme nous l'avons vu bien plus haut chez Barani³⁴⁷.

Firuzshāh, quand il prendra le pouvoir, ira à contre-courant de la politique de Muhammad ibn Tughluq, chassant une grande partie des notables étrangers venus à la cour en attente de faveurs du sultan. Cette politique va permettre aux Mongols installés à la frontière, dans une zone où le délitement des pouvoirs des *ulus* se fait de plus en plus grand, et où les prétentions sultanales se font visiblement faibles, de se développer sans grande menace. Un des *'amir* de la région va ainsi parvenir à augmenter sa propre autorité dans les années 1370, à une échelle suffisante pour qu'il entame une série de conquêtes durant laquelle tous les groupes mongols de la frontière lui seront soumis, avant que ça ne soit le tour des tchaghataïide, des lambeaux de l'ancien *ulus* hülegüide, et enfin des sultans de Delhi. De cette zone frontalière va émerger le conquérant amenant à la fin de nombreux États, Temür le Boiteux, Timur Lang, Tamerlan³⁴⁸.

³⁴⁶ IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012, p. 326.

³⁴⁷ JACKSON Peter, « The Mongols and the Delhi Sultanate in the Reign of Muḥammad Tughluq (1325-1351) », *Central Asiatic Journal*, vol. 19, n°1/2, 1975, p. 118-157, p. 129, 153 ; IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012, p. 354.

³⁴⁸ JACKSON Peter, « The Mongols and the Delhi Sultanate in the Reign of Muḥammad Tughluq (1325-1351) », *Central Asiatic Journal*, vol. 19, n°1/2, 1975, p. 118-157, p. 154-57.

Une chute brutale ?

Si Temür construit son pouvoir d'abord au sein de l'*ulus* tchaghataïide, le pouvoir de ses héritiers va en partie se construire sur les terres de l'ancien *ulus* hülegüide. Ce dernier, s'il est réunifié sous l'autorité mongole par Temür, est vu dans l'historiographie comme prenant fin brutalement en 1335 à la mort d'Abu Sa'id. Le khan n'ayant pas d'héritier direct, les membres les plus influents de sa dynastie oligarchique s'entretuent, pendant que des seigneurs locaux prennent leur indépendance. Ainsi, lui succèdent les Mongols Djalāyiride et Tchupānide, les Persans Mozaffaride et Indjuide et les Ouïghours Eretnide, et tous s'affronteront pendant une trentaine d'années avant d'être vaincus ou assimilés par Temür.

Cependant, la question nous intéressant ici de la chute des hülegüide est très peu traitée. D'un côté, on trouve Charles Melville pensant à un affaiblissement du pouvoir depuis la conversion de Ghāzān et la "sédentarisation" de l'État, et de l'autre David Morgan qui est partisan d'une théorie d'une surpuissance mongole sous le règne d'Abu Sa'id, mais qui s'effondre quand aucun héritier mâle n'est produit par le khan. Si on se penche sur les sources, on observe que la question est bien plus complexe.

Si l'on veut comprendre la chute d'une lignée, il est capital de comprendre l'état de la dynastie oligarchique l'entourant à ce moment. Pour le cas présent, Abu Sa'id, comme la plupart des souverains mongols, se construit cette dynastie oligarchique par les alliances matrimoniales avec les '*amir* mongols l'entourant. Par ailleurs, remarquons avant tout que quand Abu Sa'id monte sur le trône, il n'est âgé que de onze ans, et si nous ne disposons malheureusement pour cette étude d'aucune information sur sa prise du pouvoir, on peut remarquer que cet âge reste bas par rapport aux autres souverains hülegüides. Ses premières années au pouvoir se font donc sous le joug des anciens membres du gouvernement de son père, dont les deux vizirs Rashid al-Din et 'Alishāh, le premier étant exécuté deux ans après sa prise du pouvoir en 1318. C'est l'*'amir* mongol Tchupān qui finit par prendre l'ascendant sur la cour, rétablissant le sunnisme après le passage shi'ite d'Öljeitu. Des alliances matrimoniales prennent alors place entre sa lignée et celle du khan avec le mariage de Tchupān et de la fille d'Öljeitu, Sati Beg. Un des premiers problèmes que l'on trouve dans nos sources est la volonté du jeune Abu Sa'id d'épouser la fille de Tchupān, Bagdad Khātun, mariée à un '*amir* Djalāyiride, Hasan-e Bozorg. Se basant sur la *yasa*, au détriment de la loi

musulmane, Abu Sa'id veut alors forcer Hasan-e Bozorg au divorce afin qu'il puisse épouser Bagdad Khātun, mais Tchupān refuse³⁴⁹.

Cet évènement peut justifier l'éloignement entre Abu Sa'id et Tchupān, mais il faut aussi prendre en compte que les pseudo-régents mongols sont souvent repoussés du pouvoir par la force et exécutés quand le khan devient assez puissant, comme ce fut le cas avec Noruz. Qui plus est, les autres membres de la dynastie oligarchique s'opposent aussi à Tchupān, l'accusant de détournement de fonds et de népotisme. Pour faire face à ces contestations, alors qu'il part en campagne dans le Khorāsān, Tchupān emmène avec lui les *'amir* récalcitrants pour éviter qu'il ne s'approche trop du khan et tentent de le faire arrêter. Toutefois, c'est son fils Dimashq Khwādja qui va amener à sa chute après qu'il soit accusé d'entretenir une relation avec Qutuqtay Khātun, une des épouses d'Abu Sa'id. Il est condamné à mort en 1327 et tous les proches de Tchupān restés auprès du khan sont mis aux arrêts et exécutés. Là aussi, il est probable que la relation de Dimashq Khwādjah serve de justification à sa suppression alors qu'il prenait trop d'importance à la cour, Abu Sa'id profitant de l'absence de Tchupān pour effectuer un coup d'État sur son propre pouvoir. Tchupān tente alors de trouver refuge chez les Kurt, mais il est mis à mort peu de temps après, la même année que son fils. Profitant désormais de tous les pouvoirs, Abu Sa'id en profite pour forcer le divorce et prend Bagdad Khātun pour épouse³⁵⁰. Il n'y a rien de véritablement choquant à ces évènements, et ils ne sont sûrement pas le résultat d'un affaiblissement du pouvoir du khan, mais simplement des aléas du rapprochement du pouvoir.

Les Tchupānide ne perdent pour autant pas en influence. Bagdad Khātun est une personnalité importante du pouvoir, plus qu'une simple épouse de khan, portant un sabre et prenant des décisions avec le khan. Elle parvient aussi à faire récupérer la dépouille de son père pour l'envoyer dans le Hedjāz, et fait arrêter les participants à la chute de son père et de son frère, dont les têtes vont orner les murs de Soltānieh. Une autre Tchupānide joue aussi un rôle important, la fille de Dimashq Khwādja et donc nièce de Bagdad Khātun, Dilshad Khātun, épousant Abu Sa'id en 1333. Certaines sources, dont Khwāndamir, explique que la loi musulmane l'empêchant d'être marié à une tante et une nièce en même temps, Abu Sa'id divorce de Bagdad Khātun, ce qui explique selon lui son ressentiment la poussant à comploter avec le djötchide Özbek et Hasan-e Bozorg pour empoisonner le khan³⁵¹.

³⁴⁹ GILLI-ELEWY Hend, « On Women, Power, and Politics During the Last Phase of the Ilkhanate », *Arabica*, t. 59, fasc. 6, 2012, p. 709-723.

³⁵⁰ *Ibid.*

³⁵¹ *Ibid.*

À la mort d'Abu Sa'id sans fils en 1335, tout s'accélère. La question d'un manque de fils ne devrait pas poser de problèmes dans un État mongol, le *quriltai* pouvant aisément élire un frère ou un cousin. Il semble cependant qu'aucun ne soit présent, du moins aucun dont l'ascendance lui permette de prétendre au trône. Il ne faudrait donc pas forcément voir dans cette absence d'héritier une pratique musulmane de l'héritage du pouvoir, mais simplement une raréfaction des prétendants, pouvant être expliquée par le développement de la peste noire, à laquelle se couple des conflits interne au gouvernement de l'*ulus* qui ne permette pas de le maintenir uni dans l'attente de l'élection d'un nouveau khan.

C'est Arpa Kā'ün, arrière-arrière petit-fils d'Ariq Böke, qui se retrouve alors au pouvoir après qu'il ai été convoqué par le vizir Khwādja Ghiyāth al-Din Muhammad Rashid, fils de Rashid al-Din. À peine a-t-il pris le pouvoir qu'il fait exécuter Bagdad Khātun, un action soulignant son importance à la cour. Poursuivant sa politique de purification du pouvoir de tous les proches d'Abu Sa'id trop puissants, il provoque une révolte menée par 'Alishāh, et à l'issue de l'affrontement les deux s'enfuient, Arpa étant capturé et exécuté en 1336. 'Alishāh de son côté peut profiter de la présence à sa cour de Dilshad Khātun, ayant fui à l'arrivée d'Arpa car étant enceinte d'Abu Sa'id et portant donc l'éventuel héritier du trône. Elle donne cependant naissance à une fille, et 'Alishāh, qui ne peut profiter d'un nouveau prétendant dans ses rangs et vaincu et mis à mort par Hasan-e Bozorg qui prend Dilshad Khātun pour épouse. Cette dernière en profite pour faire tuer Misr Khwādja, l'assassin de son père, et prend le rôle de protectrice des Tchupānide n'ayant pas rejoint la sécurité de ses oncles. Jusqu'à sa mort en 1351, son pouvoir resta important, d'autant plus qu'elle fut la mère d'Uways, successeur d'Hasan-e Bozorg³⁵².

Avant qu'il ne trouve la mort, et profitant de celle d'Arpa, 'Alishāh mit sur le trône le petit-fils de Baydu, Musā, mais il ne règne que peu de temps, devant fuir après la mort de son protecteur. Hasan-e Bozorg met alors sur le trône un arrière-arrière petit fils d'Hülegü sur le trône, Muhammad, mais lui-aussi ne règne que peu de temps jusqu'en 1338 avant d'être vaincu par le Tchupānide Hasan-e Kutchak, fils de Temürtash, fils de Tchupān. Ce dernier devenant le nouvel homme fort, il en profite pour proclamer un nouveau khan en la personne de Sati-Beg, fille d'Öljeitu, sœur d'Abu Sa'id et veuve de son grand-père Tchupān. Cette dernière avait brièvement épousé Arpa, restant ainsi proche du pouvoir. Devenue khan, elle voit son nom frappé sur les pièces et prononcé pendant la *khutba*, mais elle ne conserve pas le

³⁵² GILLI-ELEWY Hend, « On Women, Power, and Politics During the Last Phase of the Ilkhanate », *Arabica*, t. 59, fasc. 6, 2012, p. 709-723, KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M. Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 123.

pouvoir longtemps, Hasan-e Kutchak la forçant à épouser Sulaymān Shāh, un descendant de Yoshmut, un des fils d'Hülegü. Parallèlement, Hasan-e Bozorg proclame comme khan Djahān Temür, petit-fils de Gaikhatu. Ainsi, les différents successeurs de l'*ulus* hülegüide conservent des khans fantoche et ne se contentent pas, du moins pas immédiatement, de prendre le pouvoir de manière indépendante. Sans s'attarder sur les khans se succédant, on peut remarquer que le pouvoir a désormais complètement quitté les mains des gengiskhanide, quand bien même les grands chefs restent des membres des peuples des steppes. La période que nous avons nommé "le temps des *ulus*" prend fin quand l'*altan urugh* perd en influence pour ne conserver plus qu'un rôle de représentation, comme le montre parfaitement l'exemple de Temür, que toutes les sources, qu'elles soient persanes, arabes ou occidentales, présente comme obéissant uniquement au khan tchaghataïde en fonction³⁵³.

Si l'on veut donc tenter de tirer une conclusion des événements ayant pu causer la chute de l'*ulus* hülegüide, il est nécessaire de se rappeler que ces événements furent multiples. On peut trouver d'un côté les complots internes au gouvernement, menant à des luttes de factions que la mort du souverain ne peut plus contenir, comme ça avait sûrement été le cas entre Qubilai et Ariq Böke après la mort de Möngke. On peut par ailleurs remarquer que le regard porté sur l'implication des femmes dans la politique sert énormément dans les sources à illustrer une perte du maintien de l'ordre, ces dernières devenant ainsi un symbole de chaos, un manque de pouvoir évident demandant qu'elles s'y impliquent. La séparation toujours marquée entre les aristocrates steppiques et bureaucrates persans a aussi pu jouer un rôle avec d'un côté une volonté des persans de profiter de l'affaiblissement du pouvoir central pour prendre une importance plus grande que celle qu'il avaient jusque-là, et de l'autre des pratiques d'alliances et de trahison renforcées par cette démarcation claire n'impliquant aucune légitimité à la domination de l'un sur l'autre. Qui plus est, il faut aussi prendre en compte que le XIV^e siècle est un fléau pour la grande majorité des sociétés de l'Ancien Monde. S'enchaînent des déclin agricoles, des famines, des épidémies, de dépopulations et de forts bouleversements civils et politiques. Très souvent, les sociétés restent dépendantes de leur environnement, et quand ce dernier devient plus hostile, des troubles violents peuvent

³⁵³ KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M. Londres, I.B. Tauris, 2012, p. 125, 127, 221 ; On Women, power and Politics during the last phase of the Ilkhanate, GILLI-ELEWY, HAYDAR MIRZA, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I. B. Tauris, 1996, p. 11, IBN KHALDUN, *Le livre des Exemples - I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2002, p. 234, DE SOLTANIEH Jean, *La Vie à la cour de Tamerlan, récit de son ambassadeur auprès de Charles VI en 1403*, éd. KOSTA-THEFAINE Jean-François, Paris, Cartouche, 2012, p. 24, 53.

apparaître, face auxquels un pouvoir central fragilisé ne peut tenir³⁵⁴. Néanmoins, on observe une fois de plus que les États prenant la place des *ulus* hülegüide et tchaghataïde conserve l'apparat du pouvoir de leurs prédécesseurs, rejoignant donc ce que nous disions en début d'étude sur la succession des États.

³⁵⁴ GILLI-ELEWY Hend, « On Women, Power, and Politics During the Last Phase of the Ilkhanate », *Arabica*, t. 59, fasc. 6, 2012, p. 709-723, Aliens Regime and Border States, HERBET Frank, TWITCHETT Denis Crispin et FAIRBANK John King, *Alien Regimes and Border States, 907-1368*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « The Cambridge History of China », 1994, p. 585.

Conclusion

Les États, s'ils se construisent sur les ruines de leurs prédécesseurs, sont loin d'en être de simples copies auxquelles s'agrègent des éléments traditionnels qui leur sont propres. Ils naissent bien au sein de leurs prédécesseurs, mais c'est justement en s'éloignant de ces derniers qu'ils parviennent à se maintenir, répondant à des nécessités propres à leur époque. Si un rappel à un passé glorieux et les récupérations des systèmes précédents peuvent avoir lieu, elles sont plus le résultat d'une volonté de légitimation du pouvoir que d'un véritable exercice de ce dernier répondant aux aléas géopolitiques du temps. L'État c'est le peuple, soumis au pouvoir et répondant à des impératifs directs dont il ne peut s'extraire autrement que par le départ, quand cela lui est possible ; le gouvernement qui, s'il veut prouver par le rappel au passé qu'il est légitime à exercer le pouvoir, repose dans les faits plus sur des nécessités politiques martiales et administratives ; et la relation entre les deux qui elle se repose majoritairement sur tout un appareil de légitimation du gouvernement au yeux du peuple, une preuve qu'il remplit sa part du contrat social tacite qu'ils ont signé.

Ce pouvoir repose d'un côté sur une lignée qui exerce directement l'autorité, et de l'autre sur une dynastie oligarchique l'entourant. Les deux sont à la fois dissociables, l'une formant la tête du pouvoir et l'autre son corps, et indissociables dans une certaine mesure, leurs réseaux de relations étant très refermés, posant certains des membres de la lignée comme membre de la dynastie oligarchique, sous la dénomination plus large de gouvernement. Ainsi, le gouvernement est tout de même majoritairement dissociable de l'État, car malgré les changements qu'il peut éprouver, des changements souvent limités à la lignée, l'État perdure. Les États n'ont ainsi pas de véritable début, ni de véritable fin. Le Sultanat de Delhi n'est à ses débuts que le survivant de l'État Ghuride, et à sa fin, il s'est bien éloigné de cette base. Si l'on regroupe les trois dynasties que nous avons étudié et les deux dynasties régnautes les suivant, sous l'égide d'un unique Sultanat de Delhi là où on aurait pu voire cinq sultanats différents, c'est parce que les États évoluent, changent au cours du temps et des générations, chacune d'entre elle expérimentant un sultanat propre à son époque. Le mélange inévitable de ses générations amène donc à plusieurs États, ou du moins plusieurs visions de ces États se chevauchant, amenant donc à des théories et des conceptions étatiques propres à chaque époque.

Par ailleurs, le développement de la science historique au XIX^e et au XX^e siècle a amené des conceptions de ces États qui furent conservées pendant bien trop longtemps. Ces conceptions furent très souvent coloniales et basées sur le concept d'État-Nation, un concept assez flou pour qu'il soit remis en cause aujourd'hui. Or, ces conceptions ne peuvent aucunement se baser sur des États du XIII^e et du XIV^e siècles.

On peut retrouver d'une manière ces conceptions, bien que très retravaillées, repensées et éloignées de leur colonialisme originel, dans la conception que nous offre Gabriel Martinez-Gros dans sa *Brève Histoire des Empires* concernant le Sultanat de Delhi. Outre le fait que cet État est une fois de plus présenté comme servant surtout à l'établissement au XVI^e siècle du Sultanat Moghol, la présentation qu'ils nous en fait, basé sur une interprétation de la théorie d'Ibn Khaldun reste assez faussé sur certains points, selon notre humble avis. Si les mouvements de l'État Mongol en construction joue en effet un rôle dans l'établissement du Sultanat à Delhi, ce n'est pas tant via la concentration entre ses mains des forces rurales qui enraye l'expansion du Sultanat que dans la césure qu'il marque avec le reste du monde musulman et la disparition de ses potentielles menaces, lui laissant le temps de se bâtir une force étatique, physique et administrative, nécessaire à son maintien. Qui plus est, ce n'est pas une "sédentarisation" de l'État mongol qui renvoie ces forces rurales au sein du Sultanat pour lui permettre de s'étendre à nouveau, pour la simple et bonne raison que cette "sédentarisation" mongole n'a jamais lieu. Idem, le sultan de Delhi ne se comporte jamais comme un tyran ou un pillard sur ses propres terres, chacune de ses actions et de ses violences répondant à des contraintes politiques de son temps³⁵⁵.

Nous ne voulons pas nous lancer dans un pamphlet sur l'œuvre de Gabriel Martinez-Gros. Loin de là, nous apprécions grandement son travail et les nouvelles pistes de recherche qu'il peut soulever. Le problème sous-jacent à sa théorie tient plus au fait qu'elle repose sur un schéma trop précis pour qu'il puisse être exact dans la majeure partie des cas. C'est par ailleurs le cas de toutes les théories historiques et/ou étatiques. Après Polybe, Ibn Khaldun, Machiavel, Weber et Marx, la théorie de Martinez-Gros tombe sous le problème majeure d'une conception trop scientifique de l'histoire, tentant de trouver une équation pouvant expliquer cette dernière et, d'une certaine manière, prédire comme elle va continuer d'évoluer. Polybe, Ibn Khaldun et aujourd'hui Martinez-Gros pensaient que le schéma qu'ils avaient mis au grand jour ne cesserait de se répéter, Martinez-Gros allant tout de même plus loin en l'opposant à la question de la modernité. Machiavel et Weber se contentaient de présenter leur vision de la société dans laquelle ils vivaient, avec pour le premier les manières pour un souverain de profiter de ces caractéristiques pour se maintenir à la tête de l'État, et Marx quant à lui annonçait avec la modernité la fin de l'opposition entre classes dirigeantes et dirigées. Si aucune de ces théories n'est fondamentalement vraie, elles ne sont cependant pas non plus fondamentalement fausses, et c'est en les combinant toutes ensemble que nous

³⁵⁵ MARTINEZ-GROS Gabriel, *Brève histoire des empires : comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2014, p. 129-132.

sommes parvenus, pour cette étude, à tracer les contours imprécis de ce que pourrait être un État, résultant en des définitions aussi complexes qu'elles sont floues, une fois de plus.

La tentative via ces théories de déchiffrer l'équation de l'Histoire reste empreinte, tout du moins selon nous, de la prétention qui amena au développement de la science fictive psychohistorique, développée par Nat Schachner et Isaac Asimov, pouvant prédire le déroulement de l'Histoire en se basant sur une étude du Passé, des phénomènes sociaux et de la psychologie humaine, qui combinés à des sciences statistiques, aboutit à une prédiction des mouvements des grands groupes, soumis à des impératifs sociaux et déterministes dont ils ne peuvent s'extraire. Par ailleurs, certains passages des œuvres d'Asimov expliquant les évolutions de la psychohistoire ne seraient pas reniées par les thèses khalduniennes du pouvoir. Mais, à l'image de la psychohistoire, nos théories historiques actuelles ne restent valables que quand elles s'adressent à des populations si grandes que l'individu et ses actions ne deviennent plus considérables. Or, dans les sociétés du XIII^e et du XIV^e siècles que nous avons étudiées, cet effectif possédant le pouvoir est bien trop limité. Sans vouloir suivre la théorie du grand homme de Georg Wilhelm Friedrich Hegel ou de Thomas Carlyle que nous réfutons, la dimension humaine reste très importante dans l'étude des États que nous avons tenté ici de produire.

Cette dimension humaine de l'Histoire que nous avons voulu présenter via les nombreux personnages, relations, actions et groupes sociaux est trop souvent occultée au sein de la science historique par les termes larges, notamment celui de *dynastie oligarchique* que nous n'avons cessé d'utiliser. Qui plus est, il est souvent bien plus simple de se servir de ces termes et théories car ils permettent de comprendre bien plus simplement l'Histoire, de la même manière qu'il est plus simple d'étudier et de prédire la mécanique d'un fluide que celui d'une molécule d'eau, d'autant plus si cette molécule possède des sentiments, des pensées et des conceptions du monde lui étant propres et qu'il nous ait impossible de connaître. Néanmoins, pour la compréhension des États que nous avons étudiés, cet acharnement dans l'étude reste nécessaire, et si nous n'avons pu ici simplement l'effleurer du doigt, nous espérons pouvoir y plonger et tenter à notre tour de déchiffrer l'équation de l'Histoire des États.

Annexes

Cartes



Carte des puissances politiques de la fin du XII^e siècle

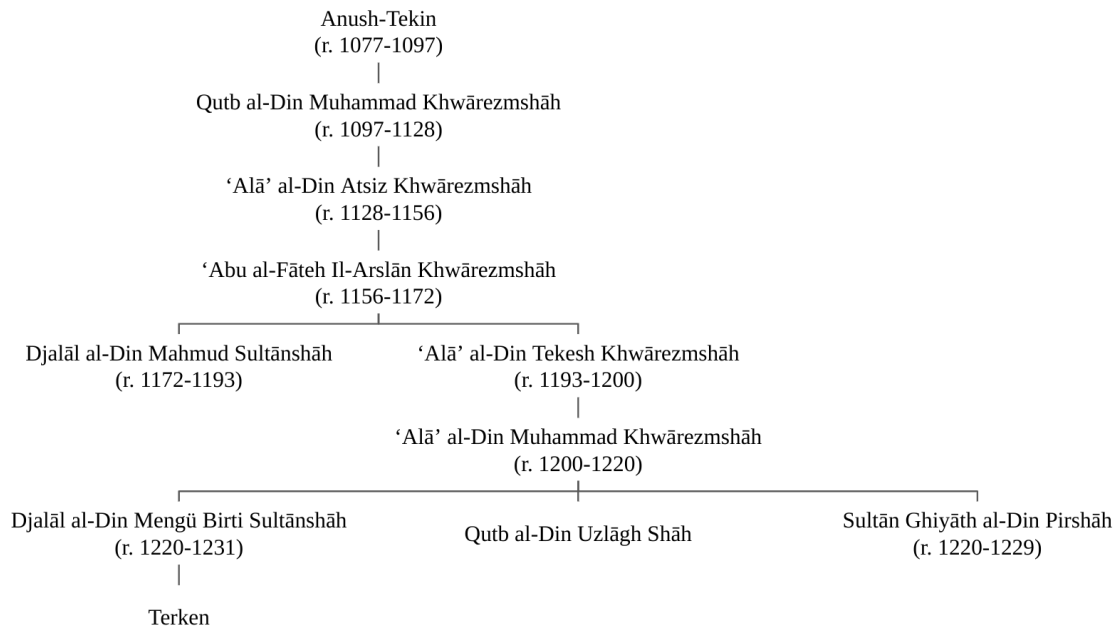


Carte des puissances politiques au passage entre le XIII^e et le XIV^e siècle

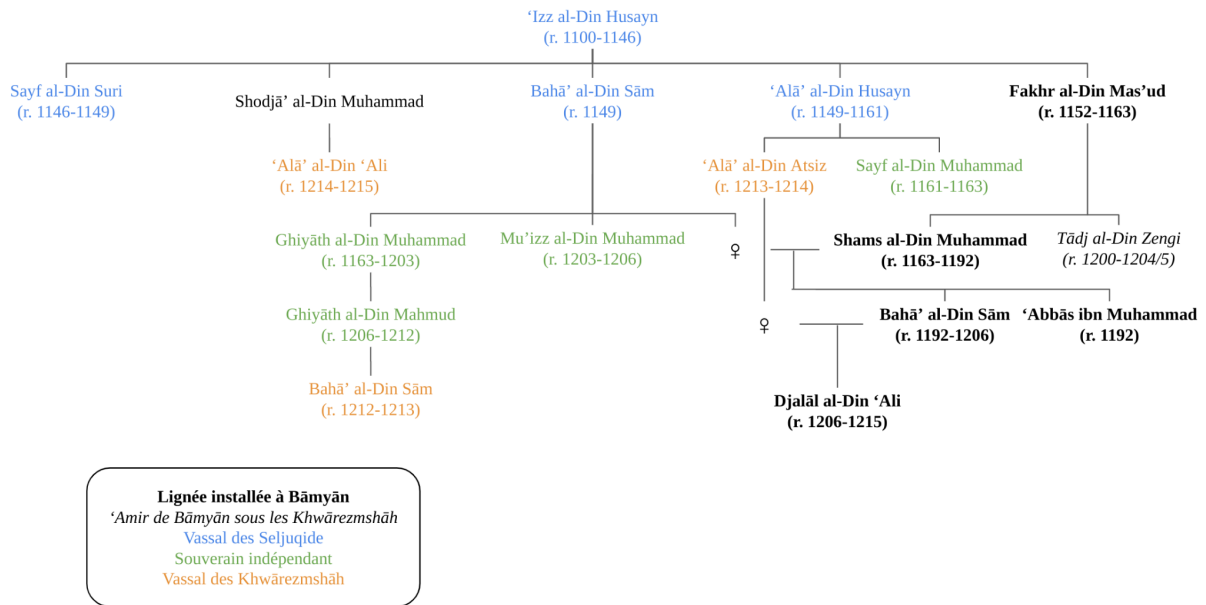


Carte du Sultanat de Delhi (XIII^e-XIV^e siècle)

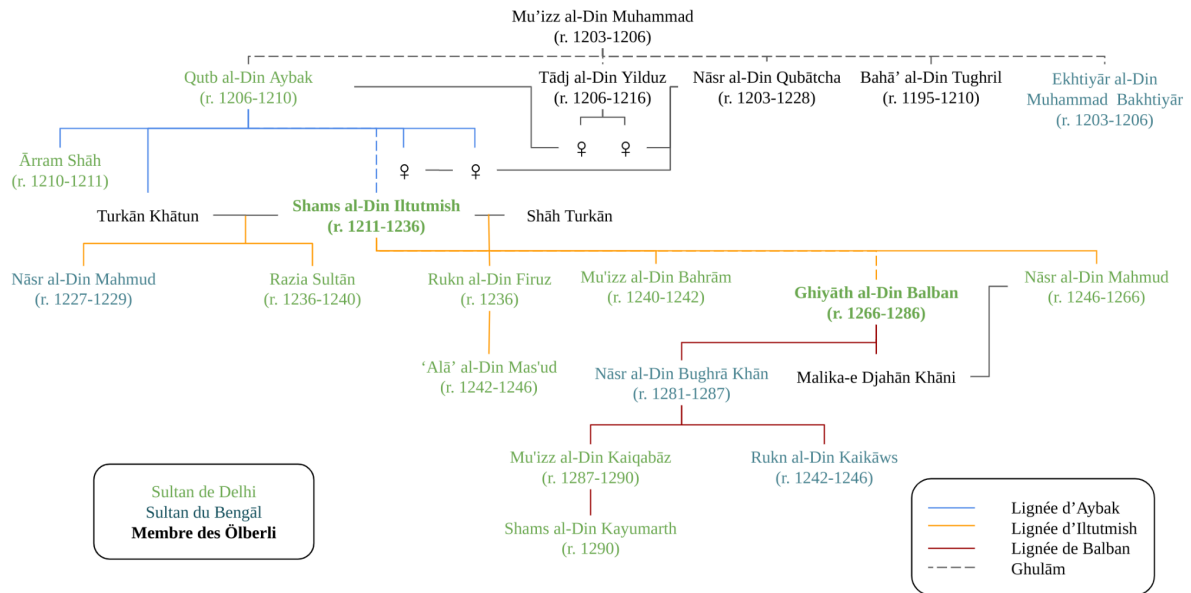
Arbres généalogiques



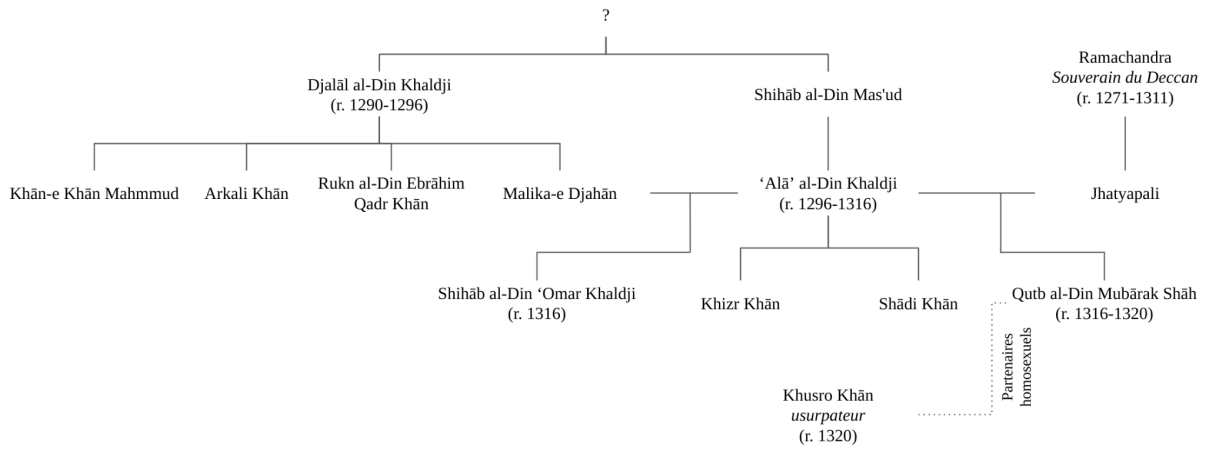
Arbre généalogique des Khwārezmshāh



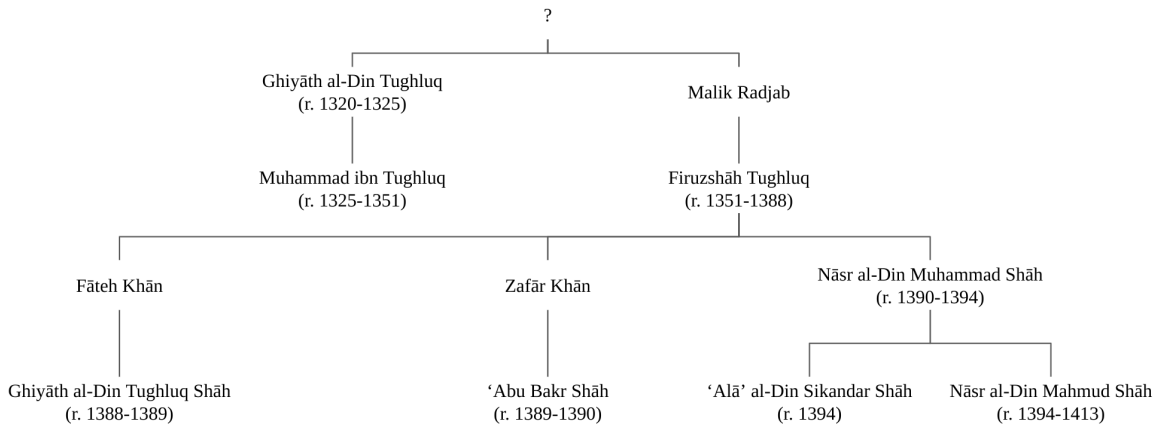
Arbre généalogique des Ghuride



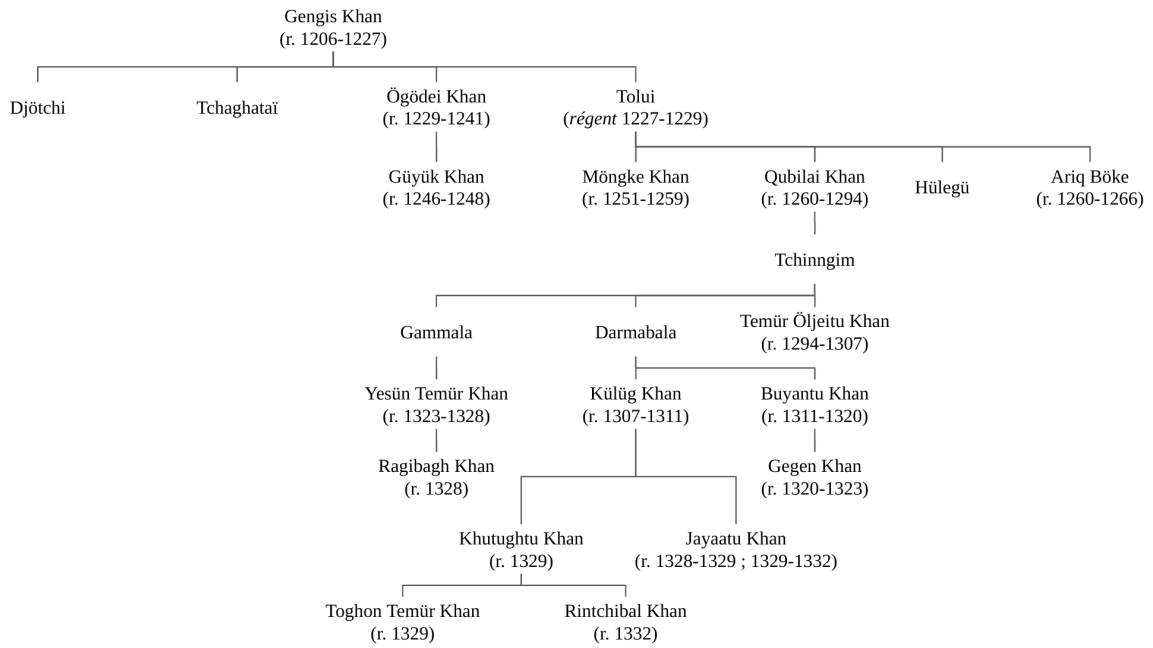
Arbre généalogique des sultans *Mamluk* de Delhi



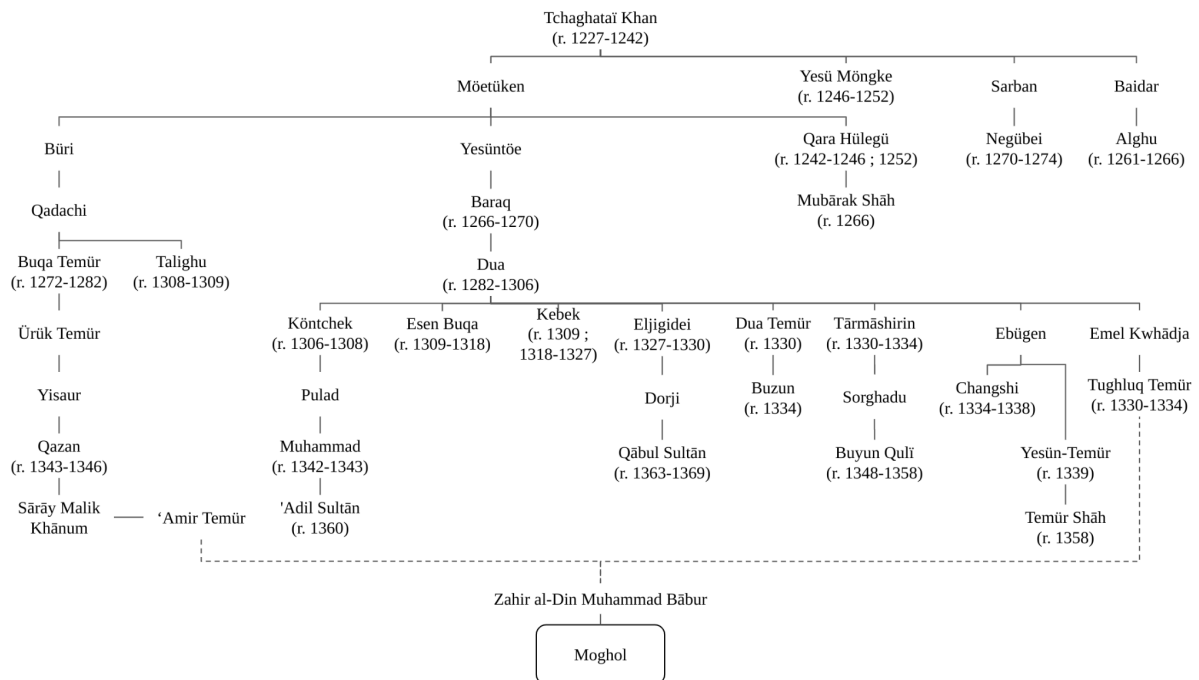
Arbre généalogique des sultans Khaldji de Delhi



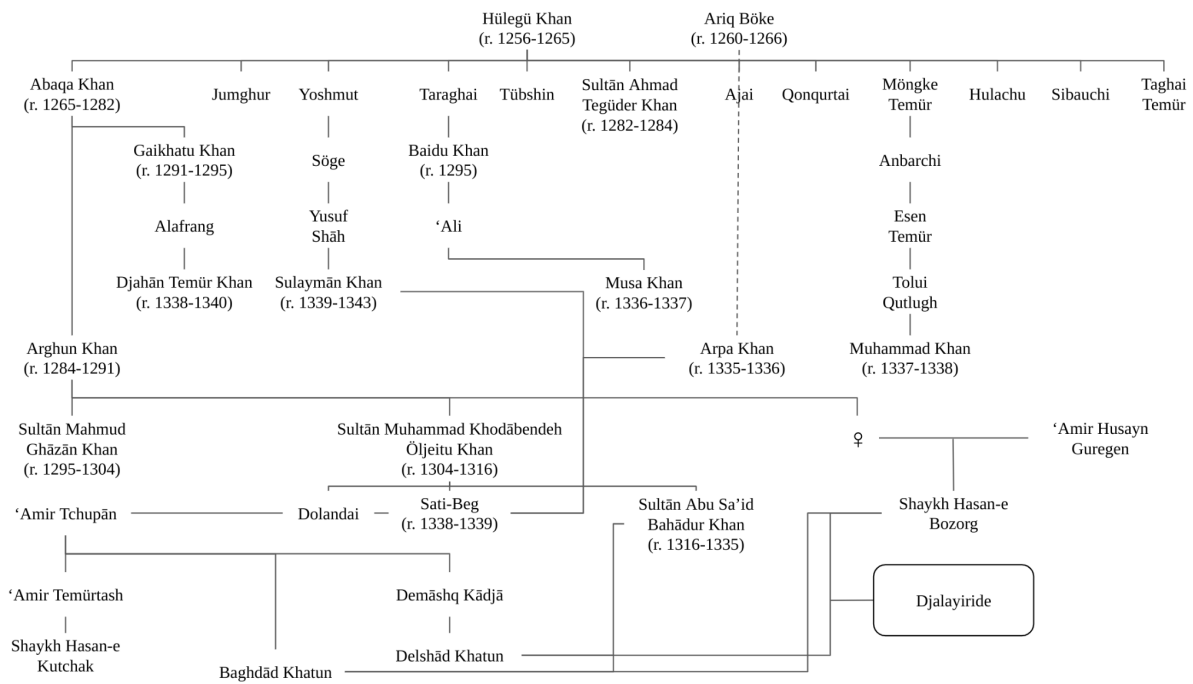
Arbre généalogique des sultans Tughluq de Delhi



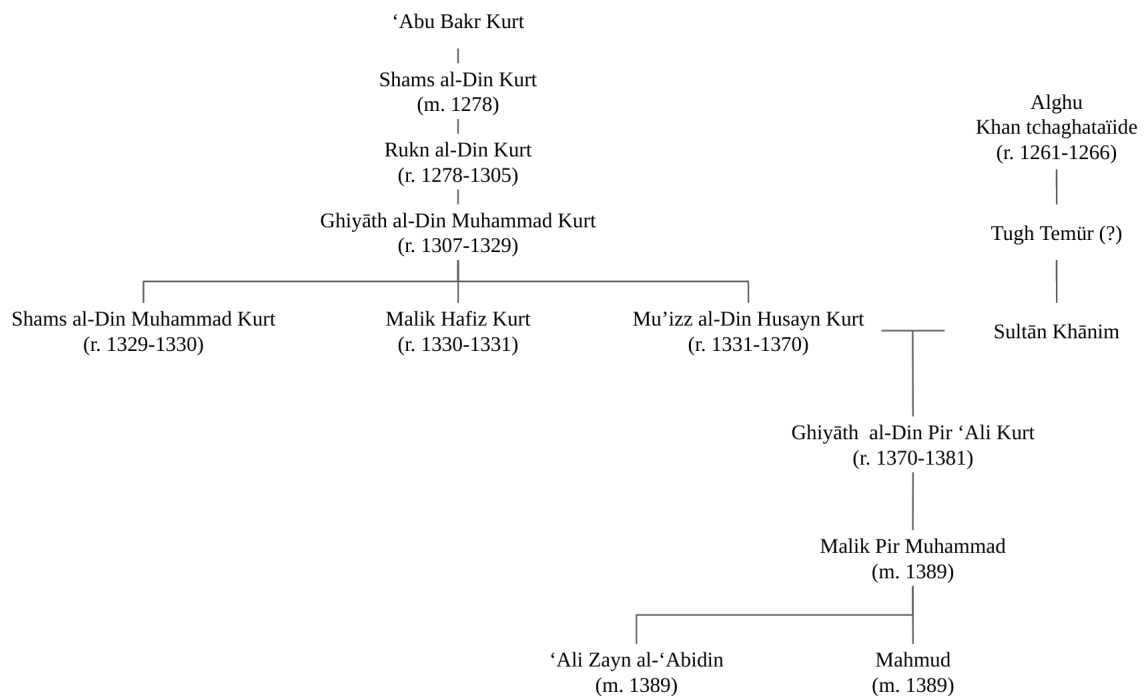
Arbre généalogique des *Grands Khans*



Arbre généalogique des khans tchaghataïde



Arbre généalogique des khans hülegüides



Arbre généalogique des Kurt d'Herāt

Bibliographie

Sources

ABŪ AL-QĀSIM 'ABD ALLĀH IBN MUḤAMMAD AL-KĀSHĀNĪ, *Tārīḥ-i Ūlgāytū : tārīḥ-i pādšāh-i Sa'īd Ġiyat al-Dunyā wa al-Dīn Ūlgāytū Sulṭān Muḥammad Ṭayyib Allāh Marqadah*, éd. HAMBALĪ Mahīn, Teheran, Bungāh-i Tardjumah wa Nashr-i Kitāb, 1969.

ABŪ-MUḤAMMAD MUṢLIḤ AL-DĪN IBN ABD ALLĀH SHĪRĀZĪ, *Gulistan ou Le parterre de roses*, éd. DEFREMERY Charles, Paris, F. Didot Frère, Fils et Cie, 1858.

AL-BIRUNI, *Le Livre de l'Inde*, éd. MONTEIL Vincent-Mansour, Arles, Sinbad-Actes Sud ; Paris, UNESCO, 1996.

'ALĀ AL-DIN 'AṬĀ' MALIK IBN MUḤAMMAD DJUVAYNI, *The history of the world-conqueror*, éd. QAZVINI Mirza Muhammad et BOYLE John Andrew, Manchester, Manchester University Press, 1958.

IBN AL-ATHIR, *Tome 3 : The Ayyubids after Saladin and the Mongol menace. The years 589-629/1193-1231*, éd. RICHARDS Donald Sidney, Aldershot : Hants, Burlington : Vt. Ashgate, 2008.

IBN BATTUTA, *Voyages. II. De La Mecque aux steppes russes et à l'Inde*, éd. DEFREMY C. et SANGUINETTI B. R., Paris, La Découverte/Poche, 1997, 2012.

IBN KHALDUN, *Le Livre des Exemples – I. Autobiographie et muqaddima*, éd. CHEDDADI Abdesselam, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2002.

KHWANDAMIR, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I.B. Tauris, 2012.

NIZAM AL-MULK, *Traité de Gouvernement : Siyaset-Name composé pour le sultan Malik Chah*, éd. SCHEFER Charles, Paris, Sindbad, coll. « Bibliothèque persane », 1984.

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Classiques de la philosophie », 2000.

MAḤMŪD AL-KĀSHGARĪ, *Türk şiveleri lügatı (Dīvānū Luġāt-it-Türk)*, éd. DANKOFF Robert, Cambridge, Harvard University Press, 1982-1985.

MINHADJ-I SIRADJ DJUZDJANI, *Ṭabaqāt-i Nāşirī*, éd. ḤABĪBĪ ‘Abd al-Ḥayy, Kaboul, Anghuman-i Tāriḫ-i Afghaniştān, 1963-64.

MINHADJ-I SIRADJ DJUZDJANI, *Ṭabaqāt-i Nāşirī*, éd. KHADIM Hosain, ḤABĪBĪ ‘Abd al-Ḥayy et LEES William Nassau, Calcutta, College Press, 1864.

MIZRĀ MUḤAMMAD HAIDAR DUGHLĀT, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I.B. Tauris, 1996.

MOHAMMED EN-NE SAWI, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankobirti*, éd. HOUDAS Octave, Paris, Ernest Leroux, 1895.

RASHĪD AL-DĪN ṬABĪB, *Classical writings of the medieval Islamic world : Persian histories of the Mongol dynasties*, éd. THACKSTON Wheeler M., Londres, I.B. Tauris, 2012.

Relations de la Chine et de l’Inde, éd. SAUVAGET Jean, Paris, Les Belles Lettres, 1948.

SOLTANIEH Jean de, *La Vie et la Cour de Tamerlan. Récit de son ambassadeur auprès de Charles VI en 1403*, éd. KOSTA-THEFAINE Jean-François, Éditions Cartouches, Paris, 2012.

YAQUT AL-RUMI AL-HAMAWI, *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes*, éd. BARBIER DE MEYNARD C., Paris, Imprimerie Impériale, 1861.

ZĀHĪR AL-DĪN MUḤAMMAD BĀBUR, *Babur Nama : Journal of Emperor Babur*, éd. HIRO Dilip et BEVERIDGE Annette Susannah, New Delhi ; New York, Penguin Books, 2006.

ZHOU DAGUAN, *Mémoires sur les Coutumes du Cambodge*, éd. PELLIOU Paul, Paris, A. Maisonneuve, 1951.

ZĪĀ AL-DĪN BARANI, *Tarikh-i-Firoz Shahi*, éd. ḌILLĪ Ishtiyāq Aḥmad, New Delhi, Primus Book, 2015.

Travaux modernes

ABDUL LATIF Shaikh, « The Indian Elements in the Bureaucracy of the Delhi Sultanate », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 54, 1993, p. 158-162.

ABU-LUGHOD Janet L., *Before European hegemony : the world system A.D. 1250-1350*, New York, Oxford University Press, 1989.

ALI M. Athar, « Siege Craft Techniques of the Delhi Sultans During 13th&14th Century », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 51, 1990, p. 217-226.

ALI M. Athar, « Theories of Sovereignty in Islamic Thought in India », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 43, 1982, p. 813-822.

ALLSEN Thomas, « Guard en Government in the Reign of the Grand Qan Möngke, 1251-59 », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 46, n°2, 1986, p. 495-521.

ALLSEN Thomas, *Mongol imperialism : The Politics of the Grand Qan Möngke in China, Russia, and the Islamic lands, 1251-1259*, Berkeley, University of California Press, 1987.

AMITAI Reuven, « Evidences for the Early Use of Title *ilkhān* among the Mongols », *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 1, n°3, 1991, p. 353-361.

Atlas des Mondes médiévaux musulmans, Paris, CNRS, 2022.

ATWOOD Christopher P., *Encyclopedia of Mongolia and the Mongol Empire*, New York, Facts on File, 2009.

ANJUM Tanvir, « The Emergence of Muslim Rule in India : Some Historical Disconnects and Missing Links », *Islamic Studies*, vol. 46, n°2, 2007, p. 212-240.

AUER Blain, « Civilising the Savage : Myth, History and Persianisation in the Early Delhi Courts of South Asia », in PEACOCK A. C. S. (dir.), *Islamisation : Comparative Perspectives from History*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2017, p. 394-416.

AUER Blain, « Persian Historiography in India », in PERRY John R. (dir.), *Persian literature from outside Iran : the Indian subcontinent, Anatolia and Central Asia, and in*

Judeo-Persian, Londres ; New-York, I. B. Tauris, coll. « A history of Persian literature », 2018.

AUER Blain H., *Symbols of Authority in Medieval Islam : History, Religion and Muslim Legitimacy in the Delhi Sultanate*, Londres ; New York, I. B. Tauris, coll. « Library of South Asian history and culture », 2012.

BAHRANI-POUR Ali, « The Trade in Horses between Khorasan and India in the 13th-17th Centuries », *The Silk Road*, vol. 11, 2013, p. 123-138.

BANO Shadab, « India's Overland Slave – Trade in the Medieval Period », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 58, 1997, p. 315-321.

BANO Shadab, « Slave Markets in Medieval India », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 6, 2000-2001, p. 365-373.

BANO Shadab, « Women Slaves in Medieval India », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 65, 2004, p. 314-323.

BARFIELD Thomas, *The Perilous Frontier : Nomadic Empires and China*, Cambridge, Blackwell, coll. « Studies in social discontinuity », 1996.

BAUMANN Brian, « By the Power of Eternal Heaven : The Meaning of Tenggeri to the Government of the Pre-Buddhist Mongols », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, n°35, 2013, p. 233-284.

BEDNAR Michael Boris, « Mongol, Muslim, Rajput : Mahimāsāhi in Persian Texts and the Snaskrit *Hammīra-Mahākāvya* », *Journal of the Economic and Social History or the Orient*, vol. 60, 2017, p. 585-613.

BEFFA Marie-Lisa, « Le concept de *Tānggāri*, 'ciel', dans l'*Histoire secrète des Mongols* », *Etudes mongoles et sibériennes*, vol. 24, 1993.

BERGER Simon, « L'Empire Mongol : un État nomade », in GOUGUENHEIM Sylvain (dir.), *Les empires médiévaux*, Paris, Perrin, 2019, p. 89-112.

BLAIR Sheila S., « The Coins of the Later Ilkhanids : A Typological Analysis », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 26, n°3, 1983, p. 295-317.

BLAIR Sheila S., « The Coins of the Later Ilkhanids : Mint Organization, Regionalization, and Urbanism », *Museum Notes (American Numismatic Society)*, vol. 27, 1982, p. 211-230.

BIRAN Michael, « Diplomacy and Chancellery Practices in the Chagataid Khanate : Some Preliminary Remarks », *Oriente Moderno*, n°2, 2008, p. 369-393.

BIRAN Michael, « The Chaghadaids and Islam : The Conversion of Tarmashirin Khan (1331-34) », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 122, n°4, 2002, p. 742-752.

BOYLE John Andrew, « The Seasonal Residences of the Great Khan Ögedei », *Central Asiatic Journal*, vol. 16, n°2, 1972, p. 125-131.

BROOK Timothy, *Sous l'œil des Dragons. La Chine des Dynasties Yuan et Ming*, Paris, Payot, 2012.

BROOK Timothy, « Un Empereur Chinois », *L'Histoire*, n°483, 2021.

BUELL Paul D., « Pleasing the Palate of the Qan : Changing Foodways of the Imperial Mongols », *Mongolian Studies*, vol. 13, 1990, p. 57-81.

BUELL Paul D. et KOLBAS Judith, « The Ethos of State and Society in the Early Mongol Empire : Chinggis Khan to Güyük », *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, n°1/2, 2016, p. 43-64.

BUNIYATOV Zija M., *A History of the Khorezmian State under the Anushteginids, 1097-1231*, Samarcande, IICAS, 2015.

BURBANK Jane et COOPER Frederick, *Empires in World History : Power and the Politics of difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010.

CHAN Hok-Lam, « From Tribal Chieftain to Sinitic Emperor : Leadership Contests and Succession Crises in the Jurchen-Jin State, 1115-1234 », *Journal of Asian History*, vol. 33, n°2, 1999, p. 105-141.

CHATTERJEE Anjali, « Role of Women in the Politics of Early Delhi Sultanate – A Case of Study of Shah Turkan », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 59, 1998, p. 404-406.

CHATTERJEE Indrani et EATON Richard Maxwell, *Slavery & South Asian History*, Bloomington, Indiana University Press, 2006.

CHO Woohyun, YI Jaeyoon et KIM Jinyoung, « The Dress of the Mongol Empire : Genealogy and Diaspora of the "Terlig" », *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae*, vol. 68, n°3, 2015, p. 269-279.

DAVID Jean-Michel, *Au service de l'honneur : les appariteurs des magistrats romains*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Mondes Anciens », 2019.

DI COSMO Nicola, « State Formation and Periodization in Inner Asian History », *Journal of World History*, vol. 10, n°1, 1999, p. 1-40.

DIGBY Simon, *War-horse and elephant in the Delhi Sultanate, A Study of Military Supplies*, Oxford, Orient Monographs, 1971.

DROCOURT Nicolas, *La figure de l'ambassadeur entre mondes éloignés : ambassadeurs, envoyés officiels et représentations diplomatiques entre Orient islamique, Occident latin et Orient chrétien, XI^e-XVI^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Enquêtes & documents », 2015.

DUINDAM Jeroen, *Dynasties : A Global History of Power, 1300-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016.

DUINDAM Jeroen, *Prince, Pen and Sword : Eurasian Perspectives*, Leiden ; Boston, Brill, coll. « Rulers & Elites : Comparative Studies in Governance », 2018.

EATON Richard M., *India in the Persianate age : 1000-1765*, Londres, Penguin Books, 2019.

EATON Richard M., « Temple Desecration and Indo-Muslim States », *Journal of Islamic Studies*, vol. 11, n°3, 2000, p. 283-319.

FAROOQ AHMED Fouzia, « Female Slaves in the Historiography of the Delhi Sultanate, 1192-1526 », *JRSP*, vol. 57, n°2, 2020, p. 210-219.

FAROOQ AHMED Fouzia, « The Delhi Sultanate : A Slave Society or A Society with Slaves », *Pakistan Journal of History and Culture*, vol. 30, n°1, 2009, p. 1-24.

FAROOQ AHMED Fouzia, « Trust-Based Relations in Delhi Sultanate : Power Politics », *Journal of the Pakistan Historical Society*, vol. 67, n°1/2, 2019, p. 7-30.

FAVEREAU-DOUMENJOU Marie et GEEVERS Liesbeth, « The Golden Horde, the Spanish Habsburg Monarchy, and the Construction of Ruling Dynasties », in VAN BERKEL Maaïke et DUINDAM Jeroen (dir.), *Prince, Pen, and Sword : Eurasian Perspectives*, Leiden, Brill, 2018.

FAVEREAU-DOUMENJOU Marie, *The Horde : How the Mongols Changed the World*, Cambridge, The Bellknap Press of Harvard University Press, 2021.

FEDOROV Michael et KUZNESTOV Andrew, « On Some Previously Unknown Khwarazmian Drachms and the Names of Rulers on Them », *Iran*, vol. 49, 2011, p. 79-88.

FRYKENBERG Robert Eric, *Delhi Through the Ages : Essays in Urban History, Culture and Society*, Delhi, Oxford University Press, coll. « Oxford India Paperbacks », 1993.

GHIASIAN Mohamad Reza, « Images of the Peoples of the World Encountered by the Mongols in the *Jami' al-tawarikh* », *Journal of the British Institute of Persian Studies*, vol. 57, 2019, p. 1-12.

GILLI-ELEWY Hend, « On Women, Power, and Politics During the Last Phase of the Ilkhanate », *Arabica*, t. 59, fasc. 6, 2012, p. 709-723.

GRENET Jacques, *Le monde chinois. Tome 2 : L'époque moderne, X^e siècle – XIX^e siècle*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2006.

GREWAL Jagtar Singh, *The State and Society in Medieval India*, New Delhi, Oxford University Press, coll. « History of science, philosophy, and culture in Indian civilization », 2005.

HABIB Irfan, « The Mercantile Classes of India during the Period of the Delhi Sultanate », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 69, 2008, p. 297-308.

HABIB Mohammad, *A Comprehensive history of India. Tome 5, The Delhi Sultanate (A.D. 1206-1526)*, New Delhi, People's Publ. House (2^e ed.), 1992.

HAIDER Najaf, « International Trade in Precious Metals and Monetary Systems of Medieval India : 1200-1500 A. D. », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol.59, 1998, p. 237-254.

HAMBLY Gavin, « Who Were the Chihilgānī, the Forty Slaves of Sulṭān Shams al-Dīn Iltutmish of Delhi ? », *Iran*, vol. 10, 1972, p. 57-62.

HARDY Peter, *Historians of Medieval India : Studies in Indo-Muslim Historical Writing*, New Delhi, Munshiram Manohardal, 1997.

HERBET Frank, TWITCHETT Denis Crispin et FAIRBANK John King, *Alien Regimes and Border States, 907-1368*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « The Cambridge History of China », 1994.

HILLENBRAND Carole, « Aspects of the Court of the Great Seljuqs », in LANGE Christian (dir.), *The Seljuqs : politics, society and culture*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2012.

HILLENBRAND Robert, « The Iskandar Cycle in the Great Mongol *Šāhnāma* », in BRIDGES Margaret (dir.) et BÜRCEL J. Christoph, *The Problematics of power : Eastern and Western Representations of Alexander the Great*, Bern ; New York, P. Lang, coll. « Schweizer asiatische Studien, Monographien », 1996.

HODONG Kim, « Formation and Changes of Uluses in the Mongol Empire », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 62, n°2/3, 2019.

HODONG Kim, « Was 'Da Yuan' a Chinese Dynasty ? », *Journal of Song-Yuan Studies*, 2015, vol. 45, p. 279-305.

HODOUS Florence, « The Quriltai as a Legal Institution in the Mongol Empire », *Central Asiatic Journal*, vol. 56, 2012-2013, p. 87-102.

HOLMGREN Jean, « Observations on Marriage and Inheritances Practices in Early Mongol and Yüan Society, with Particular Reference to the Levirate », *Journal of Asian History*, vol. 20, n°2, 1986, p. 127-192.

HUSSAIN Syed Ejaz, « Symbolism and the State Authority : Reflections from the Arte on Indo-Islamic Coins », *Indian Historical Review*, vol. 40, 2013, p. 17-40.

IMAM Fatima Ahmad, « The Administration of the City of Delhi During the Sultanate », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 48, 1987, p. 179-186.

IRWIN Robert, *Le monde islamique*, trad. Denis-Armand Canal, Paris, Flammarion, 1997.

JACKSON Peter, « Jalāl al-Dīn, the Mongols, and the Khwarazmian Conquest of the Panjāb and Sind », *Iran*, vol. 28, 1990, p. 45-54.

JACKSON Peter, « Mongol Khans and Religious Allegiance ; The Problems Confronting a Minister-Historian in Ilkhanid Iran », *Iran*, vol. 47, 2009, p. 109-122.

JACKSON Peter, *The Delhi Sultanate : A Political and Military History*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, coll. « Cambridge studies in Islamic civilization », 1999.

JACKSON Peter, « The "Mamlūk" Institution in Early Muslim India », *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, n°2, 1990, p. 340-358.

JACKSON Peter, « The Mongols and the Delhi Sultanate in the Reign of Muḥammad Tughluq (1325-1351) », *Central Asiatic Journal*, vol. 19, n°1/2, 1975, p. 118-157.

JACKSON Peter, *The Mongols and the Islamic World*, New-Heaven, Yale University Press, 2017.

JONES Tobias, « The Objects of Loyalty in the Early Mongol Empire (Twelfth and Thirteenth Centuries) », *Iran*, 2021, p. 1-26.

JÜRGEN Paul, « Who Makes Use of Whom ? Some Remarks on the Nomad Policy of the Khwārazmshāhs, 1150-1200 », in FRANZ Kurt (dir.) et HOLZWARH Wolfgang (dir.), *Nomad Military Power in Iran and Adjacent Areas in the Islamic Period*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, coll. « Nomaden und Sesshafte », 2015.

KAMOLA Stefan, « Beyond History : Rashid al-Din and Iranian Kingship », in BABAIE Sussan (dir.), *Iran after the Mongols*, Londres, I. B. Tauris, coll. « The idea of Iran », 2019.

KOLBAS Judith G., *The Mongols in Iran : Chingiz Khan to Uljaytu, 1220-1309*, Londres ; New York, Routledge, 2006.

KOMAROFF Linda, *Beyond the legacy of Gengis Khan*, Leiden ; Boston, Brill, coll. « Islamic history and civilization : studies and texts », 2006.

KUMAR SEN Asit, « On Slavery in Medieval India », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 19, 1956, p. 202-205.

KUMAR SEN Asit, « Religion and Politics in Mediaeval India (1206-1526) », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol.16, 1953, p. 225-232.

KUMAR Sunil, *The Emergence of the Delhi Sultanate, 1192-1286*, New Delhi, Permanent Black et Orient Longman (dis.), 2007.

KUMAR Sunil, « The Ignored Elites : Turks, Mongols and a Persian Secretarial Class in the Early Delhi Sultanate », *Modern Asian Studies*, vol. 43, n°1, 2009, p. 45-77.

KUMAR Sunil, « Service, Status, and Military Slavery in the Delhi Sultanate : Thirteenth and Fourteenth Centuries », in CHATTERJEE Indrani (dir.) et EATON Richard M. (dir.), *Slavery and South Asian History*, Bloomington, Indiana University Press, 2006.

KUMAR Sunil et NOËL Sophie, « La communauté musulmane et les relations hindous-musulmans dans l'Inde du Nord au début du XIII^e siècle : une réévaluation politique », *Annales. Histories, Sciences Sociales*, n°2, 2005, p. 239-264.

LAMOUREUX Christian, *La dynastie des Song : Histoire générale de la Chine (960-1279)*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Histoire », 2022.

LANDA Ishayahu, « Oirats in the Ilkhanate and the Mamluk Sultanate in the Thirteenth to the Early Fifteenth Centuries : Two Cases of Assimilation into the Muslim Environment », *Mamlūk Studies Review*, vol. 19, 2016, p. 149-191.

LANE George, *Early Mongol Rule in Thirteenth Century Iran*, Londres, RoutledgeCurzon, 2003.

LIU Yingsheng et JACKSON Peter, « Chinese-Iranian Relations, III, In the Mongol Period », *Encyclopaedia Iranica*, Costa Mesa, Mazda Publisher, 1992.

LOISEAU Julien, *Les Mamelouks : XIII^e-XVI^e siècle : une expérience du pouvoir dans l'islam médiéval*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 2014.

LORENTZ John H., *Historical dictionary of Iran*, Lanham, Scarecrow Press, coll. « Historical dictionaries of Asia, Oceania and the Middle East », 2007.

MARTINEZ-GROS Gabriel, *Brève histoire des empires : comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2014.

MARTINEZ-GROS Gabriel, « Du synchronisme des Nations chez Ibn Khaldūn », *Studia Islamica*, n°104-105, 2007, p. 151-165.

MAY Timothy M., *The Mongol empire : a historical encyclopedia*, Santa Barbara, ABC-CLIO, coll. « Empires of the World », 2017.

MAY Timothy M., BAIARSAÏKHAN Dashdondog et ATWOOD Christopher P., *New Approaches to Ilkhanid History*, Leiden ; Boston, Brill, coll. « Brill's inner Asian library », 2021.

MAZUMDER Dipanjan, « Rethinking the Mongol-Sultanate 'Frontier' (1241-1327) », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 76, 2015, p. 207-213.

MAZUMDER Dipanjan, « Royal Bodies and Loyal Slaves », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 78, 2017, p. 282-289.

MELVILLE Charles, « Concepts of Government and State Formation in Mongol Iran », in BABAIE Sussan (dir.), *Iran after the Mongols*, Londres, I. B. Tauris, coll. « The idea of Iran », 2019.

MELVILLE Charles, « Ghazan Khan's Political Will and Testament : Further Light on the Mongol Household », *Ming Qing Yanjiu*, vol. 22, 2018, p. 164-190.

MELVILLE Charles, « The Royal Image in Mongol Iran », in MITCHELL Lynette (dir.) et MELVILLE Charles (dir.), *Every Inch a King – Comparative Studies on Kings and Kingship in the Ancient and Medieval Worlds*, Leiden ; Boston, Brill, 2013.

MOOSVI Shireen, « India's sea Trade with Iran in Medieval Times », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 70, 2009-2010, p. 240-250.

MOOSVI Shireen, « Numismatic Evidence and the Economic History of the Delhi Sultanate », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 50, 1989, p. 207-218.

MORGAN David O. et STEWART Sarah Rosemary Anne, *The coming of the Mongols*, Londres, I. B. Tauris, coll. « The idea of Iran », 2018.

MOTE Frederick, *Imperial China – 900-1800*, Cambridge, Harvard University Press, 1999.

OJHA Archana, « Impact of the Mongol Invasions on the Delhi Sultanate », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 52, 1991, p. 245-248.

PANDE Rekha, « Pressure – Groups and their Operation in the Delhi Sultanate (1206-1351 A. D.) », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 45, 1984, p. 288-295.

PANDE Rekha, « Succession to the Throne in the Delhi Sultanate – Some Observations », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 47, n°1, 1986, p. 248-254.

PARVEEN Farhat, « Regional Mint Towns under the Sultans of Delhi : Numismatic Study of Punjab and Sind », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 79, 2019, p. 201-210.

PETERSON Charles (dir.), *China among Equals : The Middle Kingdom and its Neighbors, 10th-14th Centuries*, Berkeley, University of California Press, 2020.

PICARD Christophe, *Le monde musulman du XI^e au XV^e siècle*, Paris, Armand Collin, coll. « Cursus », 2014.

TAINTER Joseph, *L'effondrement des sociétés complexes*, Paris, Le Retour aux Sources, coll. « Nouvelles études en archéologie », 2013.

VON GLAHN Richard, *The Economic History of China : From Antiquity to the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016.

RAPHAEL Kate, « Mongol Siege Warfare on the Banks of the Euphrates and the Question of Gunpowder (1260-1312) », *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 19, n°3, 2009, p. 355-370.

RAZA KHAN Nasir, « India's Connection with the Silk Route », *India Quaterly*, vol. 61, n°1, 2005, p. 79-117.

SEN Tansen, « The Yuan Khanate and India : Cross-Cultural Diplomacy in the Thirteenth and Fourteenth Centuries », *Asia Major*, vol. 19, n°1/2, 2006, p. 299-326.

SHARMA Priyatosh, « State, Religion and Kingship : Relooking into the Contours of Sovereignty under the Delhi Sultanate (c.1206-c.1526 CE) », *Panjab University Research Journal*, 2020, p. 27-38.

SHUKLA S. K., « Horse Trade in Medieval South. Its Political and Economic Implications », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol.42, 1981, p. 310-317.

SIDDIQUI I. H., « The Kurt Rulers of Herat : Their Role as "Liaison" between India and the Mongol Rulers of Central Asia during the 13th and 14th Centuries », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 56, 1995, p. 159-164.

SINGH Surinder, « Political Culture in the Delhi Sultanate : Compulsions of a Transitional Phase », *Proceeding of the Indian History Congress*, vol. 63, 2002, p. 251-262.

SKRNNIKOVA Tatyana, « Relations of Domination and Submission : Political Practice in the mongol Empire of Chinggis Khan », in SNEATH David, *Imperial Statecraft : Political Forms and Techniques of Governance in Inner Asia, Sixth-Twentieth centuries*, Bellingham, Center for East Asian Studies, coll. « Studies on East Asia », 2006.

SMITH Paul et VON GLAHN Richard, *The Song-Yuan-Ming transition in Chinese history*, Cambridge, Harvard University Press, coll. « Harvard East Asian monographs », 2003.

TIXIER-DU MESNIL Emmanuelle, *Savoir et pouvoir en al-Andalus au XI^e siècle*, Paris, Editions le Seuil, coll. « L'univers historique », 2022.

WADE Geoff, « An Early Age of Commerce in Southeast Asia, 900-1300 CE », *Journal of Southeast Asian Studies*, vol. 40, n°2, 2009, p. 221-265.

WHALEY Mark A., « A Rendering of Square Script Mongolian on the Îlkhân Ghâzân Maḥmûd's Coins », *Mongolian Studies*, vol. 26, 2003, p. 39-88.

WEBER Max, *Le savant et la politique*, Paris, 10/18, coll. « Bibliothèque 10/18 », 2004.

WINK André, *Al-Hind : The Making of the Indo-Islamic World*, Boston, Brill, 2002.

XIAO Qiqing et SONG Lian, *The military establishment of the Yuan Dynasty*, Cambridge, Harvard University Press, coll. « Harvard East Asian monographs », 1978.

ZARHANI Seyed Hossein, « *Fatāwā-ye jahāndāri* : Hybrid Political Theory in the Delhi Sultanate », in LIEBIG Michael (dir.) et MISHRA Saurabh, *The Arthasāstra in a Transcultural Perspective : Comparing Kauṭilya with Sun-Zi, Nizam al-Mulk, Barani and Machiavelli*, New Delhi, Pentagon Press, 2017.oidov

Table des Matières

Préface linguistique	2
Préface géographique	3
Introduction	5
La question d'empire	10
La Dynastie	20
L'État centralisé et décentralisé	24
Le contexte du sujet	28
Présentation des sources	33
Problématisation	40
Chapitre I - Le Renouveau du Monde Musulman	42
Le commerce des hommes	44
Les esclaves	44
Le commerce et les commerçants	46
Un Sultanat Mamluk ?	51
La conquête et la défense de l'Islam	56
Les deux conquêtes	56
L'épopée de Djalāl al-Din	62
L'opposition entre les deux puissances	67
L'établissement administratif	73
Les déplacements et migrations	73
L'intégration administrative	76
Chapitre II - Construction impériale des deux côtés de l'Indus	81
L'esprit et la conception dynastique	83
La construction d'une dynastie	83
La conservation du pouvoir interne	90
La division de l'esprit dynastique	96
Le règne de l'épée	103
Les changements de lignées	103
L'État et la lignée	108
Frontière et allégeance	113
Les échanges et circulations	118
La construction du grand commerce transasiatique	118
La diffusion des savoirs	123
Chapitre III - Un "Âge d'Or" fatal	127
La sédentarisation	129
Les conversions religieuses	129
Les réformes économiques	137
La lame et la plume, deux visions de l'extérieur	146

Les raids incessants	146
Les échanges d'ambassades	150
L'inéluctable déclin	154
L'affaiblissement de la dynastie	154
Une chute brutale ?	158
Conclusion	163
Annexes	167
Cartes	168
Arbres généalogiques	170
Bibliographie	175
Sources	175
Travaux modernes	177
Table des Matières	188